RB5/L44

Library

of the

University of Toronto

Burgè — K — 4 — 27

JULIE

OU LA

NOUVELLE HELOÏSE.

TOME TROISIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/julieoulanouvel03rous

JULIE

OU LA

NOUVELLE HELOÏSE.

Lettres de deux Amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes;

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

Quatrieme édition originale, revue & corrigée.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
CHEZ *D. J. CHANGUION.*
MDCCLXXXXI.
Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.

LETTRES
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Milord Edouard (a).

Sors de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long sommeil de la raison. L'âge s'écoule, il ne t'en reste plus que pour être sage. A trente ans passés, il est tems de songer à soi; commence donc à rentrer en toi-même, & sois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a longtems imposé sur vos lumieres. Vous avez voulu philosopher avant d'en être capable; vous avez pris le sentiment pour de la raison, & content d'estimer les choses par l'impression qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit est, je l'avoue, le premier organe de la vérité; celui qui n'a rien senti ne sait rien apprendre; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un

(a) Cette lettre paroît avoir été écrite avant la réception de la précédente.

vain savoir & de stériles connoissances, parce que le vrai rapport des choses à l'homme, qui est sa principale science, lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la premiere moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en fait apprécier les objets; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

La jeunesse du sage est le tems de ses expériences, ses passions en sont les instrumens; mais après avoir appliqué son ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un cœur sensible peut éprouver de plaisirs & de peines a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vû. Dans un espace de douze ans vous avez épuisé tous les sentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres observations se sont portées sur des gens simples & sortant presque des mains de la nature, comme pour vous servir de piece de comparaison. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes sauté, pour ainsi dire, à l'autre extrémité: le génie supplée aux intermédiaires. Pas-

sé chez la seule nation d'hommes qui reste parmi les troupeaux divers dont la terre est couverte, si vous n'avez pas vu regner les loix, vous les avez vu du moins exister encore; vous avez appris à quels signes on reconnoît cet organe sacré de la volonté d'un peuple, & comment l'empire de la raison publique est le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le soleil éclaire. Un spectacle plus rare & digne de l'œil du sage, le spectacle d'une ame sublime & pure, triomphant de ses passions & regnant sur elle-même, est celui dont vous jouïssez. Le premier objet qui frappa vos regards est celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'est que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à sentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reste plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouïssance à goûter que celle de la sagesse. Vous avez vécu de cette courte vie; songez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos passions, dont vous fûtes longtems l'esclave, vous ont laissé vertueux. Voilà toute votre gloire; elle est grande, sans doute, mais soyez-en moins fier. Votre force même est l'ouvrage de votre foiblesse. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la représente si bien, & il seroit difficile

qu'une si chere image vous en laissât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle seule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les siennes? Enthousiaste oisif de ses vertus, vous bornerez-vous sans cesse à les admirer, sans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ses devoirs d'épouse & de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à son exemple? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philosophe a peine à se vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un discoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (*b*)? Prenez-y garde, mon

(*b*) Non, ce siecle de la philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai Philosophe. J'en connois un, un seul, j'en conviens, mais c'est beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu? Savant & modeste Abauzit, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire connoître à ce siecle indigne de vous admirer; c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour; ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui se cache en est d'autant plus estimé! Heureux le peuple où la jeunesse altiere vient abbaisser son ton dogmatique & rougir de son vain savoir, devant la docte ignorance du sage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux-esprits; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges; au lieu de déposer comme eux votre sagesse dans les livres, vous l'avez mise dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choisir, que vous aimez, & qui vous respecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ses concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

cher; il regne encore dans vos lettres un ton de moleſſe & de langueur qui me déplaît, & qui eſt bien plus un reſte de votre paſſion qu'un effet de votre caractere. Je hais par-tout la foibleſſe, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu ſans force, & le chemin du vice eſt la lâcheté. Oſez-vous bien compter ſur vous avec un cœur ſans courage? Malheureux! ſi Julie étoit foible, tu ſuccomberois demain & ne ſerois qu'un vil adultere. Mais te voilà reſté ſeul avec elle; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'eſpere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même; pour réſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un ami, & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous, la reconnoiſſance auſſi bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content; ce n'eſt pas aſſez; c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin dans un choix où doit préſider la raiſon ſeule, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en défenſe, nous laiſſent, quoi qu'elles faſſent,

la conscience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illusion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire sans le savoir, autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner & dites-vous si toujours en proye à de vains regrets vous serez à jamais inutile à vous & aux autres, ou si reprenant enfin l'empire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je passerai par notre armée de Flandres où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez guere m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'octobre. Ne m'écrivez plus à Londres, mais à l'armée sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres elles me touchent & m'instruisent; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Madame de

Wolmar: ſi ſon ſort n'eſt pas heureux, qui doit oſer aſpirer à l'être ? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à ſon bonheur.

LETTRE II.

A Milord Edouard.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des tranſports de joye, la ſcene de Meillerie a été la criſe de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entiérement raſſuré ſur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible eſt guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfere la triſteſſe d'un regret imaginaire à l'effroi d'être ſans ceſſe aſſiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom ſi cher & dont vous m'avez ſi bien fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame, comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & ſi je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois regner, ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours

fereins entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par degrés à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend ſans qu'on y ſonge le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuſe! quelle charmante habitation! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, ſi l'aſpect en paroît d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer auſſi-tôt qu'on la connoît! Le goût que prend Madame de Wolmar à remplir ſes nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, ſe communique à tout ce qui en eſt l'objet, à ſon mari, à ſes enfans, à ſes hôtes, à ſes domeſtiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour; mais on y trouve par-tout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont d'attendriſſement & de joye. Les noirs ſoucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici, que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrette qui la tourmente & dont je vous ai dit la cauſe dans ma précédente lettre (*c*), tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſons de l'être, mille autres ſe déſo-

le-

(*c*) Cette précédente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci après la raiſon.

seroient à sa place. Sa vie uniforme & retirée leur seroit insupportable ; elles s'impatienteroient du tracas des enfans ; elles s'ennuyeroient des soins domestiques ; elles ne pourroient souffrir la campagne ; la sagesse & l'estime d'un mari peu caressant ne les dédommageroient ni de sa froideur ni de son âge ; sa présence & son attachement même leur seroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriseroient les plaisirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne seroient à leur aise dans leur propre maison que quand elles y seroient étrangeres. Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite ; on ne voit guere que des gens de bien se plaire au sein de leur famille & s'y renfermer volontairement ; s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent : Mais les instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, & l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste qu'autant qu'on est propre à le goûter.

S'il falloit dire avec précision ce qu'on fait dans cette maison pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en disant *on y fait vivre ;* non dans le sens qu'on donne en France à ce mot, qui est d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode ; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né ; de cette

vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de sa famille; elle a des enfans, à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable, & c'est aussi le premier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu assez mauvaise opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur pût suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre; ils ont placé leur argent plus sûrement qu'avantageusement; au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déja, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point est sujet à diminuer par mille accidens; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours? Il faudra le partager à plusieurs enfans; mais doivent-ils rester oisifs?

Le travail de chacun n'eſt-il pas un ſupplément à ſon partage, & ſon induſtrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de ſon bien? L'inſatiable avidité fait ainſi ſon chemin ſous le maſque de la prudence, & mène au vice à force de chercher la ſûreté. C'eſt en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choſes humaines une ſolidité qui n'eſt pas dans leur nature. La raiſon même veut que nous laiſſions beaucoup de choſes au hazard, & ſi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de ſe donner ſans ceſſe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables! La ſeule précaution qu'il ait priſe à ce ſujet a été de vivre un an ſur ſon capital, pour ſe laiſſer autant d'avance ſur ſon revenu; de ſorte que le produit anticipe toujours d'une année ſur la dépenſe. Il a mieux aimé diminuer un peu ſon fonds que d'avoir ſans ceſſe à courir après ſes rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu l'a déja remboursé bien des fois de cette avance. Ainſi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenſé.

Les maîtres de cette maiſon jouïſſent d'un bien médiocre ſelon les idées de fortune qu'on a dans le monde; mais au fond je ne connois perſonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un

rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais besoins. Ici la proportion est établie sur un fondement qui la rend inébranlable, savoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'est chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'est dans l'harmonie qui regne entre eux qu'est la source de leur richesse.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maison, c'est d'y trouver l'aisance, la liberté, la gaité au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maisons bien réglées est d'avoir un air triste & contraint. L'extrême sollicitude des chefs sent toujours un peu l'avarice. Tout respire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque chose de servile qu'on ne supporte point sans peine. Les domestiques font leur devoir, mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes sont bien reçus, mais ils n'usent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de se rendre indiscret. On sent que ces peres esclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; sans songer qu'ils ne sont pas seulement peres, mais hommes, &

qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des regles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'est pas seulement de rendre son séjour riant, afin que ses enfans s'y plaisent, mais d'y mener lui même une vie agréable & douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, & ne soient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite opposée à la sienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus souvent au sujet des amusemens des deux Cousines, est que la vie triste & mesquine des peres & meres est presque toujours la premiere source du désordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que son cœur & n'en sauroit avoir de plus sûre, elle s'y livre sans scrupule, & pour bien faire, elle sait tout ce qu'il lui demande. Il ne laisse pas de lui demander beaucoup, & personne ne sait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame si sensible seroit-elle insensible aux plaisirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle sait les goûter: mais ces plaisirs sont les plaisirs de Julie. Elle ne néglige ni ses propres commodités ni celles des gens qui lui sont chers, c'est-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour superflu

rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une personne sensée; mais elle appelle ainsi tout ce qui ne sert qu'à briller aux yeux d'autrui, de sorte qu'on trouve dans sa maison le luxe de plaisir & de sensualité sans rafinement ni molesse. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuser au goût de son pere; encore y reconnoît-on toujours le sien, qui consiste à donner moins de lustre & d'éclat que d'élégance & de grace aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carosses, elle approuve assez cela; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours si ces beaux vernis rendent les carosses plus commodes? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands frais ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a sur-tout révoltée a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois

chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eut-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître, montrez ce caroſſe à des femmes de la cour; un honnête-homme n'oseroit s'en servir.

Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui bien entendues épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont cheres à Madame de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible & pour elle & pour les autres, & il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans ceſſe au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'est l'existence & non la vue des malheureux qui la tourmente: il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoît tous les habitans; elle y étend, pour-ainsi-dire, l'enceinte de sa famille, & n'épargne aucun soin

pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Milord, je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convînt de naître; la simplicité qui la rend sublime, devoit regner autour d'elle; il lui falloit pour être heureuse vivre parmi des gens heureux. Si pour son malheur elle fût née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misère qui les consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie; la désolation commune l'eût accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis,

lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misere & du désespoir. Le villageois à son aise (*d*) a plus besoin de ses avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fournissent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent onéreux, & faissent aggraver sur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouït du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maisons où elle entre offrent bientôt un tableau de la sienne; l'aisance & le bien-être y sont une de ses moindres influences, la concorde & les mœurs la suivent de ménage en ménage. En sortant de chez elle ses yeux ne sont frappés que d'objets agréables; en y rentrant elle en retrouve de plus

(*d*) Il y a près de Clarens un village appellé Montru, dont la Commune seule est assez riche pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête-homme de subdélégué, pour rendre Messieurs de Montru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chere!

doux encore; elle voit par-tout ce qui plaît à son cœur, & cette ame si peu sensible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ses bienfaits. Non, Milord, je le répete; rien de ce qui touche à Julie n'est indifférent pour la vertu. Ses charmes, ses talens, ses goûts, ses combats, ses fautes, ses regrets, son séjour, ses amis, sa famille, ses peines, ses plaisirs & toute sa destinée, font de sa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plaît le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse, & qu'il n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut, & souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits, soit par le choix des moyens de les rendre utiles, soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elle s'est fait des regles dont elle ne se départ point. Elle sait accorder & refuser ce qu'on lui demande, sans qu'il y ait ni foiblesse dans sa bonté, ni caprice dans son refus. Quiconque a commis en sa vie une méchante action n'a rien à espérer d'elle que justice, & pardon

s'il l'a offensée, jamais faveur ni protection qu'elle puisse placer sur un meilleur sujet. Je l'ai vue refuser assez sèchement à un homme de cette espece une grace qui dépendoit d'elle seule. „ Je vous souhaite du bonheur," lui dit-elle, „ mais je n'y veux pas contribuer, de „ peur de faire du mal à d'autres en vous met- „ tant en état d'en faire. Le monde n'est pas „ assez épuisé de gens de bien qui souffrent, „ pour qu'on soit réduit à songer à vous." Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui est rare de l'exercer. Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adresse de se mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité paresseuse des riches qui paye en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne savent jamais donner que l'aumône. Sa bourse n'est pas inépuisable, & depuis qu'elle est mere de famille, elle en fait mieux régler l'usage. De tous les secours dont on peut soulager les malheureux, l'aumône est à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il est aussi le plus passager & le moins solide; & Julie ne cherche pas à se délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indistinctement des recommandations & des services sans bien savoir si l'usage qu'on en veut faire est raisonna-

ble & juſte. Sa protection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quiter un état où ils ſont bien, rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles. Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tyranniſent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices. C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour ſe ſoutenir, & donne les plus ſûrs moyens de ſe défendre. Quand il eſt queſtion d'eſtimer la puiſſance publique, le bel eſprit viſite les palais du prince, ſes ports, ſes troupes, ſes arſenaux, ſes villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le ſecond ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus en-

core à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux payſans leur condition douce, ſans jamais leur aider à en ſortir. Les plus aiſés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Meſſieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment ſouvent à courir; les filles aſpirent à la parure bourgeoiſe, les garçons s'engagent dans un ſervice étranger; ils croyent valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air à la fois rogue & rampant des ſoldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les riſques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périſſent pour un qui réuſſit. S'ils s'obſtinent, on ne favoriſe point leur fantaiſie inſenſée, on les laiſſe courir au vice & à la miſere, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a perſuadés, des ſacrifices qu'ils font à la raiſon. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant ſoi-même; on n'a point avec les payſans les façons des villes, mais on uſe avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans ſon état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon

payſan qu'on ne porte à ſe conſidérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron quand il eſt ici, manquent rarement d'aſſiſter aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeuneſſe déja naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car quoi qu'on faſſe, jamais cinq ſols de paye & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & ſous les armes la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maîtreſſe, & la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, & ſur-tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle du villageois dans un Etat libre, ne ſe dépeuple en faveur des autres.

Je lui faiſois là-deſſus l'objection des talens divers que la nature ſemble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur em-

ploi, sans égard à la condition dans laquelle ils sont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choses à considérer avant le talent, savoir, les mœurs, & la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux, & pour distribuer convenablement les choses il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes-gens.

Or de mille sujets qui sortent du village il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent & font fortune, la font presque tous par les voyes deshonnêtes qui y mènent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état & se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir paysans. De ces mille s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête-

homme, penſez-vous qu'à tout prendre celui-là paſſe une vie auſſi heureuſe qu'il l'eût paſſée à l'abri des paſſions violentes, dans la tranquille obſcurité de ſa premiere condition?

Pour ſuivre ſon talent il le faut connoître. Eſt-ce une choſe aiſée de diſcerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, ſi l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux obſervés, comment un petit payſan ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer, qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte. Guſtin mon jardinier prit le goût du deſſein pour m'avoir vu deſſiner; je l'envoyai apprendre à Lauſanne; il ſe croyoit déja peintre, & n'eſt qu'un jardinier. L'occaſion, le deſir de s'avancer, décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſez de ſentir ſon génie,

il

il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un Prince irá-t-il ſe faire cocher, parce qu'il mene bien ſon caroſſe? Un Duc ſe fera-t-il cuiſinier, parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre; penſez-vous que ce ſoit-là l'ordre de la nature? Quand chacun connoîtroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles? combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle à ſon ſecours le manege & la brigue, que l'autre plus ſûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établiſſemens en faveur des arts ne font que leur nuire? En multipliant indiſcrettement les ſujets on les confond, le vrai mérite reſte étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile ſont tous pour le plus intriguant. S'il exiſtoit une ſociété où les emplois & les rangs fuſſent exactement meſurés ſur les talens & le mérite perſonnel, chacun pourroit aſpirer à la place qu'il ſauroit le mieux remplir; mais il faut ſe conduire par des regles plus ſûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous eſt le ſeul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les poſſedent fût

exactement proportionné aux besoins de la société, & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il falloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur seule simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se développent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre chose sur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle étoit l'assistance des mendians. Comme c'est ici une grande route, il en passe beaucoup, & l'on ne refuse l'aumône à aucun. Je lui représentai que ce n'étoit pas seulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainsi le vrai pauvre; mais que

cet usage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, &, se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaisans raisonneurs aiment à flater la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme, en lui donnant le nom méprisant de gueux? compatissant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche; il est plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en sert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison; ce que je sais, c'est que mon mari qui ne cede point en bon sens à vos philosophes, & qui m'a souvent rapporté tout ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours & n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-elle, & l'on entretient à grands fraix des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi

nourrir en nous les sentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paye un comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même: tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse. Si le grand nombre des mendians est onéreux à l'Etat, de combien d'autres professions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians: mais pour les rebuter de leur profession (e) faut-il rendre les

(e) Nourrir les mendians c'est, disent-ils, former des pépinieres de voleurs; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians, mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne; or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé, mais vingt liards auroient payé le soupé d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône, s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort? J'ai lû quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux peres; mais ces peres opulens & durs les mécongoisent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi, continua Julie, sans savoir ce que les pauvres sont à l'Etat, je sais qu'ils sont tous mes freres, & que je ne puis sans une inexcusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort, & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misere, & que mon refus va réduire au désespoir ? L'aumône que je fais donner à la porte est légere. Un demi-cruiz (*f*) & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne; on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un secours reel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-cruiz & un morceau de pain ne coûtent guere plus à donner & font

(*f*) Petite monnoye du pays.

une réponſe plus honnête qu'un, *Dieu vous aſſiſte;* comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers ſur la terre que les magazins des riches? Enfin, quoi qu'on puiſſe penſer de ces infortunés, ſi l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins ſe doit-on à ſoi-même de rendre honneur à l'humanité ſouffrante ou à ſon image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de ſes miſeres.

Voilà comment j'en uſe avec ceux qui mendient, pour ainſi dire, ſans prétexte & de bonne foi: à l'égard de ceux qui ſe diſent ouvriers & ſe plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le ſavent ſi bien qu'il ne s'en préſente plus chez nous.

C'eſt ainſi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ſes vertus de quoi combattre les vaines ſubtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces ſoins & d'autres ſemblables ſont mis par elle au rang de ſes plaiſirs, & rempliſſent une partie du tems que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres elle ſonge enſuite à elle-même, ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ſes vertus;

tant son motif est toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raison dans tout ce qu'elle accorde à ses desirs! Elle veut plaire à son mari qui aime à la voir contente & gaye; elle veut inspirer à ses enfans le goût des innocens plaisirs que la modération, l'ordre & la simplicité font valoir, & qui détournent le cœur des passions impétueuses. Elle s'amuse pour les amuser, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Julie a l'ame & le corps également sensibles. La même délicatesse regne dans ses sentimens & dans ses organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaisirs, & longtems elle n'aima si chérement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle sent en paix cette volupté suprême, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer avec celle-là; mais sa maniere de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent, & l'art de jouir est pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuses qui blessent la nature & dont son auteur dédaigne l'hommage insensé, mais des privations passageres & modérées, qui conservent à la raison son empire, & servant d'assaisonnement au plaisir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient au sens & n'est pas nécessaire à la vie change de

nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin, que c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouïſſance dont on ſe prive, & que prévenir toujours les deſirs n'eſt pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Tout celui qu'elle emploie à donner du prix aux moindres choſes eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouïr une. Cette ame ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort; ſon goût ne s'uſe point; elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſouvent ſavourer avec délices un plaiſir d'enfant, qui ſeroit inſipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle ſe propoſe encore en cela, eſt de reſter maîtreſſe d'elle-même, d'accoutumer ſes paſſions à l'obéïſſance, & de plier tous ſes deſirs à la regle. C'eſt un nouveau moyen d'être heureuſe, car on ne jouït ſans inquiétude que de ce qu'on peut perdre ſans peine, & ſi le vrai bonheur appartient au ſage, c'eſt parce qu'il eſt de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroît le plus ſingulier dans ſa tempérance, c'eſt qu'elle la ſuit ſur les mêmes raiſons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie eſt courte, il eſt vrai, dit-elle; c'eſt une raiſon d'en uſer juſqu'au bout, & de diſpenſer avec art ſa durée, afin d'en tirer le meilleur parti qu'il eſt poſſible. Si un jour de ſa-

tiété

tiété nous ôte un an de jouiſſance, c'eſt une mauvaiſe philoſophie d'aller toujours juſqu'où le deſir nous mene, ſans conſidérer ſi nous ne ſerons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & ſi notre cœur épuiſé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Épicuriens pour ne vouloir jamais perdre une occaſion les perdent toutes, & toujours ennuyés au ſein des plaiſirs n'en ſavent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils penſent économiſer, & ſe ruinent comme les avares pour ne ſavoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime oppoſée, & je crois que j'aimerois encore mieux ſur ce point trop de ſévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaiſir par la ſeule raiſon qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouïs deux fois. Cependant, je m'exerce à conſerver ſur moi l'empire de ma volonté, & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laiſſer dominer par mes fantaiſies.

Voilà ſur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choſes de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandiſe, & dans les ſoins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuiſine ſur-tout n'eſt pas négligée. La table ſe ſent de l'abondance générale, mais cette abondance n'eſt point ruineuſe; il y régne une ſenſualité ſans raffinement: tous les mets

ſont communs, mais excellens dans leurs eſpeces, l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais, & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés ? Du gibier rare? du poiſſon de mer? des productions étrangeres? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui croiſſent dans nos jardins, certains poiſſons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque patiſſerie à l'allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chaſſe des gens de la maiſon; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contenre notre appétit les jours de réjouiſſance; le ſervice eſt modeſte & champêtre, mais propre & riant ; la grace & le plaiſir y ſont, la joye & l'appétit l'aſſaiſonnent; des ſurtouts dorés autour deſquels on meurt de faim, des criſtaux pompeux chargés de fleurs pour tout deſſert, ne rempliſſent point la place des mets,

on n'y fait point l'art de nourrir l'eſtomac par les yeux; mais on fait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup ſans s'incommoder, de s'égayer à boire ſans altérer ſa raiſon, de tenir table longtems ſans ennui, & d'en ſortir toujours ſans dégoût.

Il y a au premier étage une petite ſalle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle eſt au rez de-chauſſée. Cette ſalle particuliere eſt à l'angle de la maiſon & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un ſur le jardin, au delà duquel on voit le lac à travers les arbres; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux les richeſſes qu'on y recueillira dans deux mois. Cette piece eſt petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'eſt-là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on ſait d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant le ſallon d'Apollon; mais ce ſallon ne diffère pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis: jamais on n'y mange quand on a des étrangers; c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs, qui lie en ce lieu celle de la table; elle eſt une ſorte d'initiation

à l'intimité, & jamais il ne s'y rassemble que des gens qui voudroient n'être plus séparés. Milord, la fête vous attend, & c'est dans cette salle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le sallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite: mais ce souper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne sais quel délicieux mélange de familiarité, de plaisir, d'union, d'aisance, que je n'avois point encore éprouvé. Je me sentois plus libre sans qu'on m'eût averti de l'être; il me sembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domestiques m'invitoit à n'avoir plus de réserve au fond de mon cœur, & c'est-là qu'à l'instance de Julie je repris l'usage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce souper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas se fussent passés de même. Je ne connoissois point cette charmante salle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle est si jolie! ne seroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponse me parut trop loin de son caractere pour n'y pas soupçonner quelque sens caché. Pourquoi, du moins, repris je, ne rassemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes com-

modités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domeſtiques & cauſer plus en liberté? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en fallut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet, l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence; elle ſe ſeroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne ſembler plus qu'une jolie femme, ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nouveau ſoin. J'y fus trompé les premiers jours, & ſans ſonger qu'elle n'étoit pas miſe autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'oſai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me déſabuſai durant l'abſence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit ſe laſſer, ni cette ſimplicité

touchante & voluptueuſe qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modeſtie qui parle au cœur pour les yeux, qui n'inſpire que du reſpect, & que la beauté rend plus impoſante. La dignité d'épouſe & de mere regnoit ſur tous ſes charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ſes traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans ſon maintien ni dans ſes manieres; ſon égalité, ſa candeur ne connurent jamais les ſimagrées. Elle uſoit ſeulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos ſentimens & nos idées par un ajuſtement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer ſur les cœurs l'empire du goût en faiſant de rien quelque choſe. Le jour qu'elle attendoit ſon mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ſes graces naturelles ſans les couvrir; elle étoit éblouïſſante en ſortant de ſa toilette; je trouvai qu'elle ne ſavoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus ſimple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ſes ſoins: En fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maîtreſſe de la maiſon à tout ce qui la compoſe. Le maître, les enfans, les domeſtiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout eſt tenu avec un ſoin qui marque qu'on n'eſt pas

au dessous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y est en effet, s'il est vrai qu'elle consiste moins dans la richesse de certaines choses que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur (*g*). Pour moi je trouve au moins que c'est une idée plus grande & plus noble de voir dans une maison simple & modeste un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun, que de voir regner dans un palais la discorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher sa fortune & son bonheur dans la ruïne d'un autre & dans le désordre général. La maison bien réglée est une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais on ne trouve qu'un assemblage confus de divers objets, dont la liaison n'est qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux on est bientôt détrompé.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que pour dédaigner l'éclat

(*g*) Cela me paroît incontestable. Il y a de la magnificence dans la symétrie d'un grand palais ; il n'y en a point dans une foule de maisons confusément entassées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un régiment en bataille ; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde : quoiqu'il ne s'y trouve peut être pas un seul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un soldat. En un mot, la véritable magnificence n'est que l'ordre rendu sensible dans le grand ; ce qui fait que de tous les spectacles imaginables le plus magnifique est celui de la nature.

& le luxe on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie & la régularité plait à tous les yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste (*h*)? L'idée de la grandeur? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussi-tôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand? Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est elle pas d'or? Cet homme qui

(*h*) Le bruit des gens d'une maison trouble incessamment le repos du maître; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ses créanciers lui fait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartemens sont si superbes qu'il est forcé de coucher dans une bonge pour être à son aise, & son singe est quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de son cuisinier & jamais de sa faim; s'il veut sortir, il est à la merci de ses chevaux. mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brûle d'arriver & ne sait plus qu'il a des jambes. Chacun l'attend; les bourbes le retiennent, le poids de l'or de son habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied: mais s'il perd un rendez-vous avec sa maîtresse, il en est bien dédommagé par les paliers: chacun remarque sa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'est Monsieur un tel.

dore son carosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris? Si ses lambris sont dorés, pourquoi son toit ne l'est-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour, faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel; autrement il eût eu beau l'élever; le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misere!

Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où tout a son utilité réelle & qui se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même, que l'image de sa foiblesse n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie & déplorer le sort de l'humanité. Mais l'aspect de cette maison & de la vie uniforme & simple de ses habitans répand dans l'ame des spectateurs un charme secret qui ne fait qu'augmenter sans cesse. Un petit nombre de gens doux & paisibles, unis par des besoins mutuels & par une réciproque bienveillance, y concourt par divers soins à une fin commune: chacun trouvant dans son état

tout ce qu'il faut pour en être content & ne point desirer d'en sortir, on s'y attache comme y devant rester toute la vie, & la seule ambition qu'on garde est celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zéle dans ceux qui obéissent, que des égaux eussent pu distribuer entre eux les mêmes emplois, sans qu'aucun se fût plaint de son partage. Ainsi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter sa fortune que par l'augmentation du bien commun. Les maîtres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne sauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les choses utiles & qu'elles y sont toutes, en sorte qu'on n'y souhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puisse dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un lustre, de la dorure, à l'instant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le necessaire, & nulle trace de superflu, on est porté à croire que s'il n'y est pas, c'est qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que si on le vouloit, il y regneroit avec la même profusion. En voyant continuellement les biens refluer au dehors pour l'assistance du pauvre, on est porté à dire: cette maison ne peut contenir toutes ses richesses. Voila, ce me semble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus inſtruit de ce qui ſervoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Made. de Wolmar. Il n'eſt pas poſſible qu'un ſi modique revenu ſuffiſe à tant de dépenſes. Ils ſe mirent à rire, & me firent voir que, ſans rien retrancher dans leur maiſon, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de ſe ruïner. Notre grand ſecret pour être riches, me dirent-ils, eſt d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il ſe peut dans l'uſage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, & ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſez grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu, l'échange s'en évite encore en les conſommant en nature, & dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels, où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me paroît pas ſans inconvénient. Outre les ſoins importuns auxquels elle aſſujetit, le profit doit être plus ap-

parent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte probablement sur le gain que feroient avec vous vos Fermiers : car le travail se fera toujours avec plus d'économie & la récolte avec plus de soin par un payſan que par vous. C'eſt une erreur, me répondit Wolmar ; le payſan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les fraix, parce que les avances lui sont utiles ; comme son objet n'eſt pas tant de mettre un fonds en valeur que d'y faire peu de dépense, s'il s'assure un gain actuel, c'eſt bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant, & le mieux qui puiſſe arriver eſt qu'au lieu de l'épuiſer il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent content recueilli sans embarras, un propriétaire oiſif prépare à lui ou à ſes enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruïne de son patrimoine.

D'ailleurs, pourſuivit M. de Wolmar, je ne disconviens pas que je ne faſſe la culture de mes terres à plus grands fraix que ne feroit un fermier ; mais auſſi le profit du fermier c'eſt moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure le produit eſt beaucoup plus grand, de sorte qu'en dépenſant davantage, je ne laiſſe pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépense n'eſt qu'apparent & produit réellement une très-grande économie ; car, ſi d'autres cultivoient nos terres, nous ſerions oiſifs ;

il faudroit demeurer à la ville, la vie y seroit plus chere, il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appellez importuns, sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs; grace à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne sont jamais pénibles; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruïneuses dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amusement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du crû couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits: rien n'est mépriſé parce qu'il est commun, rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons, par délicatesse autant que par modération, au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous & dont la qualité n'est pas suspecte. Nos mets sont simples, mais choisis. Il ne manque à notre table pour être somptueuse que d'être servie loin d'ici; car tout y est bon, tout y seroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui comme vous voyez n'eſt pas négligée: mais l'élégance y préſide ſeule, la richeſſe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas, ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruïneuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois eſt toujours bien; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule, & dans ſa modeſte ſimplicité il tire de la convenance des choſes des regles inaltérables & ſûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus, parce que le

néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne ſauroit porter deux habits en même tems, ni dîner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien-être ne riſque point de ſe ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins on peut ſe mettre au deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre ſans changer notre maniere de vivre; car il ne ſe fait ici preſque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépenſons nous rend de quoi dépenſer beaucoup plus.

Hé bien, Milord, rien de tout cela ne paroît au premier coup d'œil. Par-tout un air de profuſion couvre l'ordre qui le donne; il faut du tems pour appercevoir des loix ſomptuaires qui menent à l'aiſance & au plaiſir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouït de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant le contentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable, & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la nature? Comment épuiſeroit-on ſon héritage

en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſommant que ſes revenus? Quand chaque année on eſt ſûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir; on jouït à la fois de ce qu'on dépenſe & de ce qu'on recueille, & les divers tems ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

Je ſuis entré dans tous les détail du ménage & j'ai par-tout vu regner le même eſprit. Toute la broderie & la dentelle ſortent du gynécée; toute la toile eſt filée dans la baſſe-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoye à des manufacteurs dont on tire en échange des draps pour habiller les gens; le vin, l'huile, & le pain ſe font dans la maiſon; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut conſommer; le boucher ſe paye en bétail; l'épicier reçoit du bled pour ſes fournitures; le ſalaire des ouvriers & des domeſtiques ſe prend ſur le produit des terres qu'ils font valoir; le loyer des maiſons de la ville ſuffit pour l'ameublement de celles qu'on habite; les rentes ſur les fonds publics fourniſſent à l'entretien des maîtres, & au peu de vaiſſelle qu'on ſe permet; la vente des vins & des bleds qui reſtent, donne un fonds qu'on laiſſe en réſerve pour les dépenſes extraordinaires; fonds que la prudence

de

de Julie ne laiſſe jamais tarir, & que ſa charité laiſſe encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choſes de pur agrément que le profit du travail qui ſe fait dans ſa maiſon, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter &c. Ainſi le produit & l'emploi ſe trouvant toujours compenſés par la nature des choſes, la balance ne peut être rompue, & il eſt impoſſible de ſe déranger.

Bien plus; les privations qu'elle s'impoſe par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, ſont à la fois de nouveaux moyens de plaiſir & de nouvelles reſſources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le caffé; chez ſa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût; elle s'eſt bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le ſalon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'eſt une petite ſenſualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguiſe & régle à la fois ſa gourmandiſe. Au contraire, elle met à deviner & ſatisfaire les goûts de ſon pere & de ſon mari avec une attention ſans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaiſir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suiſſe: Elle ne manque jamais après le ſoupé de faire ſervir une bouteille de vin plus dé-

licat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes; mais elle me rappela en riant un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le rancio, le cherez, le malaga, le chassaigne, le siracuse dont vous buvez avec tant de plaisir, ne sont en effet que des vins de Lavaux diversement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'est le plaisir qu'elle a pris à les préparer. Ah, reprit-elle, ils seront toujours exquis!

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de soins divers le désœuvrement & l'oisiveté qui

rendent néceſſaires la compagnie, les viſites & les ſociétés extérieures, ne trouvent gueres ici de place. On fréquente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujetir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſément qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems, eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens; mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe? Tous les ſoirs Julie contente de ſa journée n'en deſire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au ciel un jour ſemblable à celui de la veille: elle fait toujours les mêmes choſes, parce qu'elles ſont bien & qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouït ainſi de toute la félicité permiſe à l'homme. Se plaire dans la durée de ſon état, n'eſt-ce pas un ſigne aſſuré qu'on y vit heureux?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de déſœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout

ce qui s'y rassemble, intéresse le cœur par quelque endroit avantageux & rachette quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort; d'anciens officiers retirés du service; des commerçans ennuyés de s'enrichir; de sages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs; voilà le cortege que Julie aime à rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces avanturiers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépens, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de sa vie, ce ne sont point les avantures merveilleuses du riche Sindbad, racontant au sein de la morlesse orientale comment il a gagné ses trésors: ce sont les relations plus simples de gens sensés que les caprices du sort & les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des paysans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le sage aimeroit à s'instruire? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoise des caracteres plus marqués, plus d'hommes pensans par eux-mêmes que sous le masque uniforme des habitans des villes, où chacun se mou-

tre comme sont les autres, plutôt que comme il est lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à se former sur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ses tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens & la raison le frappent & qu'il se plaît à faire causer. Il l'amene à sa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politesse & les airs de son état, mais la bienveillance & l'humanité de son caractere. On retient le bonhomme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manieres rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne sort point avec lui de ce tendre & touchant respect dû à la vieillesse infirme qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin bu à la santé d'une jeune Dame en réchauffe mieux son sang à demi glacé. Il se ranime à parler de son ancien tems, de

ſes amours, de ſes campagnes, des combats où il s'eſt trouvé, du courage de ſes compatriotes, de ſon retour au pays, de ſa femme, de ſes enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs diſcours de ſon âge ſortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe après le dîné dans ſa chambre, & en rapporte un petit préſent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don ſimple & de leur goût dont elle l'a ſecrettement chargé pour eux. Ainſi ſe forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaiſon des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieilleſſe, à eſtimer la ſimplicité & à diſtinguer le mérite dans tous les rangs. Les payſans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maiſon reſpectable & admis à la table des maîtres, ne ſe tiennent point offenſés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang, mais à leur âge; ils ne diſent point, nous ſommes trop pauvres, mais, nous ſommes trop jeunes pour être ainſi traités: l'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'eſpoir de le partager un jour les conſolent d'en être

privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumiere, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joye dans toute une famille, qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouït une ſeconde fois, & toute la maiſon croit jouïr auſſi des honneurs rendus à ſon chef. Tous béniſſent de concert cette famille illuſtre & généreuſe, qui donne exemple aux grands & réfuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux ames bienfaiſantes. S'il eſt des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne ſont point celles qu'arrache la flatterie & la baſſeſſe en préſence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en ſecret un cœur ſimple & reconnoiſſant au coin d'un foyer ruſtique.

C'eſt ainſi qu'un ſentiment agréable & doux peut couvrir de ſon charme une vie inſipide à

des cœurs indifférens : c'eſt ainſi que les ſoins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amuſemens par l'art de les diriger. Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé préciſément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt développée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la ſolitude pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré ; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'inſtruire des devoirs d'autrui le temps qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus ; elle agit. Comme elle ſe leve une heure plus tard que ſon mari, elle ſe couche auſſi plus tard d'une heure. Cette heure eſt le ſeul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée

ne

ne lui paroît jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison, & sur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur sort, ils en jouïssent paisiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laisser avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domestiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens sensés la jouïssance d'un bien médiocre, aussi sagement conservé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE III. (*i*)

A Milord Edouard.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils sont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une société d'autant plus char-

(*i*) Deux lettres écrites en différens tems roulaient sur le sujet de celle-ci, ce qui occasionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux Lettres en une seule. Au reste, sans prétendre justifier l'excessive longueur de plusieurs des lettres dont ce recueil est composé, je remarquerai que les lettres des solitaires sont longues & rares, celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'observer cette différence pour en sentir à l'instant la raison.

mante qu'il n'eſt rien reſté dans le fond des cœurs qu'on veuille ſe cacher l'un à l'autre. Quel plaiſir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas une marque d'eſtime de Julie & de ſon mari, que je ne me diſe avec une certaine fierté d'ame : enfin j'oſerai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpere honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jete l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne avec la conſcience de ſa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher? Non, Milord, je ſens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'Angloiſe, réunis & dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié! ſentiment vif & ré-

lette, quels discours sont dignes de toi? Quelle langue ose être ton interprète? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés? Mon Dieu! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent de choses, & que le premier mot qu'on prononce est froid après tout cela! O veillées de Besançon! momens consacrés au silence & recueillis par l'amitié! O Bomston! ame grande, ami sublime! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il est sûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire à leur aise. On veut être recueillis, pour ainsi dire, l'un dans l'autre: les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même: il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment, & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

Deux heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase, plus douce mille fois que le froid repos des dieux d'Epicure.

Après le déjeûné, les enfans sont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere; mais au lieu d'aller ensuite s'enfermer avec eux dans le gynécée selon sa coutume; pour nous dédommager en quelque sorte du tems perdu sans nous voir, elle les a fait rester avec elle, & nous ne nous sommes point quittés jusqu'au dîner. Henriette qui commence à savoir tenir l'aiguille, travailloit assise devant la Fanchon qui faisoit de la dentelle, & dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuilletoient sur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit, Henriette attentive & qui sait le recueil par cœur avoit soin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de se lever, d'aller & venir de sa chaise à la table & de la table à sa chaise. Ces promenades ne lui déplaisoient pas & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine fait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déja plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui se prenoient & se donnoient sans beaucoup de soin, mais aussi sans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés sous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fe-

mère vis-à-vis des enfans; nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé lisans la gazette, à laquelle elle prêtoit assez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement singulier de son peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions sur le bon naturel de cette nation douce & bienveillante que toutes haïssent & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang suprême, que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eût dû laisser prendre; il y a longtems que nous sommes tous vos sujets. A ce mot, son ouvrage est tombé de ses mains; elle a tourné la tête, & jeté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tressailli moi-même. Elle n'a rien dit: qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti à la maniere dont son mari m'a serré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans; encore, aussi tôt que nous avons cessé de parler, ont ils modéré par imitation leur ca-

quet, comme craignant de troubler le recueillement universel. C'est la petite Surintendante qui la premiere s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans, que cette légere contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger notre attendrissement a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme.

Que de choses se sont dites sans ouvrir la bouche! Que d'ardens sentimens se sont communiqués sans la froide entremise de la parole! Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout-à-fait fixés sur ses trois enfans, & son cœur ravi dans une si délicieuse extase animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait finir. L'aîné, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient son frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit rassemblés, & lui donnant un coup sur la main, les a fait sauter par la chambre. Marcelin s'est mis à pleurer, & sans s'agiter pour le faire taire, Mad^e. de Wolmar

H. Gravelot inv. N. Le Mire fecit

La matinée à l'Angloise.

a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance qui n'étoit rien m'en a rappelé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu & qui fussent moins incommodes. Ils ne quitent presque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils soient-là. Ils sont vifs, étourdis, sémillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils sont discrets avant de savoir ce que c'est que discrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fît comme de soi-même, & qu'avec une si vive tendresse pour ses enfans, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur prescrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusemens; on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que, quand ils ont passé leur journée avec elle, tout son devoir de mere est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parût plus douce à considérer que l'inquiete sollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frap-

pé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de sujets de l'être : une activité superflue sied si bien à l'amour maternel ! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins ; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature & davantage à leur mere, je leur aurois presque desiré des défauts pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé longtems de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le ciel récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfans : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent ? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'eſt-là que m'expliquant à loiſir ſes maximes, elle m'a fait voir ſous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendreſſe maternelle. Longtems, m'a-t-elle dit, j'ai penſé comme vous ſur les inſtructions prématurées, & durant ma premiere groſſeſſe, effrayée de tous mes devoirs & des ſoins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois ſouvent à M. de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un obſervateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le ſens-froid d'un philoſophe? Il remplit & paſſa mon attente; il diſſipa mes préjugés & m'apprit à m'aſſurer avec moins de peine un ſuccès beaucoup plus étendu. Il me fit ſentir que la premiere & plus importante éducation, celle préciſément que tout le monde oublie, (*k*) eſt de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui ſe piquent de lumieres eſt de ſuppoſer leurs enfans raiſonnables dès leur naiſſance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils ſachent parler. La raiſon eſt l'inſtrument qu'on penſe employer à les inſtruire, au lieu que les autres inſtrumens doivent ſervir à former celui-là, & que de toutes les inſtructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus

(*k*) Locke lui-même, le ſage Locke l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

difficilement eſt la raiſon même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à ſe payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſages que leurs maîtres, à devenir diſputeurs & mutins, & tout ce qu'on penſe obtenir d'eux par des motifs raiſonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on eſt toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne laſſe enfin l'enfant qu'on veut élever ainſi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus ſupporter le tracas des enfans ſont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres; comme ſi l'on pouvoit jamais eſpérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans ſoient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni ſaveur, & ne tarderont pas à ſe corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penſer, de ſentir qui lui ſont propres. Rien n'eſt moins ſenſé que d'y vouloir ſubſtituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un en-

fant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raiſon ne commence à ſe former qu'au bout de pluſieurs années, & quand le corps a pris une certains conſiſtance. L'intention de la nature eſt donc que le corps ſe fortifie avant que l'eſprit s'exerce. Les enfans ſont toujours en mouvement ; le repos & la réflexion ſont l'averſion de leur âge ; une vie appliquée & ſédentaire les empêche de croître & de profiter ; leur eſprit ni leur corps ne peuvent ſupporter la contrainte. Sans ceſſe enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur ; ils deviennent délicats, foibles, malſains, plutôt hébétés que raiſonables ; & l'ame ſe ſent toute la vie du dépériſſement du corps.

Quand toutes ces inſtructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuiſent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indiſtinctement, & ſans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la conſtitution commune à l'eſpece chacun apporte en naiſſant un tempérament particulier qui détermine ſon génie & ſon caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres ſont bons & ſains en eux-mêmes, ſelon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature. Tous les vices qu'on impute au naturel ſont

l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le système universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur ordre des choses, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en substituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfère, sans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin pour le prix de tant de peine indiscretement

prise, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie; mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raisonnable & de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature.... Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot est beau; mais avant que de l'employer, il falloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponse très-péremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distinguent les individus est l'ouvrage de la nature; & cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différens, ils sont inégaux, & si la nature les a rendus inégaux, c'est en donnant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mé-

moire, ou de capacité d'attention. Or quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience que leurs divers dégrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes ; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent, & il est encore prouvé que tous les hommes sont par leur nature susceptibles de passions assez fortes pour les douer du dégré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

Que si la diversité des esprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'est-à-dire, des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous trouvons, & toutes les impressions que nous recevons; bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractere de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractere, par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la même portée; ils ont été nourris & traités de même; ils ne se sont jamais quittés: cependant l'un des deux est vif, gai, caressant,

plein d'intelligence : l'autre lourd, pesant, hargneux ; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caracteres, comme la seule différence de l'organisation intérieure produit en nous celle des esprits ; tout le reste a été semblable . . . . semblable ? ai-je interrompu ; quelle différence ? Combien de petits objets ont agi sur l'un & non pas sur l'autre ! combien de petites circonstances les ont frappés diversement, sans que vous vous en soyez apperçu ! Bon, a-t-il repris ; vous voilà raisonnant comme les astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés sous le même aspect avoient des fortunes si diverses, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils soutenoient que, vu la rapidité des cieux, il y avoit une distance immense du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, si l'on eût pu marquer les deux instans précis de leurs naissances, l'objection se fût tournée en preuve.

Laissons, je vous prie, toutes ces subtilités, & nous en tenons à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là sont une classe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à

gâter le bien que la nature a fait & à faire plus mal à sa place. Platon votre maître ne soutenoit-il pas que tout le savoir humain, toute la philosophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déja? Cela n'est vrai ni de nos sentimens ni de nos idées; mais cela est vrai de nos dispositions à les acquérir. Pour changer un esprit, il faudroit changer l'organisation intérieure; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer: on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois, il ne s'agit point de changer le caractere

tere & de plier le naturel, mais au contraire de le pouſſer auſſi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere ; car c'eſt ainſi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere il faut l'étudier, attendre paiſiblement qu'il ſe montre, lui fournir les occaſions de ſe montrer, & toujours s'abſtenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autres des entraves ; l'un veut être preſſé, l'autre retenu ; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide ; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme eſt fait pour porter la connoiſſance humaine juſqu'à ſon dernier terme ; à tel autre il eſt même funeſte de ſavoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raiſon ; c'eſt elle qui fait ſortir le caractere & lui donne ſa véritable forme ; c'eſt par elle auſſi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en oppoſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire : Pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte en naiſſant un caractere, un génie, & des talens qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre, n'ont pas beſoin pour être heureux du dévelop-

pement de leurs facultés, & leurs talens enfouis sont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins besoin de bras que de tête, & où chacun doit compte à soi-même & aux autres de tout son prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & sur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'espece, chacun fait ce que font tous les autres; l'exemple est la seule regle, l'habitude est le seul talent, & nul n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second, on s'applique à l'individu: A l'homme en général on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le suit aussi loin que la nature même, & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du villageois, car il ne lui convient pas d'être instruit; N'instruisez pas l'enfant du citadin, car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause, laissez former le corps, jusqu'à ce que la raison commence à poindre: Alors c'est le moment de la cultiver.

Tout cela me paroîtroit fort bien, ai-je dit,

si je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode : c'est de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes ; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux, parce que cet exemple est commode à suivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occasion leur indiscrette volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables .... Mais, a repris M. de Wolmar, il me semble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles ? Comment s'y est-elle prise ? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline ? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant ; celui de la nécessité : mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode, & après une courte pause, voici à-peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les bien nés, mon aimable ami ! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je doute qu'on puisse jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puisse être

tourné à bien : mais au surplus convaincu de la bonté de sa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere espérance est que des méchans ne seront pas sortis de mon sein; la seconde est d'élever assez bien les enfans que Dieu m'a donnés, sous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui ressembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il m'a prescrites, en leur donnant un principe moins philosophique & plus convenable à l'amour maternel; c'est de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les soins de mes jours sont destinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je songeai que l'enfance est presque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. Je songeai que durant la foiblesse du premier âge, la nature assujettit les enfans de tant de manieres, qu'il est barbare d'ajouter à cet assujettissement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté si bornée, & dont ils peuvent si peu abuser. Je résolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il seroit possible, de lui laisser tout l'usage de ses petites forces, &

de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déja gagné à cela deux grands avantages ; l'un d'écarter de son ame naissante le mensonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naissent de l'esclavage, & qu'on est contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige : l'autre de laisser fortifier librement son corps par l'exercice continuel que l'instinct lui demande. Accoutumé tout comme les paysans à courir tête nue au soleil, au froid, à s'essouffler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déja dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, efféminе un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment, & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleurésies, des coups de soleil, & la mort, étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque nous contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'insensée indulgence des meres à qui l'on

ne complait qu'en ſervant toutes les fantaiſies de leur enfant. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vû dans les miens qui ſentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domeſtique, & que vous ne m'avez pas vû, non plus, applaudir en ſecret aux fauſſes complaiſances qu'on a pour eux. C'eſt ici que je crois ſuivre une route nouvelle & ſûre pour rendre à la fois un enfant libre, paiſible, careſſant, docile, & cela par un moyen fort ſimple, c'eſt de le convaincre qu'il n'eſt qu'un enfant.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant? Ne ſemble-t-il pas que c'eſt pour cela que les premieres voix qui lui ſont ſuggérées par la nature ſont les cris & les plaintes, qu'elle lui a donné une figure ſi douce & un air ſi touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe & s'empreſſe à le ſecourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impudement un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace l'exercer à devenir le tyran de ſa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur?

Quant à moi je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire & de la servitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'est un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre, pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les vices mercénaires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employés a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui sont des actes de dépendance, que les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, & il aspire ardemment au tems où il sera assez grand & assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le pere & la mere se font servir comme des enfans: Mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses

fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres n'eſt qu'un échange perpétuel de ſervices & de ſoins, je ne crois pas cet établiſſement impoſſible. Cependant il me reſte à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs beſoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaiſies, ou comment ils ne ſouffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domeſtique qui traitera de fantaiſie un véritable beſoin?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée ſe fait des monſtres de tout. Les vrais beſoins ſont très-bornés dans les enfans, comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un ſeul moment. Penſez-vous qu'un enfant qui n'eſt point gêné, puiſſe aſſez ſouffrir de l'humeur de ſa gouvernante ſous les yeux d'une mere, pour en être incommodé? Vous ſuppoſez des inconvéniens qui naiſſent de vices déja contractés, ſans ſonger que tous mes ſoins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La méſintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut aſſujettir l'autre à ſes caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni ſur l'enfant, dont on n'exige rien, ni ſur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai ſuivi en cela tout le contrepied des autres meres, qui font ſemblant de vouloir que l'enfant obéiſſe au domeſtique, & veulent en effet

que

que le domeſtique obéiſſe à l'enfant. Perſonne ici ne commande ni obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaiſance qu'il en a pour eux. Par là, ſentant qu'il n'a ſur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il ſe rend docile & complaiſant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres le ſien s'attache à eux à ſon tour; car on aime en ſe faiſant aimer; c'eſt l'infaillible effet de l'amour-propre, &, de cette affection réciproque, née de l'égalité, réſultent ſans effort les bonnes qualités qu'on prêche ſans ceſſe à tous les enfans, ſans jamais en obtenir aucune.

J'ai penſé que la partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa miſere, ſa foibleſſe, ſa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le peſant joug de la néceſſité que la nature impoſe à l'homme; & cela, non ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais ſur-tout afin qu'il connoiſſe de bonne heure en quel rang l'a placé la providence, qu'il ne s'éleve point au deſſus de ſa portée, & que rien d'humain ne lui ſemble étranger à lui.

Induits dès leur naiſſance par la molleſſe dans laquelle ils ſont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir

tout ce qu'ils desirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs; or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons & salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en se faisant un droit d'être obéis les enfans sortoient de l'état de nature presque en naissant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscrétion. J'ai vu que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elles croîtroient avec ma complaisance, qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir-là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la pre-

miere demande, & l'on eſt très-indulgent là-deſſus : mais il n'obtient jamais rien par importunité ; les pleurs & les flatteries ſont également inutiles. Il en eſt ſi convaincu qu'il a ceſſé de les employer ; du premier mot il prend ſon parti, & ne ſe tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiſeau qu'il voudroit tenir ; car il ſent la même impoſſibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, ſinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuſe, ſinon qu'il n'a pu l'obtenir, & loin de battre la table contre laquelle il ſe bleſſe, il ne battroit pas la perſonne qui lui réſiſte. Dans tout ce qui le chagrine, il ſent l'empire de la néceſſité, l'effet de ſa propre foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui .... Un moment ! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre ; je preſſens votre objection ; j'y vais venir à l'inſtant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur céder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire ſont tous pernicieux & preſque toujours ſans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer ; mais ils s'en corrigent

bientôt quand il voyent qu'on n'y prend pas garde; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà précisément ce qui est arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il souffre; c'est la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs, bien sûre qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur & quand il n'en sent pas, quand il se porte bien & quand il est malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisie, & seulement pour se faire appaiser. Au reste, j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des Nourrices & des Gouvernantes: car comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voyent jamais que l'instant présent, elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & insupportable toute sa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voyent aisément le desir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires: car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumieres. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison n'est pas de raisonner avec eux, mais de les bien convaincre que la raison est au dessus de leur âge: car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime, & les enfans se trompent rarement là-des-

ſus. Quand donc je refuſe quelque choſe aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en ſorte qu'ils le voyent, autant qu'il eſt poſſible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuſe ſans en avoir une bonne raiſon, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée ſur le même principe, je ne ſouffrirai pas non plus, que mes enfans ſe mêlent dans la converſation des gens raiſonnables, & s'imaginent ſottement y tenir leur rang comme les autres quand on y ſouffre leur babil indiſcret. Je veux qu'ils répondent modeſtement & en peu de mots quand on les interroge, ſans jamais parler de leur chef, & ſur-tout ſans qu'ils s'ingerent à queſtionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du reſpect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mere auſſi tendre ! Pithagore n'étoit pas plus ſévere à ſes diſciples que vous l'êtes aux vôtres. Non ſeulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir ceſſer trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus ſûr peuvent-ils avoir de s'inſtruire, que d'interroger ſur les choſes qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux ? Que penſeroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jaſent ja-

mais assez tôt ni assez longtems, & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands par les sottises qu'ils débitent étant jeunes ? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, & où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser ?

Quoi donc ? a-t-elle repris à l'instant : est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne sauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités ? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en les progrès ; c'est-là vraiment travailler à leur félicité. Car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs. (*l*).

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se récrier avec des retentissemens de joye à chaque imperti-

(*l*) Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

nence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens; jugez de ce que deviendra la ſienne! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des Almanacs. Ce ſeroit un prodige ſi ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie ſur une pauvre mere déja trop abuſée par ſon propre cœur, & ſur un enfant qui ne ſait ce qu'il dit & ſe voit célébrer? Ne penſez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantiſſe. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais ſi j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret; il n'apprend point en me les voyant applaudir à devenir babillard & vain, & les flatteurs en me les faiſant répéter n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſez froidement, je ne doute pas que vous ne ſachiez faire dire à des marionettes de fort jolies choſes: mais j'eſpere qu'un jour mes enfans ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours

dans la joye de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des questions, on ne les leur défend pas indistinctement. Je suis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais je ne souffre pas qu'ils coupent un entretien sérieux pour occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur passe par la tête. L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maitres que des disciples; il faut avoir déja beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne sait pas. Le savant sait & s'enquiert, dit un proverbe Indien, mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir. Faute de cette science préliminaire les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions inepties qui ne servent à rien, ou profondes & scabreuses dont la solution passe leur portée, & puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante science qui leur convient, n'est-elle pas d'être discrets & modestes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de fourmeure effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscrettes, en sorte que chacun est inquiet aussitôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis & vains; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquierent par là n'est utile; car par dégrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée seroit que mon fils en âge de raison eût la conversation moins légere, le propos moins vif & moins abondant, en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens retrécit l'esprit, je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oisifs toujours ennuyés d'eux-mêmes s'efforcent de donner un grand

prix à l'art de les amuſer, & l'on diroit que le ſavoir-vivre conſiſte à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles: mais la ſociété humaine a un objet plus noble & ſes vrais plaiſirs ont plus de ſolidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il ſe dégrade au deſſous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme juſques dans ſes délaſſemens. S'il y a de la politeſſe à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laiſſer parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils diſent que de ce qu'on diroit ſoi-même, & à montrer qu'on les eſtime trop pour croire les amuſer par des niaiſeries. Le bon uſage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir n'eſt pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modeſtie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'eſprit qui ne s'abſtient de parler que par retenue & diſcrétion, puiſſe jamais paſſer pour un ſot. Dans quelque pays que ce puiſſe être il n'eſt pas poſſible qu'on juge un homme ſur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le mépriſe pour s'être tu. Au contraire, on remarque en général que les gens ſilencieux en impoſent, qu'on s'é-

coute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions & faiſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage de garder toute ſa préſence d'eſprit dans un long flux de paroles, il eſt ſi rare qu'il ne lui échappe des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon que riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe tait, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt; mon fils ne ſera pas toujours enfant, & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon pere eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques-là. Je nourris des enfans & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpere, dit-elle en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme & mere, je ſais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je ſuis chargée n'eſt pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que ſuivre de point en point le ſyſtême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il eſt excellent & juſte, & combien il s'accorde avec le

mien. Considérez mes enfans & sur-tout l'aîné; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez sauter, rire, courir toute la journée sans jamais incommoder personne. De quels plaisirs, de quelle indépendance leur âge est-il susceptible, dont ils ne jouïssent pas ou dont ils abusent? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins sévere: car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous sont celles de la liberté même, savoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de si justes loix, toute leur peine est d'être à l'instant renvoyés, & tout mon art pour que c'en soit une, de faire qu'ils ne se trouvent nulle part aussi bien qu'ici. A cela près, on ne les assujettit à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuye point de vaines corrections: jamais on ne les reprend; les seules leçons qu'ils reçoivent sont

des leçons de pratique prises dans la simplicité de la nature. Chacun bien instruit là-dessus se conforme à mes intentions avec une intelligence & un soin qui ne me laissent rien à desirer, & si quelque faute est à craindre, mon assiduité la prévient ou la répare aisément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le ravisseur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la suivoit en le redemandant, & pleurant à son tour. Elle lui dit: vous l'avez pris par force à votre frere; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne suis-je pas la plus forte? Puis elle se mit à battre la caisse à son imitation, comme si elle y eût pris beaucoup de plaisir. Jusques-là tout étoit à merveilles. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour le cadet supporta la dure loi de la nécessité, l'aîné sentit son injustice, tous deux connurent leur foiblesse & furent consolés le moment d'après.

Un plan si nouveau & si contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je sentis que pour guider l'homme,

la marche de la nature eſt toujours la meilleure. Le ſeul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la ſeule faculté qu'ils ayent dans toute ſa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me ſembloit que ſelon leur propre ſyſtême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, inſuffiſantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, ſi propre alors à ſoutenir le travail. C'eſt elle, diſois-je, qui doit ſuppléer à la raiſon juſqu'à ſa naiſſance, & l'enrichir quand elle eſt née. Un eſprit qu'on n'exerce à rien devient lourd & peſant dans l'inaction. La ſemence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'eſt une étrange préparation pour apprendre à devenir raiſonnable que de commencer par être ſtupide. Comment, ſtupide! s'eſt écriée auſſi-tôt Made. de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités auſſi différentes & preſque auſſi contraires que la mémoire & le jugement (*m*)? Comme ſi la quantité des choſes mal digérées & ſans liaiſon dont on remplit une tête encore foible, n'y faiſoit pas plus de tort que de profit à la raiſon! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire eſt la premiere qui ſe développe & la plus commode

(*m*) Cela ne me paroît pas bien vu. Rien n'eſt ſi néceſſaire au jugement que la mémoire: il eſt vrai que ce n'eſt pas la mémoire des mots.

à cultiver dans les enfans : mais à votre avis lequel eſt à préférer de ce qu'il leur eſt le plus aiſé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir?

Regardez à l'uſage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut aſſujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait ſouffrir pour cela. Quoi! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la ſienne; lui faire inceſſamment répéter & conſtruire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'eſt pour lui qu'au bout de ſes doigts; embrouiller ſon eſprit de cercles & de ſpheres dont il n'a pas la moindre idée; l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond ſans ceſſe & qu'il rapprend tous les jours; eſt-ce cultiver ſa mémoire au profit de ſon jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une ſeule des larmes qu'il lui coûte?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſavoir ce qu'il ne peut comprendre? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce ſatras au

préjudice des connoissances nécessaires dont il tient la place?

Non, si la nature a donné au cerveau des enfans cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de sphere, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour leur âge & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable leur triste & stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées rélatives à l'état de l'homme, toutes celles qui se rapportent à son bonheur & l'éclairent sur ses devoirs s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une maniere convenable à son être & à ses facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive: tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en souvient; il tient régistre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel sans y songer il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la premiere de ses facultés, & c'est par-là

qu'il faut tâcher de lui former un magazin de connoissances qui serve à son éducation durant la jeunesse, & à sa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il est vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'entendement, qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Ne pensez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces soins dont vous faites un si grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ses mains les passions de ses enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le desir d'apprendre ou de faire telle ou telle chose ; & autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant & n'engendrent en lui nulle semence de vice, je les employe assez volontiers, sans m'opiniâtrer quand le succès n'y répond pas ; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel ; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raison, qu'il soutient que quand son fils ne sauroit rien à douze ans, il n'en seroit pas moins instruit à quinze ; sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant, & rien plus que d'être sage & bon.

Vous savez que notre aîné lit déjà passablement. Voici comment lui est venu le goût d'ap-

prendre à lire. J'avois dessein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuser, & j'avois déja commencé, quand il me demanda si les corbeaux parloient? A l'instant je vis la difficulté de lui faire sentir bien nettement la différence de l'apologue au mensonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je supprimai la Fontaine. Je lui substituai un recueil de petites histoires intéressantes & instructives, la plupart tirées de la bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusans qu'il me fut possible, & les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois à mesure, dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui disois de tems en tems quelques contes, rarement, peu longtems, & répétant souvent les mêmes avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui; les petits contes servoient de ressource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner, & je le quittois à l'endroit le plus intéressant en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa Bonne ou Fanchon ou quelqu'un d'achever la

lecture : mais comme il n'a rien à commander à personne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laissoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secrettement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il fallut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon ; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il falloit. Malgré toutes ces précautions, il s'est lassé trois ou quatre fois ; on l'a laissé faire. Seulement je me suis efforcée de rendre les contes encore plus amusans, & il est revenu à la charge avec tant d'ardeur que, quoiqu'il n'y ait pas six mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il sera bientôt en état de lire seul le recueil.

C'est à-peu-près ainsi que je tâcherai d'exciter son zele & sa bonne volonté pour acquérir les connoissances qui demandent de la suite & de l'application, & qui peuvent convenir à son âge ; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'est point des livres qu'il tirera ces connoissances ; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux aussi l'habituer de bonne heure à nourrir sa tête d'idées & non de mots ; c'est pourquoi je ne lui fais jamais apprendre par cœur

Jamais? interrompis-je: C'eſt beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchiſme & ſes prieres. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins & tous les ſoirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'eſt aſſez pour qu'ils l'apprennent ſans qu'on les y oblige; quant au catéchiſme, ils ne ſavent ce que c'eſt. Quoi, Julie! vos enfans n'apprennent pas leur catéchiſme? Non, mon ami; mes enfans n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment! ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe!.... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchiſme? Afin qu'ils le croyent un jour, dit-elle; j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah, j'y ſuis, m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur religion, mais qu'ils la croyent, & vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar; ſeriez-vous Chrétien, par hazard? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele materuel

eſt actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté; leur caractere ne peut ni ſe dépraver ni ſe contraindre, on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame, les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre, ils ne ſe croyent ni des hommes puiſſans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils ſeroient bientôt ennuyés. C'eſt l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne; ce ſont les entretiens qu'ils entendent, qui ſont ici naturels à tout le monde & qu'on n'a pas beſoin de compoſer exprès pour eux; c'eſt la paix & l'union dont ils ſont témoins; c'eſt l'accord qu'ils voyent regner ſans ceſſe & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere ſimplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vû d'exemple, des paſſions qu'ils n'ont nulle occaſion de ſentir, des préjugés que rien ne leur inſpire? Vous voyez qu'aucune er-

reur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée, leurs desirs ne sont point obstinés; les inclinations au mal sont prévenues, la nature est justifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons ne sont point son ouvrage, mais le nôtre.

C'est ainsi que livrés au penchant de leur cœur, sans que rien le déguise ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conservent exactement celle de leur caractere originel: c'est ainsi que ce caractere se développe journellement à nos yeux sans réserve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature jusques dans leurs principes les plus secrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne savent ni mentir, ni se cacher, & dans tout ce qu'ils disent, soit entre eux soit à nous, ils laissent voir sans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne songent pas même à se gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choses du monde les plus blâmables que je ne ferois pas semblant d'en rien savoir; mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention sans qu'ils s'en doutent; je tiens un régistre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent; ce sont les productions naturelles du

fond qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche eſt une herbe étrangere dont le vent apporta la graine ; ſi je la coupe par une réprimande, bientôt elle repouſſera : au lieu de cela j'en cherche en ſecret la racine, & j'ai ſoin de l'arracher. Je ne ſuis, m'a-t-elle dit en riant, que la ſervante du Jardinier ; je ſarcle le jardin, j'en ôte la mauvaiſe herbe, c'eſt à lui de cultiver la bonne.

Convenons auſſi qu'avec toute la peine que j'autois pu prendre, il falloit être auſſi bien ſecondée pour eſpérer de réuſſir, & que le ſuccès de mes ſoins dépendoit d'un concours de circonſtances qui ne s'eſt peut-être jamais trouvé qu'ici. Il falloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler à travers les préjugés établis le véritable art de gouverner les enfans dès leur naiſſance ; il falloit toute ſa patience pour ſe prêter à l'exécution, ſans jamais démentir ſes leçons par ſa conduite ; il falloit des enfans bien nés, en qui la nature eût aſſez fait pour qu'on pût aimer ſon ſeul ouvrage ; il falloit n'avoir autour de ſoi que des domeſtiques intelligens & bien intentionnés, qui ne ſe laſſaſſent point d'entrer dans les vues des maîtres ; un ſeul valet brutal ou flateur eût ſuffi pour tout gâter. En vérité, quand on ſonge combien de cauſes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs deſſeins & renverſer les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien

dans

dans la vie, & dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sagesse! Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez est votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche est contraint de vous ressembler? Meres de famille! Quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir! soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs si vous rempliſſez bien tous les vôtres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature? Malgré les maximes du vice, ils seront toujours chers au cœur humain. Ah veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui soit sur la terre sera aussi le plus respecté!

En achevant cette conversation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il est certain, dit-elle, j'aurois besoin de beaucoup moins de soins & d'adresse, si je voulois introduire l'émulation entre les deux freres; mais ce moyen me paroît trop dangereux; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien risquer. Henriette supplée à cela; comme elle est d'un autre sexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du sens au-dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur premiere gouverne-

te, & avec d'autant plus de succès que ses leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle, son éducation me regarde; mais les principes en sont si différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il sera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra sa mere elle-même, si quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere Lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre séjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en est pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus souvent de vos nouvelles, & vous conjure de songer en exposant votre personne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conseil timide ne peut non plus sortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomston, je le sais trop; la seule mort digne de ta vie seroit de verser ton sang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les siens que pour toi?

LETTRE IV.

De Milord Edouard.

Je vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la premiere que vous m'ayez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de Madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette Lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un courier qui nous a été enlevé. Répétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raison s'y perd & mon cœur s'en inquiete: Car encore une fois, si le bonheur & la paix ne sont pas dans l'ame de Julie, où sera leur azyle ici bas?

Rassurez-la sur les risques auxquels elle me croit exposé; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laisser courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous sommes confians, nous pourrions bien lever des difficultés insurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers succès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine; ce

n'eſt pas tout; il a la confiance de ſes troupes; & le ſoldat françois qui compte ſur ſon Général eſt invincible. Au contraire, on en a ſi bon marché quand il eſt commandé par des courtiſans qu'il mépriſe, & cela arrive ſi ſouvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de cour & l'occaſion, pour vaincre à coup ſûr la plus brave nation du continent. Ils le ſavent fort bien eux-mêmes. Milord Marlborough voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un ſoldat pris à Blenheim (*n*), lui dit: s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoiſe, elle ne ſe fût pas ainſi laiſſée battre. Eh morbleu! repartit le grenadier, nous avions aſſez d'hommes comme moi; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France & manque à la nôtre; mais nous ne ſongeons gueres à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, & j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La ſaiſon étant trop avancée pour traverſer les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, & n'irons en Italie qu'au commencement du printems. Dites à M. & Made. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouïr à mon

(*n*) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.

aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, & pour voir Made. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais : Mon équipage a été pris, & je suis sans livres ; mais je lis vos lettres.

LETTRE V.

A Milord Edouard.

QUELLE joye vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée ! Ce qui me déplaît surtout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation le parti de faire la campagne étoit déja pris, & que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mystere & ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriseriez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre, ou m'avez-vous connu des attachemens si bas que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritois pas de vous suivre, il falloit me laisser à Londres, vous m'auriez moins offensé que de m'envoyer ici.

Il est clair par la derniere de vos lettres qu'en effet une des miennes s'est perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres suivantes fort obscures à bien des égards ; mais

les éclairciſſemens néceſſaires pour les bien entendre viendront à loiſir. Ce qui preſſe le plus à préſent eſt de vous tirer de l'inquiétude où vous êtes ſur le chagrin ſecret de Madame de Wolmar.

Je ne vous rendrai point la ſuite de la converſation que j'eus avec elle après le départ de ſon mari. Il s'eſt paſſé depuis bien des choſes qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprîmes tant de fois durant ſon abſence que je m'en tiens au ſommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux qui faiſoit tout pour la rendre heureuſe, étoit l'unique auteur de toute ſa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit ſincere, plus il lui donnoit à ſouffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme ſi ſage, ſi raiſonnable, ſi loin de toute eſpece de vice, ſi peu ſoumis aux paſſions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irréprochable, il porte au fond de ſon cœur l'affreuſe paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraſte augmente la douleur de Julie, & il ſemble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'auteur de ſon être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaiſe ſa conſcience aux dépens de ſa raiſon, que l'honneur de penſer autrement que le vulgaire anime celui

qui dogmatiſe, cette erreur au moins ſe conçoit? mais, pourſuit-elle en ſoupirant, pour un ſi honnête homme & ſi peu vain de ſon ſavoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être inſtruit du caractere des deux époux, il faut les imaginer concentrés dans le ſein de leur famille, & ſe tenant l'un à l'autre lieu du reſte de l'univers; il faut connoître l'union qui regne entre eux dans tout le reſte, pour concevoir combien leur différend ſur ce ſeul point eſt capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rite grec, n'étoit pas fait pour ſupporter l'abſurdité d'un culte auſſi ridicule. Sa raiſon trop ſupérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit impoſer le ſecoua bientôt avec mépris, & rejettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité ſi ſuſpecte, forcé d'être impie il ſe fit athée.

Dans la ſuite ayant toujours vécu dans les pays catholiques il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi Chrétienne par celle qu'on y profeſſe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ſes miniſtres. Il vit que tout y conſiſtoit encore en vaines ſimagrées, plâtrées un peu plus ſubtilement par des mots qui ne ſignifioient rien; il s'apperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de ſon avis & ne s'en cachoient gueres; que le clergé même, un peu plus diſcretement, ſe moquoit en ſecret de ce qu'il enſeignoit en public, & il m'a proteſté

souvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de sa vie que trois prêtres qui crussent en Dieu. (o). En voulant s'éclaircir de bonne foi sur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphysique, où l'homme n'a d'autres guides que les systêmes qu'il y porte, & ne voyant partout que doutes & contradictions, quand enfin il est venu parmi des Chrétiens il y est venu trop tard, sa foi s'étoit déja fermée à la vérité, sa raison n'étoit plus accessible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de toute espece, & n'a cessé d'être athée que pour devenir sceptique.

Voilà le mari que le ciel destinoit à cette Julie en qui vous connoissez une foi si simple & une piété si douce: mais il faut avoir vécu aussi familiérement avec elle que sa cousine & moi, pour savoir combien cette ame tendre est naturellement portée à la dévotion. On diroit

(o) A Dieu ne plaise que je veuille approuver ces assertions dures & téméraires; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne sauroit être intolérant ni persécuteur. Si j'étois magistrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

que rien de terreſtre ne pouvant ſuffire au beſoin d'aimer dont elle eſt dévorée, cet excès de ſenſibilité ſoit forcé de remonter à ſa ſource. Ce n'eſt point, comme Ste. Thérefe, un cœur amoureux qui ſe donne le change & veut ſe tromper d'objet; c'eſt un cœur vraiment intariſſable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiſer, & qui porte ſes affections ſurabondantes au ſeul être digne de les abſorber (*p*). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cauſe, en s'animant l'un par l'autre en deviennent plus charmans & plus doux, & pour moi je crois qu'elle ſeroit moins dévote, ſi elle aimoit moins tendrement ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſa couſine, & moi-même.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus elle l'eſt, moins elle croit l'être, & qu'elle ſe plaint de ſentir en elle-même une ame aride qui ne ſait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle ſouvent, le cœur ne s'attache que par l'entremiſe des ſens ou de l'imagination qui les repréſente, & le moyen de voir ou d'imaginer l'immenſité du grand Etre (*q*)! Quand je veux

(*p*) Comment! Dieu n'aura donc que les reſtes des créatures! Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain eſt ſi peu de choſe, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il eſt encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

(*q*) Il eſt certain qu'il faut ſe fatiguer l'ame pour l'élever aux ſublimes idées de la divinité; un culte plus

m'élever à lui, je ne sais où je suis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne sais par où l'atteindre, je ne vois ni ne sens plus rien, je me trouve dans une espece d'anéantissement, & si j'osois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extases des mystiques ne vinssent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare? Je substitue un culte grossier mais à ma portée à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la majesté divine; j'interpose entre elle & moi des objets sensibles; ne la pouvant contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres, je l'aime dans ses bienfaits; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que sujets d'attendrissement & de grati-

sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes les catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs légendes, leurs calendriers, leurs églises, de petits anges, de beaux garçons, & de jolies saintes? L'enfant Jésus entre les bras d'une mere charmante & modeste, est en même tems un des plus touchans & des plus agréables spectacles que la dévotion chrétienne puisse offrir aux yeux des fideles.

tude. Par-tout elle apperçoit la bienfaisante main de la providence; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ses dons dans les productions de la terre; elle voit sa table couverte par ses soins; elle s'endort sous sa protection; son paisible réveil lui vient d'elle; elle sent ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs dans les plaisirs; les biens dont jouït tout ce qui lui est cher sont autant de nouveaux sujets d'hommages; si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, elle voit partout le pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini?

Concevez, Milord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chere! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté! de le voir insensible en faisant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en Chrétien! Imaginez Julie à la promenade avec son mari; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale l'ouvrage & les dons de l'auteur de l'univers; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite, où rien n'est lié que par une force aveugle: imaginez deux époux sincérement

unis, n'osant de peur de s'importuner mutuellement se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais, Julie & moi, que quelque vue frappante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas! dit-elle avec attendrissement, le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette ame communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élevent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'Etre suprême vengeur de sa divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien doit finir avec sa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ses enfans! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du désespoir, &

la religion, qui lui rend amere l'incrédulité de ſon mari, lui donne ſeule la force de la ſupporter. Si le ciel, dit-elle ſouvent, me refuſe la converſion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander; c'eſt de mourir la premiere.

Telle eſt, Milord, la trop juſte cauſe de ſes chagrins ſecrets; telle eſt la peine intérieure qui ſemble charger ſa conſcience de l'endurciſſement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le ſoin qu'elle prend de la diſſimuler. L'athéiſme qui marche à viſage découvert chez les papiſtes, eſt obligé de ſe cacher dans tout pays où la raiſon permettant de croire en Dieu, la ſeule excuſe des incrédules leur eſt ôtée. Ce ſyſtême eſt naturellement déſolant; s'il trouve des partiſans chez les grands & les riches qu'il favoriſe, il eſt par-tout en horreur au peuple opprimé & miſérable, qui voyant délivrer ſes tyrans du ſeul frein propre à les contenir, ſe voit encore enlever dans l'eſpoir d'une autre vie la ſeule conſolation qu'on lui laiſſe en celle-ci. Madame de Wolmar ſentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhoniſme de ſon mari, & voulant ſur-tout garantir ſes enfans d'un ſi dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au ſecret un homme ſincere & vrai, mais diſcret, ſimple, ſans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il eſt fâché d'être privé lui-même.

Il ne dogmatise jamais, il vient au temple avec nous, il se conforme aux usages établis; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le scandale, & fait sur le culte réglé par les loix tout ce que l'état peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils sont unis, la seule Made. d'Orbe est du secret, parce qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, & avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle-même ne me l'eût apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Premiérement, quelle réserve est compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que ma présence fût plus longtems un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a desiré, du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens; car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choisit pour me confier sa

peine, m'a fait soupçonner une autre raison dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit; nous restions seuls; nos cœurs s'étoient aimés; ils s'en souvenoient encore; s'ils s'étoient un instant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la scene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui se défioit le moins de lui-même devoit seul s'en défier.

Dans l'injuste crainte que lui inspiroit sa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus sûre que de se donner incessamment un témoin qu'il fallût respecter, d'appeller en tiers le juge integre & redoutable qui voit les actions secrettes & sait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majesté suprême; je voyois Dieu sans cesse entre elle & moi. Quel coupable desir eût pu franchir une telle sauve-garde? mon cœur s'épuroit au feu de son zele, & je partageois sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos tête-à-têtes durant l'absence de son mari, & depuis son retour nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête comme s'il étoit question d'un autre, & sans mépriser nos soins, il nous donne souvent de bons conseils sur la maniere dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès; car s'il avoit moins de bonne-foi, l'on

pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit ſon incrédulité ; mais s'il n'eſt queſtion que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raiſons qui lui aient échapé? Quand j'ai voulu diſputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déja vainement épuiſé par Julie, & que ma ſéchereſſe étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce perſuaſion qui coule de ſa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme; il eſt trop froid & n'eſt point méchant; il ne s'agit pas de le toucher; la preuve intérieure ou de ſentiment lui manque, & celle-là ſeule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque ſoin que prenne ſa femme de lui déguiſer ſa triſteſſe, il la ſent & la partage: ce n'eſt pas un œil auſſi clair-voyant qu'on abuſe. Ce chagrin dévoré ne lui en eſt que plus ſenſible. Il m'a dit avoir été tenté pluſieurs fois de céder en apparence, & de feindre pour la tranquilliſer des ſentimens qu'il n'avoit pas; mais une telle baſſeſſe d'ame eſt trop loin de lui. Sans en impoſer à Julie, cette diſſimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne-foi, la franchiſe, l'union des cœurs qui conſole de tant de maux ſe fût éclipſée entre eux. Etoit-ce en ſe faiſant moins eſtimer de ſa femme qu'il pouvoit la raſſurer ſur ſes craintes? Au lieu d'uſer de déguiſement avec elle,

il

il lui dit sincérement ce qu'il pense; mais il le dit d'un ton si simple, avec si peu de mépris des opinions vulgaires, si peu de cette ironique fierté des esprits-forts, que ces tristes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere à Julie, & que, ne pouvant transmettre à son mari ses sentimens & ses espérances, elle en cherche avec plus de soin à rassembler autour de lui ces douceurs passageres auxquelles il borne sa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, si l'infortuné fait son paradis en ce monde, rendons-le lui du moins aussi doux qu'il est possible! (r)

Le voile de tristesse dont cette opposition de sentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie par les consolations dont cette tristesse est mêlée, & qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs disputes sur ce point important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scene attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

(r) Combien ce sentiment plein d'humanité n'est-il pas plus naturel que le zele affreux des persécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie & se faire les précurseurs des démons? Je ne cesserai jamais de le redire, c'est que ces persécuteurs-là ne sont point des croyans, ce sont des fourbes.

Hier l'entretien s'étant fixé sur ce texte qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le système des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le semblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple, & pénétré du bonheur de sa situation, je la peignois avec des traits si vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons, & le rend si touchant qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse : ne seroit-ce point de son maître de philosophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter?

Deux mois plutôt, la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras est passé; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal, Wolmar se contentoit de l'aveu qu'il fallut bien faire que, peu ou beaucoup, enfin le mal existe; & de cette seule existence il déduisoit un défaut de puissance, d'intelligence ou de bonté dans

la premiere cauſe. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal phyſique dans la nature de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui ſoutenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres ſubſtances auſſi parfaites que la ſienne & qui ne laiſſaſſent aucune priſe au mal. Nous étions dans la chaleur de la diſpute, quand je m'apperçus que Julie avoit diſparu. Devinez où elle eſt, me dit ſon mari, voyant que je la cherchois des yeux? Mais, dis-je, elle eſt allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout ſe fait ſans qu'elle me quitte, & je ne la vois jamais rien faire. Elle eſt donc dans la chambre des enfans? Tout auſſi peu; ſes enfans ne lui ſont pas plus chers que mon ſalut. Hé bien, repris-je, ce qu'elle fait, je n'en ſais rien; mais je ſuis très-ſûr qu'elle ne s'occupe qu'à des ſoins utiles. Encore moins, dit-il froidement; venez, venez; vous verrez ſi j'ai bien deviné.

Il ſe mit à marcher doucement; je le ſuivis ſur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet; elle étoit fermée. Il l'ouvrit bruſquement. Milord, quel ſpectacle! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle ſe leve avec précipitation, s'eſſuyant les yeux, ſe cachant le viſage, & cherchant à s'échapper: on ne vit jamais une honte

pareille. Son mari ne lui laiſſa pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une eſpece de tranſport. Chere épouſe ! lui dit-il en l'embraſſant ; l'ardeur même de tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils ſeroient bientôt exaucés. Ils le ſeront, lui dit-elle d'un ton ferme & perſuadé ; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puiſſé-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour ſeroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes aux ſoins qui peuvent en ſauver un ? (*s*)

LETTRE VI.

A Milord Edouard.

Quoi ! même après la ſéparation de l'armée, encore un voyage à Paris ! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens, & celle qui l'habite ? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hyde ? Etes-vous plus néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici ? Vous nous forcez à faire des vœux oppoſés aux vôtres, & vous me faites ſouhaiter d'avoir du crédit à la Cour de

(*s*) Il y avoit ici une grande Lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette Lettre ; mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

France pour vous empêcher d'obtenir les passeports que vous en attendez. Contentez-vous, toutefois: allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous ferons vengés de cette préférence, & quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui, je sais que quand vous serez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre j'avois d'abord soupçonné qu'une commission secrette.... quel plus digne médiateur de paix? .... mais les rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux? Osent-ils écouter la vérité? savent-ils même honorer le vrai mérite? ..... Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le ministere, & je pense trop bien de vous pour croire que si vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fussiez jamais devenu.

Viens, ami, tu feras mieux à Clarens qu'à la cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble, si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas! Chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si cheres l'une à l'autre, qui sont si dignes de s'aimer, & qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait passer ici la partie adverse du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette encon-

tre (*t*) & ce qui eſt arrivé réellement. Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a tous ſubjugués. Après avoir vu Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon pere. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accommodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déja ſu par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne ſavez point encore, c'eſt que Mad^e. d'Orbe ayant enfin terminé ſes affaires eſt ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de ſon amie. Comme j'étois prévenu du jour de ſon arrivée, j'allai au devant d'elle à l'inſçu de Mad^e. de Wolmar qu'elle vouloit ſurprendre, & l'ayant rencontrée au deçà de Lutri, je revins ſur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, diſtraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant ſans ſuite & par ſaillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut ſe défendre ſur le point d'obtenir ce qu'on a fortement deſiré. On eût

(*t*) On voit qu'il manque ici pluſieurs lettres intermédiaires, ainſi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on ſe tire fort commodement d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à fait de ſon avis.

dit à chaque instant qu'elle tremboit de retourner en arriere. Ce départ, quoique longtems différé, s'étoit fait si à la hâte que la tête en tournoit à la maîtresse & aux domestiques. Il régnoit un désordre risible dans le menu bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carosse, & le plaisant quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture; elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment qu'il fallut respirer après la premiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie assise vers la fenêtre & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa maniere, mêlé de sentiment & de gaîté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaîté, tout fut oublié; elle vole à son amie en s'écriant avec un emportement impossible à peindre: cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort! Henriette appercevant sa mere saute & court au devant d'elle en criant aussi: *Maman! maman!* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre

petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chûte, la joye, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber & se trouva mal. Claire voulant relever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant relever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux sans mouvement se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon ; l'une court à sa mere, l'autre à sa maîtresse. Pour moi, saisi, transporté, hors de sens, j'errois à grands pas par la chambre sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même, le froid Wolmar se sentit ému. O sentiment, sentiment! douce vie de l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jetta sur un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il, en voyant notre empressement. Ces scenes de plaisir & de joye n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouïr du bonheur que je goûte & que vous par-

partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de semblable, & je suis le moins heureux des six.

Milord, sur ce premier moment vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'allégresse, & une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie hors d'elle-même étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue; il fut impossible de songer à rien de toute la journée qu'à se voir & s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'aviſa pas même du sallon d'Apollon, le plaisir étoit par-tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout seroit allé de travers: chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en falloit pour les amusemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y regnoit une confusion qui la rendoit touchante, & le désordre en faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Made. d'Orbe en possession de son emploi d'intendante ou de maîtresse d'hôtel, & elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau sallon les deux cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis, & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin;

elle m'embraſſa dane un ſaiſiſſement de joye. Claire contre ſon ancienne coutume héſita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougiſſant, le parti d'imiter ſa couſine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne ſaurois dire; mais je ne me ſentis pas dans ſes bras ſans émotion.

L'après-midi il y eut une belle collation dans le gynécée, où pour le coup le maître & moi fûmes admis. Les hommes tirerent au blanc une miſe donnée par Mad^e. d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de ſon adreſſe. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refuſa d'accepter le prix; mais tous ſes camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le ſoir, toute la maiſon, augmentée de trois perſonnes, ſe raſſembla pour danſer. Claire ſembloit parée par la main des graces; elle n'avoit jamais été ſi brillante que ce jour-là. Elle danſoit, elle cauſoit, elle rioit, elle donnoit ſes ordres, elle ſuffiſoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigue, & après cinq ou ſix contredanſes très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je danſois comme un philoſophe. Je lui dis, moi, qu'elle danſoit comme un lutin, qu'elle ne faiſoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laiſſât repoſer ni jour ni nuit: au contraire,

dit-elle, voici de quoi vous faire dormir tout d'une piece, & à l'instant elle me reprit pour danser.

Elle étoit infatigable; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie; elle avoit peine à se tenir; les genoux lui tremboient en dansant; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaye. Souvent on voyoit des larmes de joye couler de ses yeux; elle contemploit sa cousine avec une sorte de ravissement; elle aimoit à se croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maîtresse de la maison, qui l'ordonnoit. Après le souper, je tirai des fusées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillâmes fort avant dans la nuit; il fallut enfin se quitter; Made. d'Orbe étoit lasse ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

Insensiblement le calme renaît, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, sait prendre, quand il lui plaît, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extrêmement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence. En sorte que restée veuve si jeune & chargée de la garde-noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre que sous ses ordres la maison soit moins bien gou-

vernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entiere à l'occupation qui est le plus de son goût, savoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses meres aura soulagé l'autre. Je dis, ses meres; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il est difficile de distinguer la véritable, & des étrangers qui nous sont venus aujourd'hui sont ou paroissent là-dessus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent, Henriette, ou, ma fille, indifféremment. Elle appelle, *maman* l'une, & l'autre *petite maman*; la même tendresse regne de part & d'autre; elle obéit également à toutes deux. Si les étrangers demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il se trouve qu'elle a deux meres; on seroit embarrassé à moins. Les plus clairvoyans se décident pourtant à la fin pour Julie. Henriette dont le pere étoit blond, est blonde comme elle & lui ressemble beaucoup. Une certaine tendresse de mere se peint encore mieux dans ses yeux si doux que dans les regards plus enjoués de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés, parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en faveur de la petite maman, & je me

fuis apperçu que cette erreur eſt ſi agréable aux deux couſines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire ſa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ſerez, il faudra mal penſer de tout homme dont le cœur cherchera ſur le reſte de la terre des vertus, des plaiſirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maiſon.

LETTRE VII.

A Milord Edouard.

IL y a trois jours que j'eſſaye chaque ſoir de vous écrire. Mais après une journée laborieuſe, le ſommeil me gagne en rentrant: le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivreſſe plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaiſirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel ſéjour pourroit me déplaire avec la ſociété que je trouve dans celui-ci: mais ſavez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui même? C'eſt que je m'y ſens vraiment à la campagne, & que c'eſt preſque la premiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne ſavent point aimer la campagne; ils ne ſavent pas même y être: à peine quand ils

y ſont, ſavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les ignorent; ils ſont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaiſent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller; car qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris qui croyent aller à la campagne, n'y vont point; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-eſprits, les auteurs, les paraſites ſont le cortege qui les ſuit. Le jeu, la muſique, la comédie y ſont leur ſeule occupation. Leur table eſt couverte comme à Paris; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y ſert les mêmes mets, avec le même appareil, ils n'y ſont que les mêmes choſes; autant valoit y reſter; car quelque riche qu'on puiſſe être & quelque ſoin qu'on ait pris, on ſent toujours quelque privation, & l'on ne ſauroit apporter avec ſoi Paris tout entier. Ainſi cette variété qui leur eſt ſi chere ils la fuyent; ils ne connoiſſent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuyent toujours.

Le travail de la campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage &

des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement: inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

J'avoue que la miſere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer ſous les coups; de malheureux payſans exténués de jeûne, excédés de fatigue & couverts de haillons; des hameaux de maſures, offrent un triſte ſpectacle à la vue; on a preſque regret d'être homme, quand on ſonge aux malheureux dont il faut manger le ſang. Mais quel charme de voir de bons & ſages régiſſeurs faire de la culture de leurs terres l'inſtrument de leurs bienfaits, leurs amuſemens, leurs plaiſirs, verſer à pleines mains les dons de la providence; engraiſſer tout ce qui les entoure, hommes & beſtiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joye autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit

une fête continuelle! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître? On oublie son siecle & ses contemporains; on se transporte au tems des patriarches; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modestes, où les hommes étoient simples & vivoient contens! O Rachel! fille charmante & si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce éleve de Naëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaité les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges; les premieres gelées en ont amené l'ouverture (*y*), le pampre grillé laissant la grappe à découvert étale aux yeux les dons du pere Lyée, & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le ciel of-

(*y*) On vendange fort tard dans le pays de Vaud; parce que la principale récolte est en vins blancs, & que la gelée leur est salutaire.

ſie aux infortunés pour leur faire oublier leur miſere; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefats (x) qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuſes dont ces côteaux retentiſſent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au preſſoir; le rauque ſon des inſtrumens ruſtiques qui les anime au travail; l'aimable & touchant tableau d'une allégreſſe générale, qui ſemble en ce moment étendu ſur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le ſoleil éleve au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un ſi charmant ſpectacle; tout conſpire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on ſonge qu'elle eſt la ſeule où les hommes aient ſu joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrain conſiſte en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs néceſſaires. Les cuves, le preſſoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils ſont deſtinés. Made. de Wolmar s'eſt chargée de la récolte; le choix des ouvriers, l'ordre & la diſtribution du travail la regardent. Made. d'Orbe préſide aux feſtins de vendange, & au ſalaire des journaliers ſelon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inſpection, à moi, eſt de faire obſerver au preſſoir les directions

(x) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

de Julie dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout-à-fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vuides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin; on se rassemble pour aller à la vigne. Made. d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge pour surcroît de faire avertir & lancer les paresseux, & je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il se promene avec un fusil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives; à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrettement engagé, si bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philosophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation est sincere, & que Wolmar a lieu d'être content de sa seconde épreuve. Moi de la haine pour le pere de mon ami! Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme.

Mais la bizarrerie de ſes préjugés eſt étrange. Depuis qu'il eſt ſûr que je ne ſaurois lui appartenir, il n'y a ſorte d'honneur qu'il ne me faſſe; & pourvu que je ne ſois pas ſon gendre, il ſe mettroit volontiers au deſſous de moi. La ſeule choſe que je ne puis lui pardonner, c'eſt, quand nous ſommes ſeuls, de railler quelquefois le prétendu philoſophie ſur ſes anciennes leçons. Ces plaiſanteries me ſont ameres & je les reçois toujours fort mal; mais il rit de ma colere, & dit: allons tirer des grives, c'eſt aſſez pouſſer d'argumens. Puis il crie en paſſant; Claire, Claire! un bon ſouper à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à ſon âge il court les vignes avec ſon fuſil tout auſſi vigoureuſement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ſes railleries, c'eſt que devant ſa fille il n'oſe plus ſouffler, & la petite écoliere n'en impoſe gueres moins à ſon pere même qu'à ſon précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on eſt à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins deſtinés pour la vente & pour les proviſions ordinaires, leſquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec ſoin, la bienfaiſante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour

l'un, elle fait tordre la grappe quand elle eſt mûre & la laiſſe flétrir au ſoleil ſur la ſouche; pour l'autre, elle fait égrapper le raiſin & trier les grains avant de les jeter dans la cuve; pour un autre elle fait cueillir avant le lever du ſoleil du raiſin rouge, & le porter doucement ſur le preſſoir, couvert encore de ſa fleur & de ſa roſée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en ſirop ſur le feu, un vin ſec en l'empêchant de cuver, un vin d'abſynthe pour l'eſtomac (*y*), un vin muſcat avec des ſimples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations ſont ſaines & naturelles; c'eſt ainſi qu'une économe induſtrie ſupplée à la diverſité des terrains, & raſſemble vingt climats en un ſeul.

Vous ne ſauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaîté tout cela ſe fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde eſt égal, & perſonne ne s'oublie. Les Dames ſont ſans airs, les payſannes ſont décentes, les hommes badins & non groſſiers. C'eſt à qui trouvera les meilleures chanſons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même en-

(*y*) En Suiſſe on boit beaucoup de vin d'abſynthe; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'uſage des infuſions.

gendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellément que pour montrer combien on eſt ſûr les uns des autres. On ne revient point enſuite faire chez ſoi les Meſſieurs; on paſſe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluye. On dîne avec les payſans & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur ſoupe un peu groſſiere, mais bonne, ſaine & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds; pour les mettre à leur aiſe on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échappent pas; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîner, on amene les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joye ces bons villageois les voyent arriver! O bienheureux enfans, diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépends des nôtres; reſſemblez à vos pere & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays! Souvent en ſongeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes & ſavent manier l'épée & le mouſquet, auſſi bien que la ſerpette & la houe; en voyant Julie au milieu d'eux, ſi charmante & ſi reſpectée, rece-

voir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappele l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits: vous êtes pour tout le pays un dépôt cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiment tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſqu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfans chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur juſqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie ruſtique. Ces ſaturnales ſont bien plus agréables & plus ſages que celles des Romains. Le renverſement qu'ils affectoient, étoit trop vain pour inſtruire le maître ni l'eſclave : mais la douce égalité qui regne ici, rétablit l'ordre de la nature, forme une inſtruction pour les

uns, une consolation pour les autres & un lien d'amitié pour tous (z).

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La piece est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes & un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance & la joye y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se leve indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, & le service se fait toujours avec grace & avec

(z) Si de-là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse & qu'on veuille en sortir quelquefois? Les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux; les rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours rois. Les états moyens, dont on sort plus aisément offrent des plaisirs au dessus & au dessous de soi; ils étendent aussi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de dégrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur sens.

plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maîtres si respectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Je me prévaux aussi des plaisirs du pays & de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, & de boire assez souvent du vin pur, mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces & de ménager ma raison. Qui sait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaîté du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur; & quand un tendre souvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule & en refrein.

La

La plupart de ces chanſons ſont de vieilles romances dont les airs ne ſont pas piquans, mais ils ont je ne ſais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles ſont ſimples, naïves, ſouvent triſtes; elles plaiſent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de ſourire, Julie de rougir, moi de ſoupirer, quand nous retrouvons dans ces chanſons des tours & des expreſſions dont nous nous ſommes ſervis autrefois. Alors en jetant les yeux ſur elles & me rappelant les tems éloignés, un treſſaillement me prend, un poids inſupportable me tombe tout-à-coup ſur le cœur, & me laiſſe une impreſſion funeſte qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une ſorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'eſt pourtant fort ſenſible. Cette réunion des différens états, la ſimplicité de cette occupation, l'idée de délaſſement, d'accord, de tranquillité, le ſentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque choſe d'attendriſſant qui diſpoſe à trouver ces chanſons plus intéreſſantes. Ce concert des voix de femmes n'eſt pas non plus ſans douceur. Pour moi, je ſuis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'auſſi agréable que le chant à l'uniſſon, & que s'il nous faut des accords, c'eſt parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne ſe trouve-t-elle pas dans un ſon quelconque? & qu'y pouvons-nous ajouter ſans alté-

rer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir, aussi bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller & que j'ai souvent des distractions; ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chénevotes de mes voisins pour grossir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue fit signe à Julie, qui m'ayant pris sur le fait, me tança vivement. Monsieur le frippon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis est, à plaisanter encore.

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, Made. de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'instant, chacun prend son pacquet de chénevotes, signe honorable de son travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le

feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage; fût-ce elle-même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chénevotes font un feu clair & brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joye autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée; chacun boit à la santé du vainqueur & va se coucher, content d'une journée passée dans le travail, la gaîté, l'innocence, & qu'on ne seroit pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, & toute sa vie.

LETTRE VIII.

A M. de Wolmar.

JOUISSEZ, cher Wolmar, du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté, jamais ame reconnoissante & sensible ne sentit ce que vous m'avez inspiré. La mienne avoit perdu son ressort, sa vigueur, son être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainsi qu'au bonheur: je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens

renaître. O mon bienfaiteur! ô mon pere! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foiblesse & mes craintes? Jusqu'à présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel, & décourageant pour la vertu; grace au ciel, grace à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri seulement parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu séparer de vous & d'elle pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite que j'apprens à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'est ma derniere faute; je m'en sens déja si loin que je n'y songe point sans fierté; mais l'instant en est si près encore que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sutes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Mi-

lord m'a tout dit. Cher ami, je ſerai donc à vous? J'éleverai donc vos enfans? L'aîné des trois élevera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai deſiré! Combien l'eſpoir d'être trouvé digne d'un ſi cher emploi redoubloit mes ſoins pour répondre aux vôtres! combien de fois j'oſai montrer là-deſſus mon empreſſement à Julie! Qu'avec plaiſir j'interprétois ſouvent en ma faveur vos diſcours & les ſiens! Mais quoiqu'elle fût ſenſible à mon zele & qu'elle en parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer aſſez préciſément dans mes vues pour oſer en parler plus ouvertement. Je ſentis qu'il falloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre eſtime. Je n'ai point été trompé dans mon eſpoir: mes amis, croyez-moi, vous ne ſerez point trompés dans le vôtre.

Vous ſavez qu'à la ſuite de nos converſations ſur l'éducation de vos enfans j'avois jeté ſur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'eſt venu de nouvelles réflexions ſur le même ſujet, & j'ai réduit le tout en une eſpece de ſyſtême que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'eſt qu'après notre arrivée a Rome que j'eſpere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce Syſtême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en eſt que la

suite & le développement; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins; redevenu libre & sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher; l'avenir le plus charmant se présente à moi; ma situation devroit être délicieuse, mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami; c'est moi qui dois, pour ainsi dire, en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons, mais pour savoir les rendre utiles que ne puis-je de même emporter votre sagesse! Ah! si je puis voir un jour Edouard heureux; si selon son projet & le vôtre, nous nous rassemblons tous pour ne nous plus séparer, quel vœu me restera-t-il à faire? Un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.

LETTRE IX.

A Made. d'Orbe.

Où êtes-vous, charmante cousine? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois? venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa derniere erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & fait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû: c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices; mais je ne me croirai délivré de celui que je quite qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vû naître, recevez ses derniers soupirs!

L'eussiez-vous jamais pensé? le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même fut celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur, un sage, qui feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ

m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrois l'autre à la justifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si longtems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions partir sans être apperçus: mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme de chambre au guet, en vous voyant venir au devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le rapport des circonstances me fit songer à d'autres tems, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me sentis si différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'espérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne scene de Besançon. Jamais je ne m'étois senti tant de courage; je me faisois une gloire de vous le montrer; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quittant de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage, je me fortifiois de votre

tre eſtime, & peut-être vous euſſé-je dit adieu d'un œil ſec, ſi vos larmes coulant ſur ma joue n'euſſent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur-tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte; il me parloit avec inquiétude de ſon voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappeloient malgré lui: mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ſes propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois expoſé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval ſe laiſſa tomber & ſe fit une légere contuſion à la tête. Son maître le fit ſaigner & voulut coucher-là cette nuit. Ayant dîné de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raiſons particulieres qui lui rendoient cet examen intéreſſant, je pris les meſures & le deſſein du bâtiment de graduation; nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le ſoupé, nous cauſâmes en buvant du punch, & veillâmes aſſez tard. Ce fut alors

qu'il m'apprit quels soins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement pratiquable. Vous pouvez juger de l'effet que fit sur moi cette nouvelle; une telle conversation n'amenoit pas le sommeil. Il fallut pourtant enfin se coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit destinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aspect, je sentis une impression que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus si vivement frappé que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étois alors. dix années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas! cette erreur fut courte, & le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réflexions succéderent à ce premier enchantement! Quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit! Charmes de la premiere jeunesse, délices des premieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & surchargé de lui même? O tems, tems heureux, tu n'es plus! j'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé: Je savourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre: La douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase, un ravissement, un délire absorboit toutes mes facultés: Ah! sur les rochers de Meillerie, au

milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abymes devant les yeux, quel être au monde jouïssoit d'un sort comparable au mien?.... & je pleurois! & je me trouvois à plaindre! & la tristesse osoit approcher de moi!....que serai-je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé, tout perdu?....J'ai bien mérité ma misere, puisque j'ai si peu senti mon bonheur!.... je pleurois alors? .... tu pleurois? .... Infortuné, tu ne pleures plus . . . , tu n'as pas même le droit de pleurer:... Que n'est-elle morte! osai-je m'écrier dans un transport de rage; oui, je serois moins malheureux: j'oserois me livrer à mes douleurs; j'embrasserois sans remords sa froide tombe, mes regrets seroient dignes d'elle; je dirois: elle entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémissemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage .... j'aurois au moins l'espoir de la rejoindre....Mais elle vit: elle est heureuse!....elle vit, & sa vie est ma mort, & son bonheur est mon supplice, & le ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter!.... elle vit, mais non pas pour moi; elle vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleurs,

les regrets, la mort se peignirent dans mes songes, & tous les maux que j'avois soufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve sur-tout, le plus cruel de tous, s'obstinoit à me poursuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuses finissoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie, dans son lit expirante, & sa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baisant ses mains & recueillant ses derniers soupirs. Je revis cette scene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mere, disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte. Ah! reprenez votre bienfait, sans vous il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant, répondit sa tendre mere, ... il faut remplir son sort.... Dieu est juste .... tu seras mere à ton tour.... elle ne put achever.... Je voulus lever les yeux sur elle; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place, je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite & fais un

H. Gravelot inven. F. Velicenti sculp.

Où veux-tu fuir ? le fantome est dans ton cœur.

nouvel effort ; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort ; le même songe me rend les mêmes agitations ; je m'éveille, & me rendors une troisieme fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort ; toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jete à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de phantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre ; j'entre brusquement dans celle d'Edouard : J'ouvre son rideau & me laisse tomber sur son lit en m'ecriant hors d'haleine : C'en est fait, je ne la verrai plus ! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant, il me reconnoît ; je me

reconnois moi-même, & pour la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il fut de quoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie ; mais voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impression ne seroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon estime, me dit-il assez durement ; si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme ; mais vous n'êtes rien. Ah ! lui dis-je, il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la reverrai jamais ; je ne suis plus rien. Il sourit, m'embrassa. Tranquillisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillâmes : En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon, & nous partîmes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma létargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile

à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cens pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main; allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment! Hâtez-vous, je vous attends, mais sur-tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion rallentit en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire? Comment oser me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & supporter le regard méprisant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur me paroissoit puérile, & mon extravagance me faisoit pitié. Cependant un noir pressentiment m'agitoit encore, & je ne me sentois point rassuré. J'avançois toujours, quoique lentement, & j'étois déja près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elisée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en-dehors, & j'allai par le rivage côtoyer la voliere autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, sans qu'il me

fût possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le son de votre voix je ne sais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me sentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En songeant que je n'avois qu'une baye & quelques buissons à franchir pour voir pleine de vie & de santé celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes chimeres, & je me déterminai sans peine à repartir, même sans la voir. Claire, je vous le jure, non seulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule jusqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au dessus d'un songe.

Voilà, chere cousine, ce que j'avois à vous dire & le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant; il me suffit de vous protester que depuis lors non seulement Milord est content de moi; mais que je le suis encore plus moi même qui sens mon entiere guérison, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile, je lui

ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda si le voile étoit levé, je l'affirmai sans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, cousine, il est levé pour jamais, ce voile dont ma raison fut longtems offusquée. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus cheres que jamais; mais mon cœur ne distingue plus l'une de l'autre, & ne sépare point les inséparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après-demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, & j'espere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes personnes qui troublent depuis si longtems le repos du plus grand des hommes. O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LETTRE X.

Réponse de Mad^e. d'Orbe.

Nous attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté: mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le

moins réjouïe. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes; moi, j'ai songé que vous étiez au delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous : Mais Julie n'a pu se rappeller les derniers momens de sa mere sans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher Maître, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage : car il y a longtems que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette maniere de vous en aller pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire? Vous avez eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous mon-

trer qu'il falloit avoir honte ; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hé bien donc, je ne me suis pas moquée de vous alors; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui; quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colère, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement, il y a pis encore; c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiette & m'attriste malgré que j'en aye. En lisant votre lettre, je blâmois vos agitations; en la finissant, j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire & ne l'avez pas voulu? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé sans raison, vous vous êtes rassuré de même; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée; je n'approche point de Julie sans trembler de la perdre. A chaque instant je crois voir sur son

visage la pâleur de la mort, & ce matin la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile! ce voile!.... Il a je ne sais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si longtems parlé de philosophie, vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal à propos. Ah! rêvez, & voyez vos amis; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroît par la Lettre de Milord à M. de Wolmar qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris son parti là-bas, & que son cœur sera décidé, revenez tous deux heureux & fixés; c'est le vœu de la petite communauté, & sur-tout celui de votre amie.

Claire d'Orbe.

P. S. Au reste, s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre conversation dans l'Elisée, c'est peut-être tant mieux pour vous; car vous me voyez assez alerte pour voir les gens sans qu'ils m'apperçoivent, & assez maligne pour persifler les écouteurs.

LETTRE XI.

Réponse de M. de Wolmar.

J'ECRIS à Milord Edouard, & je lui parle de vous si au long, qu'il ne me reste en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à sa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêtetés ; mais vous appeller dans ma famille ; vous traiter en frere, en ami ; faire votre sœur de celle qui fut votre amante ; vous remettre l'autorité paternelle sur mes enfans ; vous confier mes droits après avoir usurpé les vôtres ; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, si vous justifiez ma conduite & mes soins, vous m'aurez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que pour un homme à systêmes ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que son espece, & cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme qui dans un

ſonge avoit cru le poignarder. Rappellez vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous en l'application. Quoi! vous allez décider du ſort de votre ami & vous ſongez à vos anciennes amours! ſans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme! tout conſpire à votre bonheur : tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits n'en chargez perſonne que vous-même ; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LETTRE XII.

A M. de Wolmar.

QUE cette Lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond ſecret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé? O mon ſage & bienfaiſant ami! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur! Jamais je n'eus ſi grand beſoin

de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah! où sont vos soins paternels, où sont vos leçons, vos lumieres? Que deviendrai-je sans vous? Dans ce moment de crise, je donnerois tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquise. Après l'avoir vue, effrayé de sa beauté, de son adresse, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'estime & l'admiration qu'elle m'avoit inspirée; en relâchant son plus fort attachement par l'autre, j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet; il outra même la complaisance, & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'allarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui? son empressement est toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuisé par tant de combats s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre longtems de l'amour auprès d'elle, jugez pour l'objet même de la passion qui la consume. En vérité, l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air

& de sa figure; une impression de langueur & d'abattement qui ne quite point son charmant visage, en éteignant la vivacité de sa physionomie, la rend plus intéressante, & comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages, ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les graces de la modestie : en la voyant on la plaint, en l'écoutant on l'honore; enfin je dois dire à la justification de mon ami que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare, ô Wolmar! je le vois, je le sens; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est & ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriser l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, & ne lui fasse braver encore les loix sacrées de la décence & de l'honnêteté. Edouard Bomston faire un tel mariage!.... vous concevez!.... sous les yeux de son ami!.... qui le permet!.... qui le souffre!.... & qui lui doit tout!.... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant, que faire? Comment me comporter? Vous connoissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours, & les siens depuis quelque tems ne sont pas propres à calmer

mes

mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales: à son tour il ne m'entend point. Si j'essaye de le toucher un peu plus au vif, il répond des sentences, & croit m'avoir réfuté. Si j'insiste, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devroit ignorer, & auquel l'amitié ne fait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif, ni timide; quand on est dans son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réussir, & de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, & qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiete. Combien avec tant de supériorité à tous égards un homme est rabaissé par un moment de foiblesse! Le grand, le sublime Edouard a peur de son ami, de sa créature, de son éleve! Il semble même, par quelques mots jettés sur le choix de son séjour s'il ne se marie pas, vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il sait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar, je ferai mon devoir & suivrai par-tout mon bienfaiteur. Si

j'étois lâche & vil, que gagnerois-je à ma perfidie? Julie & son digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change & vont toujours à leur fin, mais qu'on peut armer les grandes contre elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet, la compassion, le mépris des préjugés, l'habitude, tout ce qui détermine Edouard en cette occasion, échappe à force de petitesse & devient presque inattaquable. Au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité, & que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voye indirecte, & je ne désespere pas du succès. Ce moyen paroît cruel; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est! Si je connois bien cette étrange fille, elle est faite pour jouir de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du gouvernement à cause de la Religion; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrémité & au défaut de tout autre; quoi qu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & des-

honnête. O respectable Wolmar! je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie : Quoi que puisse vous écrire Edouard, quoi que vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette Lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brûlez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux Cousines : si j'osois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien (*aa*).

LETTRE XIII.

De Made. de Wolmar à Made. d'Orbe.

LE courier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme

(*aa*) Pour bien entendre cette lettre & la troisieme de la VIe. partie, il faudroit savoir les avantures de Milord Edouard; & j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.

pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre cousine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout; te voilà dans les mêmes lacqs dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu? Chere amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour savoir plaisanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des caresses. Et puis, quelle différence entre nous! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je suis la cause & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnoissance, & tout jusqu'à ta foiblesse est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console & m'égaye. Il falloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

Revenons au courier d'Italie, & laissons

un moment les moralités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc, ce courier que je fais si lentement arriver, qu'a-t-il apporté? Rien que de bien sur la santé de nos amis, & de plus une grande Lettre pour toi. Ah bon! je te vois déja sourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien son prix encore, même après s'être fait desirer; car elle respiré une si... mais je ne veux te parler que de nouvelles, & sûrement ce que j'allois dire n'en est pas une.

Avec cette Lettre, il en est venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, & d'où ils iront voir le Vésuve.... Conçois-tu, ma chere, ce que cette vue a de si attrayant? Revenus à Rome, Claire, pense, imagine... Edouard est sur le point d'épouser.... non, grace au ciel cette indigne Marquise; il marque, au contraire, qu'elle est fort mal. Qui donc?.... Laure, l'aimable Laure; qui.... mais pourtant.... quel mariage!.... Notre ami n'en dit pas un mot. Aussitôt après ils partiront tous trois, & vien-

dront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable pour une aussi méchante femme que cette Marquise? Comment elle-même avec un caractere violent & cruel a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui ressembloit si peu; si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes? Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé que celui de Laure, a-t-il pu supporter ses premiers désordres? Comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une? Dis-moi, ma Claire, désunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre; faire triompher l'amour de l'amour-même; du sein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu; délivrer son ami d'un monstre en lui créant, pour ainsi dire, une compagne .... infortunée, il est vrai, mais aimable, honnête même, au moins si, comme je l'ose croire, on peut le

redevenir: Dis, celui qui auroit fait tout cela seroit-il coupable? celui qui l'auroit souffert seroit-il à blâmer?

Ladi Bomston viendra donc ici? Ici, mon ange? Qu'en penses-tu? Après tout quel prodigne ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant seul égara, quand tout concouroit à me bien conduire? Je m'avilis moins, il est vrai; mais me suis-je élevée comme elle? Ai-je évité tant de pieges & fait tant de sacrifices? Du dernier degré de la honte elle a sû remonter au premier degré de l'honneur; elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible & vertueuse: que lui faut-il de plus pour nous ressembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refusant de l'honorer?

Hé bien, cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, &, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion, l'opinion! Qu'on a de peine à secouer son joug! Toujours elle nous porte à l'injustice: le bien passé s'ef-

face par le mal présent; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible.... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami.... Non, m'a-t-il dit; il a fait son devoir; il le fera, je le sais; je ne puis rien vous dire de plus: mais St. Preux est un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en serez contente.... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe, & qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même: j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse, & que si j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu Ladi Bomston & revenons à nous. Ne sens-tu point trop en lisant cette lettre que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop semblable au mien? Ne songe-t-il point au danger de vivre familiérement avec un objet chéri? de le voir tous les jours? de loger sous le même toit? & si mes erreurs ne m'ôterent point ton estime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raison,

son, l'amitié, l'honneur t'inspirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser ! C'est mon tour, maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus pour me faire écouter la triste autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il en est tems, de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout, ne te fie plus à cette gaité folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire, Claire ! tu te moquois de l'amour une fois, mais c'est parce que tu ne le connoissois pas, & pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyois au dessus de ses atteintes. Il se venge, & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joye, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chere amie, il est tems de te montrer à toi-même ; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue : tu t'es trompée sur ton caractere, & n'as pas sû t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot ; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible ; mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître ; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pû t'être utile ; à présent qu'elle te perdroit il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu sensible. Pauvre

enfant, que tu t'abuſes ! ta vivacité même prouve le contraire. N'eſt-ce pas toujours ſur des choſes de ſentiment qu'elle s'exerce? N'eſt-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjoûment? Tes railleries ſont des ſignes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre; tu careſſes quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénetre l'ame; tu ris, mais tu fais pleurer de tendreſſe, & je te vois preſque toujours ſérieuſe avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit ſi fort l'une à l'autre? où ſeroit entre nous le lieu d'une amitié ſans exemple? par quel prodige un tel attachement ſeroit-il venu chercher par préférence un cœur ſi peu capable d'attachement? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour ſon amie ne ſait pas aimer? Celle qui voulut quitter pere, époux, parens, & ſon pays pour la ſuivre ne ſait préférer l'amitié à rien? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur ſenſible? Couſine, je me ſuis laiſſée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma ſenſibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir; c'eſt de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant diſconvenir du tendre attachement dont tu te ſentois pénétrée, tu crus n'être capable que de

celui-là. Hors ta Julie, tu ne penſois pas que rien pût t'émouvoir au monde ; comme ſi les cœurs naturellement ſenſibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne ſachant aimer que moi, tu m'euſſes pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaiſamment ſi l'ame avoit un ſexe? Non, mon enfant, l'ame n'a point de ſexe ; mais ſes affections les diſtinguent, & tu commences trop à le ſentir. Parce que le premier amant qui s'offrit ne t'avoit pas émue, tu crus auſſi-tôt ne pouvoir l'être ; parce que tu manquois d'amour pour ton ſoupirant, tu crus n'en pouvoir ſentir pour perſonne. Quand il fut ton mari tu l'aimois pourtant, & ſi fort, que notre intimité même en ſouffrit ; cette ame ſi peu ſenſible ſut trouver à l'amour un ſupplément encore aſſez tendre pour ſatisfaire un honnête homme.

Pauvre couſine! C'eſt à toi déſormais de réſoudre tes propres doutes, & s'il eſt vrai

Ch' un freddo amante è mal ſicuro amico (*bb*)

j'ai grand peur d'avoir maintenant une raiſon de trop pour compter ſur toi ; mais il faut que j'achève de te dire là-deſſus tout ce que je penſe.

Je ſoupçonne que tu as aimé ſans le ſavoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le

(*bb*) Ce vers eſt renverſé de l'original, &, n'en déplaiſe aux belles Dames, le ſens de l'auteur eſt plus véritable & plus beau.

même penchant qui me perdit t'eût séduite si je ne t'avois prévenu. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel & si doux puisse tarder si longtems à naître? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts celui ci seul ne nous eût pas été commun? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la premiere. Moins foible & non moins sensible, tu aurois été plus sage que moi sans être plus heureuse. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison & de l'infidélité? l'amitié te sauva des pieges de l'amour; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachettas ainsi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses, & si je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi seule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer, tu voulois que je l'aimasse; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que sans ta propre foiblesse, tu m'aurois été moins indulgente; mais tu te serois reprochée sous le nom de jalousie une

juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton histoire; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas, pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple que toi le mien, & comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grace au ciel, tes raisons d'indulgence. Quel plus digne usage ai je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver?

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée, & son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a sû profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha si longtems n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fiere d'oser te l'avouer à toi-même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te sembloit presque nécessaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie il cessoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela, ma chere; je me suis peu allarmée d'un penchant qui me servoit de sauve-garde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix & de l'amitié m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaité, tu semblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empressée, attentive; mais franche dans tes caresses, naïve dans tes jeux, sans mystere, sans ruse en toute chose, & dans tes plus vives agaceries la joye de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Elisée je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste & rêveuse. Tu te plais seule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage, mais d'accent; tes plaisanteries sont plus timides; tu n'oses plus parler de lui si souvent; on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attens de ses nouvelles, plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne cousine, que tu ne sentes pas tout ton mal, & que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, sonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le répete, si, quelque sage qu'on puisse être, on peut sans risque demeurer longtems avec ce qu'on aime, & si la confiance qui me perdit est tout-à-fait sans danger pour toi; vous êtes libres tous deux;

c'eſt préciſément ce qui rend les occaſions plus ſuſpectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foibleſſe qui cede au remords, & je conviens avec toi qu'on eſt toujours aſſez forte contre le crime; mais hélas! qui peut ſe garantir d'être foible? Cependant, regarde les ſuites, ſonge aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée; comment peut-on mériter le reſpect d'autrui ſans en avoir pour ſoi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas ſans effroi? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale & la religion ne ſont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuſe & chrétienne; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes; toi qui connois & ſuis d'autres regles que les jugemens publics, ton premier honneur eſt celui que te rend ta conſcience, & c'eſt celui-là qu'il s'agit de conſerver.

Veux-tu ſavoir quel eſt ton tort en toute cette affaire? C'eſt, je te le redis, de rougir d'un ſentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (*cc*); mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide que toi. Tu plaiſantes pour faire la

(*cc*) Pourquoi l'Editeur laiſſe-t-il les continuelles répétitions dont cette Lettre eſt pleine, ainſi que beaucoup d'autres? Par une raiſon fort ſimple; c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que ces Lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſtion.

brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois; c'eſt la fauſſe honte qui mene à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal. L'amour en lui-même eſt-il un crime? N'eſt-il pas le plus pur ainſi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t il pas les ames baſſes & rampantes? N'anime-t il pas les ames grandes & fortes? N'annoblit-il pas tous les ſentimens? Ne double-t-il pas leur être? Ne les éleve-t-il pas au-deſſus d'elles mêmes? Ah! ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-tu donc fait que tu puiſſes te reprocher? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme? N'eſt-il pas libre? Ne l'es-tu pas? Ne mérite-t-il pas toute ton eſtime? N'as-tu pas toute la ſienne? Ne feras-tu pas trop heureuſe de faire le bonheur d'un ami ſi digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta perſonne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune?

Je vois les petits ſcrupules qui t'arrêtent. Démentir une réſolution priſe & déclarée, donner

un ſucceſſeur au défunt, montrer ſa foibleſſe au public, épouſer un avanturier; car les ames baſſes, toujours prodigues de titres flétriſſans, ſauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raiſons ſur leſquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le juſtifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes? Mais, je te prie, la honte eſt-elle d'épouſer celui qu'on aime ou de l'aimer ſans l'épouſer? Voilà le choix qui te reſte à faire. L'honneur que tu dois au défunt eſt de reſpecter aſſez ſa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, & ſi ta jeuneſſe te force à remplir ſa place, n'eſt-ce pas rendre encore hommage à ſa mémoire, de choiſir un homme qui lui fut cher?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenſer de combattre une objection ſi frivole, lorſqu'il s'agit de ſageſſe & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes baſſes, il eſt toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des ſentimens d'honneur eſt l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne ſoit à ſa place. Tu ſais quel étoit l'avis de ton pere même, quand il fut queſtion de moi pour notre ami. Sa famille eſt honnête, quoiqu'obſcure. Il jouït de l'eſtime publique, il la mérite. Avec cela fût il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas

balancer; car il vaut mieux déroger à la nobleſſe qu'à la vertu, & la femme d'un charbonnier eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre eſpece d'embarras dans la néceſſité de te déclarer la premiere; car comme tu dois le ſentir, pour qu'il oſe aſpirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'eſt un des juſtes retours de l'inégalité, qu'elle coûte ſouvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave ſi je ne prenois ſoin de la lever: J'eſpere que tu comptes aſſez ſur ton amie pour croire que ce ſera ſans te compromettre; de mon côté je compte aſſez ſur les ſuccès pour m'en charger avec confiance, car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux ſur la difficulté de transformer une amie en maîtreſſe, ſi je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occaſion l'entrepriſe exige une grande habileté de ma part. Je te propoſe donc de me laiſſer charger de cette négociation, afin que tu puiſſes te livrer au plaiſir que te fera ſon retour, ſans myſtere, ſans regrets, ſans danger, ſans honte. Ah Couſine! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre, & qui ſe confondent depuis ſi longtems dans le mien. Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il eſt poſſible; ne ſoyez plus qu'un pour vous &

pour moi. Oui, ma Claire, tu ſerviras encore ton amie en couronnant ton amour, & j'en ſerai plus ſûre de mes propres ſentimens quand je ne pourrai plus les diſtinguer entre vous.

Que ſi, malgré mes raiſons, ce projet ne te convient pas, mon avis eſt qu'à quelque prix que ce ſoit nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laiſſe le tems de réfléchir ſur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette Lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lauſanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'eſtimerois heureuſe de l'aller voir, ſi je pouvois faire cas des plaiſirs qu'on achette aux dépens de ſes amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne ſais combien d'années. Mon enfant, nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève; mais quelque mérite que puiſſe avoir ton frere, je doute que ta belle-ſœur ſoit plus heureuſe avec ſa dentelle de Flandre & ſes étoffes des Indes, que nous dans notre ſimplicité. Je te

charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouse pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & soutiens l'invitation de ton crédit renaissant; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi: car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, cousine; un mot de tes nouvelles, & que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne sais plus vivre si longtems sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, Mademoiselle Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisieme Lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là dispense-toi de l'y chercher plus longtems, car tu ne la trouveras pas. Elle est adressée à Clarens; c'est à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-dessus.

LETTRE XIV.

D'Henriette à sa mere.

Où êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Genève, & que c'eſt ſi loin, ſi loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire auſſi le tour du monde? Mon petit papa eſt parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa eſt à la chaſſe; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire; il ne reſte que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu! je ne ſais plus comment tout va, mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la premiere. On s'ennuyoit déja bien quand vous n'aviez plus perſonne à faire endêver; oh! c'eſt encore pis depuis que vous êtes partie; car la petite maman n'eſt pas non plus de ſi bonne humeur que quand vous y êtes. Maman, mon petit mali ſe porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait ſauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu ſi vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiſer tout-à-fait, apportez à mon petit mali quelque choſe qui

lui faſſe plaiſir. Pour l'appaiſer, lui, vous aurez bien l'eſprit de trouver auſſi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu! ſi notre bon ami étoit ici comme il l'auroit déja deviné! mon bel éventail eſt tout briſé; mon ajuſtement bleu n'eſt plus qu'un chiffon; ma piece de blonde eſt en loques; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, Maman; il faut finir ma Lettre, car la petite maman vient de finir la ſienne & ſort de ſon cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'oſe le lui dire; mais en liſant ceci elle verra bien que je l'ai vû. Ma bonne Maman, que vous êtes méchante, ſi vous faites pleurer ma petite Maman!

P. S. J'embraſſe mon grand-papa, j'embraſſe mes oncles, j'embraſſe ma nouvelle tante & ſa maman; j'embraſſe tout le monde excepté vous, Maman, vous m'entendez bien; je n'ai pas pour vous de ſi longs bras.

FIN DE LA CINQUIEME PARTIE.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Mad^e. d'Orbe à Mad^e. de Wolmar.

AVANT de partir de Lausanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée, non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée; mais en refusant d'en être tu me l'as rendu presque importun; car quelle ressource y trouverai-je? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, cousine, tu te trompes bien fort, & c'est encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, & de résister à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder? Quand tu aurois planté-là pour huit jours ton mari, ton ménage, & tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu? Tu aurois fait une étourderie, il est vrai; mais tu en vaudrois cent fois mieux; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne seras plus bonne à rien & tu

n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens passés, je n'ai pu sans attendrissement me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends pour te parler de mon frere que j'aye fait connoissance avec lui. Avec une assez belle figure, il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est sérieux & froid; je lui trouve même un peu de morgue: j'ai grand' peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du Seigneur & maître.

Mon pere a été si charmé de me voir qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même?... jamais, jamais!....il se fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a longtems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courier? Si tu reçois de leurs Lettres, j'espere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Genève, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne se

fera

ſera pas ſans toi, & que ſi tu ne veux pas venir à Lauſanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LETRE II.

De Mad^e. d'Orbe à Mad^e. de Wolmar.

A MERVEILLES, ſœur prêcheuſe! mais tu comptes un peu trop, ce me ſemble, ſur l'effet ſalutaire de tes ſermons: ſans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie; & celui que j'ai reçu hier au ſoir, loin de m'exciter au ſommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphraſe de mon argus, s'il voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois ſur tes droits; il vaut mieux ſuivre ma tête; & puis, pour avoir l'air plus modeſte & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du courier d'Italie. Le pis aller, ſi cela m'arrive, ſera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomſton.

Je m'indigne à ce ſeul titre. Je ne pardon-

nerois pas plus à St. Preux de le laiſſer prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir *Laurette Piſana* dans ſa maiſon! la ſouffrir auprès d'elle! Eh! mon enfant, y penſes-tu? Quelle douceur cruelle eſt cela? Ne ſais-tu pas que l'air qui t'entoure eſt mortel à l'infamie? La pauvre malheureuſe oſeroit-elle mêler ſon haleine à la tienne, oſeroit-elle reſpirer près de toi? Elle y ſeroit plus mal-à-ſon aiſe qu'un poſſédé touché par des reliques; ton ſeul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre ſeule la tueroit.

Je ne mépriſe point Laure; à Dieu ne plaiſe: au contraire, je l'admire & la reſpecte d'autant plus qu'un pareil retour eſt héroïque & rare. En eſt-ce aſſez pour autoriſer les comparaiſons baſſes avec leſquelles tu t'oſes profaner toi-même; comme ſi dans ſes plus grandes foibleſſes le véritable amour ne gardoit pas la perſonne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux? Mais je t'entends, & je t'excuſe. Les objets éloignés & bas ſe confondent maintenant à ta vue; dans ta ſublime élévation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité fait mettre à profit juſqu'à ta vertu.

Hé bien! que ſert tout cela? Les ſentimens naturels en reviennent-ils moins? L'amour propre en fait-il moins ſon jeu? Malgré toi tu ſens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la vou-

drois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille! & depuis quand l'opprobre du vice n'eſt-il que dans l'opinion? Quelle ſociété, conçois-tu poſſible avec une femme devant qui l'on ne ſauroit nommer la chaſteté, l'honnêteté, la vertu, ſans lui faire verſer des larmes de honte, ſans ranimer ſes douleurs, ſans inſulter preſque à ſon repentir? Crois-moi, mon ange, il faut reſpecter Laure & ne la point voir. La fuir eſt un égard que lui doivent d'honnêtes femmes; elle auroit trop à ſouffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne ſe doit point faire? N'eſt-ce pas te dire qu'il ne ſe fera point? ... Notre ami, dis-tu, n'en parle pas dans ſa lettre? .... dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit? .... & tu dis que cette lettre eſt fort longue? ... & puis vient le diſcours de ton mari ... il eſt myſtérieux, ton mari!... Vous êtes un couple de frippons qui me jouez d'intelligence; mais... ſon ſentiment, au reſte, n'étoit pas ici fort néceſſaire... ſurtout pour toi qui as vu la lettre... ni pour moi qui ne l'ai pas vue... car, je ſuis plus ſûre de ton ami, du mien, que de toute la philoſophie.

Ah ça! Ne voilà-t-il pas déja cet importun qui revient, on ne ſait comment? Ma foi, de pour qu'il ne revienne encore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre, il faut que je l'épuiſe, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des

chimeres. Si tu n'avois pas été Julie, si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi; je ne sais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je sais bien, c'est que si sa mauvaise étoile me l'eût adressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, &, que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être? Parlons de ce que je suis. La premiere chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre & sensible que j'eusse été, je ne sus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi; toi seule me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot; voilà sur quoi elle me jugea; réponds, cousine, se trompa-t-elle?

Je fis mon frere de ton ami, tu le sais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raison, mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embrassois en embrassant la plus chere moitié de toi-même; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime? Le traitois-tu toi-même ainsi? Non, Julie, l'amour chez nous est craintif & timide; la réserve & la honte sont ses avances, il s'annonce par ses

refus; & sitôt qu'il transforme en faveurs les caresses, il en sait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi; mais tous deux le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauve-garde. Nos sentimens dependent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre; nous étions déja trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore; on ne prend gueres de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, cousine; il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il aimoit, & quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de

contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en reſtoit à prendre, & ſa part fut encore aſſez bonne pour ne lui pas laiſſer de regret à ſon choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avoue même que les droits du ſexe joints à ceux du devoir porterent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouſe qu'amie; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis, que je ſuis reſtée ſeule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainſi dire, une nouvelle connoiſſance à faire: je crus le voir avec d'autres yeux; je crus ſentir en l'embraſſant un frémiſſement qui juſques-là m'avoit été inconnu; plus cette émotion me fut délicieuſe, plus elle me fit de peur: je m'alarmai comme d'un crime, d'un ſentiment qui n'exiſtoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je penſai trop que ton amant ne l'étoit plus & qu'il ne pouvoit plus l'être; je ſentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois auſſi. Tu ſais le reſte, aimable couſine; mes frayeurs, mes ſcrupules te furent connus auſſitôt qu'à moi. Mon cœur ſans expérience s'intimidoit tellement d'un état ſi nouveau pour lui, que je me reprochois mon empreſſement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût préciſément où

je desirois si fort d'être, & je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce desir plus tiede que d'imaginer qu'il ne fût pas pour toi.

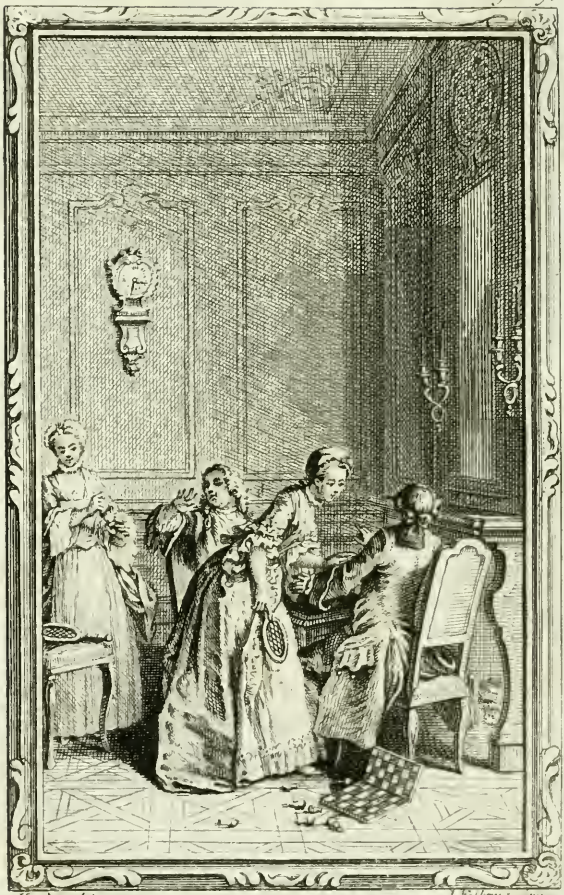
Enfin, je te rejoignis, & je fus presque rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore; je crus m'être laisse à mon tour sous ta garde, & je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espece de déclaration, & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familiere par modestie: mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle, & ce qui m'en accrut la confiance fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter; soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche; je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me resta de mes premieres émotions qu'un sentiment très doux, il est vrai, mais calme & paisible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chere amie, je suis tendre & sensible aussi bien que toi; mais je le suis d'une autre

maniere. Mes affections sont plus vives; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être avec des sens plus animés ai-je plus de ressources pour leur donner le change, & cette même gaité qui coûte l'innocence à tant d'autres me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, & de ne pas sentir quelquefois que les jours ne sont que la moitié de la vie? Mais comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la sagesse est un grand moyen d'être sage: car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours & fait plus, peut être, pour la vertu que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois dans le silence de la nuit où l'on ne peut s'échapper à soi-même, j'ai chassé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain! Combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une saillie extravagante! Tiens, ma chere, il y a toujours, quand on est foible, un moment où la gaité devient sérieuse, & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, & de quoi je t'ose répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Elisée sur l'attachement que j'ai senti naître, & sur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur

cœur



H. Gravelot inv. J. B. Tilliard sculp.

Claire! Claire! Les enfans chantent la nuit quand ils ont

cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en feignant que je ne desirois rien de plus. Si ce tems eût duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaité venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en espiéglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, cousine, j'ai cru m'appercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaisoit avec tant de peine que pour se faire appaiser plus longtems. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres en paroissant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux seroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle, elle avoit le mot & j'observois notre philosophe. A son air humblement fier & à la promptitude de ses coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit. J'attendis le moment, & sans paroître y toucher, d'un revers de raquette je renversai l'échec & mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere, il étoit si furieux que lui ayant laissé le choix d'un soufflet ou d'un baiser pour ma pénitence, il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible. il m'auroit laissée à genoux si je m'y

étois mise. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la premiere, & nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en serois moins bien tirée, & je m'apperçus une fois que si le jeu fût devenu sérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple & si touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec assez de négligence, je n'en faisois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée sur le clavecin, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour, mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien, mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver seule, & qu'on emporte avec soi leur souvenir? Moi, je troublai la musique, il fallut danser, je fis danser le philosophe, on soupa presque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien lasse, & je ne fis qu'un sommeil.

J'ai donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près, que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le tems ne viendra que trop tôt

d'être prude & réservée; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits; car passé la trentaine on n'est plus folle, mais ridicule, & ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience! pour payer ce sarcasme je prétends la lui retourner dans six ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange: mais revenons.

Si l'on n'est pas maître de ses sentimens, au moins on l'est de sa conduite. Sans doute, je demanderois au ciel un cœur plus tranquille; mais puissé-je à mon dernier jour offrir au Souverain Juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chere, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence, j'y pense à tous les instans du jour, & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin, je suis amoureuse; s'il est près, je ne suis que folle; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour, tu t'es trompée; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée; a chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas

crédule, mais craintive. Je sais bien qu'un songe n'amene pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aye vue bien remise & reprendre tes couleurs. Dussé-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appétit ont plus fait que tes plaisanteries, & je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour surcroît de bonheur il revient, & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'allarme point, il me rassure, & sitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, & ne sois point en peine de la tienne; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura... Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiette encore, & me serre le cœur sans savoir pourquoi? Ah, mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel! Elle restera peu digne de vivre, ou sera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en sottes lamentations? Foin de ces ter-

reurs paniques qui n'ont pas le sens commun! Au lieu de parler de mort, parlons de mariage; cela sera plus amusant. Il y a longtems que cette idée est venue à ton mari, & s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi! cela vieillit une jeune veuve; si j'avois des enfans d'un second lit, je me croirois la grand-mere de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légéreté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien je t'apprends, moi, que toutes les raisons fondées sur tes soucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement; je n'ai pas l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule, ni la crainte du blâme en faisant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne: mais sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante & sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une seule objection, & je la tire de cette voix si sacrée que personne au monde ne respecte autant que toi; leve cette objection, cousine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui

te donnent tant d'effroi ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeller à témoin de mon innocence, & pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisois autrefois devant lui? En seroit-il de même, ô Julie! si je violois les saints engagemens qui nous unirent, que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur, & ne pût sans offenser l'un des deux remplir ce qu'il doit à l'autre? Cette même image qui m'est si chere ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi ; sans cesse elle viendroit empoisonner mon bonheur, & son souvenir qui fait la douceur de ma vie en seroit le tourment. Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari, après avoir juré de n'en jamais donner au tien? comme si les raisons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas! Ils s'aimerent? C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fût cher usurper ses droits & rendre sa femme infidelle! Enfin quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de son amour, & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obſtacles viendroient de moi ſeule? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt conſulté ton deſir que ton pouvoir? Quand tu ſerois ſûre de ſon aveu, n'aurois-tu donc aucun ſcrupule de m'offrir un cœur uſé par une autre paſſion? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, & que je puſſe être heureuſe avec un homme que je ne rendrois pas heureux? Couſine, penſes-y mieux; ſans exiger plus d'amour que je n'en puis reſſentir moi-même, tous les ſentimens que j'accorde je veux qu'ils me ſoient rendus, & je ſuis trop honnête femme pour pouvoir me paſſer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes eſpérances? Un certain plaiſir à ſe voir qui peut être l'effet de la ſeule amitié; un tranſport paſſager qui peut naître à notre âge de la ſeule différence du ſexe; tout cela ſuffit-il pour les fondre? ſi ce tranſport eût produit quelque ſentiment durable, eſt-il croyable qu'il s'en fût tû, non ſeulement à moi, mais à toi, mais à ton mari de qui ce propos n'eût pû qu'être favorablement reçu? en a-t-il jamais dit un mot à perſonne? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été queſtion que de toi? a-t-il jamais été queſtion de moi dans les vôtres? Puis-je penſer que s'il avoit eu là-deſſus quelque ſecret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu ſa contrainte, ou qu'il ne lui ſeroit jamais échappé d'indiſcrétion? Enfin, même depuis ſon

départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ſes lettres, de laquelle eſt-il occupé dans ſes ſonges? Je t'admire de me croire ſenſible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela! Mais j'apperçois vos ruſes, ma mignone. C'eſt pour vous donner droit de repréſailles que vous m'accuſez d'avoir jadis ſauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne ſuis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confeſſion, couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut-être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi, & dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel & changeons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ſerai docile; c'eſt à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne, que ſert aux inſéparables d'en avoir deux?

Ah ça! Revenons à préſent à nos voyageurs; mais j'ai déja tant parlé de l'un que je n'oſe plus parler de l'autre, de peur que la différence du ſtyle ne ſe fît un peu trop ſentir, & que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dit

trop en faveur du Suiſſe. Et puis, que dire ſur des Lettres qu'on n'a pas vues? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard; mais tu n'as oſé l'envoyer ſans l'autre, & tu as fort bien fait,...tu pouvois pourtant faire mieux encore.... Ah vivent les duegnes de vingt ans! elles ſont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle réſerve? C'eſt de me faire imaginer la Lettre en queſtion, ... cette Lettre ſi .... cent fois plus ſi qu'elle ne l'eſt réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choſes qui n'y ſauroient être. Va, ſi je n'y ſuis pas adorée, c'eſt à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne ſais après tout cela comment tu m'oſes parler du courier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre aſſez longtems. Un pauvre petit quart d'heure de plus, j'allois au devant du paquet, je m'en emparois la premiere, je liſois le tout à mon aiſe, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raiſins ſont trop verds; on me retient deux lettres; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puiſſes croire, je ne changerois ſûrement pas contre celles-là, quand tous les *ſi* du monde y ſeroient. Je te jure que ſi celle d'Henriette ne tient pas ſa place à côté de la tienne, c'eſt

qu'elle la passe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah, c'est assurément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiser humblement les deux mains l'une après l'autre ? Grace à toi, la voilà modeste comme une vierge, & grave comme un Caton, respectant tout le monde, jusqu'à sa mere; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit; à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un courier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite cousine, voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & depuis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

LETTRE III.

De Milord Edouard à M. de Wolmar.

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé, le jeune homme eſt ſûr ; mais moi je ne le ſuis guere, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je ſuccombois moi-même à l'épreuve que je lui avois deſtinée. Vous ſavez que pour contenter ſa reconnoiſſance & remplir ſon cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à ſuivre encore une fois, voilà avec ce qui ſe rapportoit à St. Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeuneſſe, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le ſonge de Villeneuve m'avoit laiſſé des inquiétudes. Ce ſonge me rendit ſuſpects les tranſports de joie auxquels il s'étoit livré, quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans & de paſſer ſa vie avec vous. Pour mieux l'obſerver dans les effuſions de ſon cœur, j'avois

d'abord prévenu ſes difficultés; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laiſſois plus à ſon amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles réſolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la Marquiſe que nous fûmes d'accord ſur ſon compte. Malheureuſement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ſes artifices. L'infortunée! Que de grandes qualités ſans vertu! que d'amour ſans honneur! Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourriſſoit le mien; mais il prit la teinte de ſon ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus queſtion d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut ſon cœur, ſa beauté, ſon eſprit, & cet attachement ſans exemple trop fait pour me rendre heureux, je réſolus de me ſervir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouſe Laure, lui dis-je, mon deſſein n'eſt point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoître; mais dans des lieux où l'on fait honorer la vertu par-tout où elle eſt; vous remplirez votre emploi, & nous ne ceſſerons point de vivre enſemble. Si je ne l'épouſe pas, il eſt tems de me recueillir. Vous connoiſſez ma maiſon d'Oxfort-Shire, & vous choiſirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans ſa ſolitude. Il me fit la ré-

ponse à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'observer par sa conduite: car si pour vivre à Clarens il favorisoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou si dans cette occasion délicate il préféroit à son bonheur la gloire de son ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & son cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le desirois; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'épouser Laure. Je sentois ces raisons mieux que lui, mais je la voyois sans cesse, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout-à fait détaché de la Marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisois, l'estime que je devois à son mérite; ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins? sans avoir rien promis, ne rien tenir c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une espece de devoir, & songeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raison; je résolus de pousser la feinte aussi loin qu'elle pouvoit aller, & jusqu'à la réalité même, si je ne pouvois m'en tirer autrement sans injustice.

Cependant je sentis augmenter mon inquié-

tude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne rempliſſoit pas dans toute ſa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'oppoſoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former; mais il combattoit mal mon inclination naiſſante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroiſſant me détourner de l'épouſer, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'allarmerent. Je ne le trouvois point auſſi ferme qu'il auroit dû l'être. Il ſembloit n'oſer heurter de front mon ſentiment, il molliſſoit contre ma réſiſtance, il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré pour ſon devoir l'intrépidité qu'il inſpire à ceux qui l'aiment.

D'autres obſervations augmenterent ma défiance; je ſus qu'il voyoit Laure en ſecret, je remarquois entre eux des ſignes d'intelligence. L'eſpoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaye. Je liſois bien la même tendreſſe dans ſes regards, mais cette tendreſſe n'étoit plus mêlée de joye à mon abord, la triſteſſe y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de ſon cœur, je la voyois jetter ſur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit ſuivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le miſtere fut pouſſé au point que j'en fus allarmé. Jugez de ma ſurpriſe. Que pouvois-je penſer? N'avois-je réchauffé qu'un ſer-

pent dans mon sein? Jusqu'où n'osois-je point porter mes soupçons & lui rendre son ancienne injustice? Foibles & malheureux que nous sommes, c'est nous qui faisons nos propres maux! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entre eux?

Tout cel ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignorasse le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chere. Je me proposois d'avoir une explication avec elle avant la conclusion; mais je voulois attendre jusqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclaircissemens possibles. Pour lui, j'étois résolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller jusqu'au bout avant que de lui rien dire ni de prendre un parti par rapport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des soupçons.

La Marquise n'ignoroit rien de ce qui se passoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, & parvint à savoir qu'il étoit question de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ses fureurs; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire; mais comme ce n'étoit pas la premiere fois & que nous étions sur nos gardes, ses ten-

tatives furent vaines. J'eus seulement le plaisir de voir dans l'occasion, que St. Preux savoit payer de sa personne, & ne marchandoit pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage, la Marquise tomba malade, & ne se releva plus. Ce fut-là le terme de ses tourmens & de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eswin; St. Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se rouvrir; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chere étoit à l'extrémité. St Preux, craignant qu'enfin je ne pusse résister au desir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une Lettre à la main. Je m'écriai, la Marquise est morte! Plût à Dieu! reprit-il froidement: il vaut mieux n'être plus, que d'exister pour mal faire; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler; écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord, me dit-il, en me donnant le saint nom

nom d'ami, vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal, je vous aurois dit : songez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject!.... vous! .... choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse ; elle doit être sans tache .... la femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle ; *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis sans regret. En vous déshonorant j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard! ne portez pas le désespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous & c'étoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita

de mon silence, pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le couvent où elle étoit pensionnaire; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquise, & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit, je fis d'abord parler la raison; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine: Ami, je lis dans le sort commun que le ciel nous envoye la loi commune qu'il nous prescrit. Le regne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée, il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu

veux habiter. Clarens, Oxfort, Londres, Paris, ou Rome; tout me convient, pourvu que nous y vivions enſemble. Vas, viens où tu voudras; cherche un aſyle en quelque lieu que ce puiſſe être, je te ſuivrai partout. J'en fais le ſerment ſolemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune-homme éclatoient dans ſes yeux. J'oubliai la Marquiſe & Laure. Que peut-on regretter au monde, quand on y conſerve un ami? Je vis auſſi par le parti qu'il prit ſans héſiter dans cette occaſion qu'il étoit guéri véritablement & que vous n'aviez pas perdu vos peines; enfin j'oſai croire, par le vœu qu'il fit de ſi bon cœur de reſter attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ſes anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance; oui, cher Wolmar, il eſt digne d'élever des hommes, & qui plus eſt, d'habiter votre maiſon.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquiſe; il y avoit longtems pour moi qu'elle étoit morte: cette perte ne me toucha plus. Juſqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à ſa naiſſance envers ſon eſpece, envers ſon pays, & j'avois réſolu de me marier, moins par inclination que par devoir: j'ai changé de ſentiment. L'obligation de ſe marier n'eſt pas commune à tous: elle dépend pour chaque homme de l'état où le ſort

l'a placé ; c'eſt pour le peuple, pour l'artiſan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat eſt illicite : pour les ordres qui dominent les autres auxquels tout tend ſans ceſſe, & qui ne ſont toujours que trop remplis, il eſt permis & même convenable. Sans cela, l'Etat ne fait que ſe dépeupler par la multiplication des ſujets qui lui ſont à charge. Les hommes auront toujours aſſez de maîtres, & l'Angleterre manquera plutôt de Laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maître de moi dans la condition où le ciel m'a fait naître. A l'âge où je ſuis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reſte, & ne puis mieux le raſſembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, tous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me ſoit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & ſi jamais il y eſt de trop il me ſuffira d'en partir. Le ſeul embarras qui me reſte eſt pour mes voyages d'Angleterre ; car quoique je n'aye plus aucun crédit dans le Parlement, il me ſuffit d'en être membre pour faire mon devoir juſqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami ſûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occaſions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre élève pourra m'accompagner, mê-

me avec les ſiens quand ils ſeront un peu plus grands & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne ſauroient que leur être utiles, & ne ſeront pas aſſez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je n'ai point montré cette lettre à St. Preux: Ne la montrez pas entiere à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne ſoit jamais connu que de vous & de moi. Au ſurplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoye les deſſeins de mon pavillon. Réformez, changez comme il vous plaîra, mais faites y travailler dès à préſent, s'il ſe peut. J'en voulois ôter le ſallon de muſique, car tous mes goûts ſont éteints, & je ne me ſoucie plus de rien. Je le laiſſe à la priere de St. Preux, qui ſe propoſe d'exercer dans ce ſallon vos enfans. Vous recevrez auſſi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar, il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus ſage des mortels.

LETTRE IV.

Réponſe.

Je me ſuis attendu, cher Bomſton, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant réſiſté ſi longtems à vos penchans, vous euſſiez attendu pour vous laiſſer vaincre qu'un ami vînt vous ſoutenir; quoiqu'à vrai dire on ſoit ſouvent plus foible en s'appuyant ſur un autre, que quand on ne compte que ſur ſoi. J'avoue pourtant que je fus allarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire abſolument décidée. Je doutai de l'événement malgré votre aſſurance, & ſi mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu St. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois eſpéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien juſtifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne ſois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maiſon. Quoi qu'il en ſoit de l'eſpoir des croyans dans l'autre vie, j'aime à paſſer avec eux celle-ci, & je ſens que vous me convenez tous mieux tels que vous êtes, que ſi vous aviez le malheur de penſer comme moi.

Au reſte, vous ſavez ce que je vous dis ſur ſon ſujet à votre départ. Je n'avois pas beſoin pour le juger de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raiſon de compter ſur ſon cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroiſſe vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de ſyſtême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos diſtinctions ſur le célibat toutes nouvelles & fort ſubtiles. Je les crois même judicieuſes pour le politique qui balance les forces reſpectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne ſais ſi dans vos principes ces raiſons ſont aſſez ſolides pour diſpenſer les particuliers de leur devoir envers la nature. Il ſembleroit que la vie eſt un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le tranſmettre, une ſorte de ſubſtitution qui doit paſſer de race en race, & que quiconque eut un pere eſt obligé de le devenir. C'étoit votre ſentiment juſqu'ici, c'étoit une des raiſons de votre voyage; mais je ſais d'où vous vient cette nouvelle philoſophie, & j'ai vu dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite couſine eſt depuis huit ou dix jours

à Genève avec sa famille pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu ; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joye tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & justifier votre estime. Je lui ai montré les desseins de votre pavillon ; elle les trouve de très-bon goût ; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode ; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher ; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant j'ai déja mis du monde en œuvre, & j'espere qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres ; mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y sais lire est dans mon amitié pour vous.

LET-

LETTRE V.

De Mad^e. d'Orbe à Mad^e. de Wolmar.

J'ai bien des griefs, couſine, à la charge de ce ſéjour. Le plus grave eſt qu'il me donne envie d'y reſter. La ville eſt charmante, les habitans ſont hoſpitaliers, les mœurs ſont honnêtes, & la liberté, que j'aime ſur toutes choſes, ſemble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il eſt beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui penſent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays! Pour moi, je ſens que ſi j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oſerois pourtant pas trop dire à préſent :

Rome n'eſt plus à Rome, elle eſt toute où je ſuis,

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allaſſes penſer le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Reſtons à Genève.

Je ne te dirai rien de l'aſpect du pays. Il reſſemble au nôtre, excepté qu'il eſt moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des Chalets ſi voiſins. Je ne te dirai rien, non plus, du gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reſte : il paſſe toute la journée à politiquer avec les magiſtrats dans

la joye de ſon cœur, & je le vois déja très-mal édifié que la gazette parle ſi peu de Geneve. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuye pour me déſennuyer.

Tout ce qui m'eſt reſté de leurs longs entretiens, c'eſt beaucoup d'eſtime pour le grand ſens qui regne en cette ville. A voir l'action & la réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vaſtes Empires, où tout ſe ſoutient par ſa propre maſſe, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un ſot, ſans que les affaires ceſſent d'aller. Je te réponds qu'il n'en ſeroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands miniſtres des grandes cours, ſans ſonger à ce pauvre muſicien qui barbouilloit ſi fiérement ſur notre grande orgue à Lauſanne, & qui ſe croyoit un fort habile homme parce qu'il faiſoit beaucoup de bruit. Ces gens ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en ſavent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle ſoit ſouvent aſſez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus.... mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque choſe pour avoir plutôt fait. Le Génevois eſt de tous les peuples du monde ce-

lui qui cache le moins son caractere, & qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à sa situation qui le lui rend nécessaire; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de-là que les Génevois épars dans l'Europe pour s'enrichir imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (*a*), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité; la fiere liberté leur paroît ignoble; ils se forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noye, j'en ai par dessus la tête, je ne sais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon pere n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des couriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car d'ailleurs, les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on

(*a*) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

ne puiſſe apprendre ici dans la converſation. Comme autrefois les mœurs Angloiſes ont pénétré juſqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus ſéparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de ſolidité dans leurs diſcours. Mais auſſi cet avantage a ſon inconvénient qui ſe fait bientôt ſentir. Des longueurs toujours excédentes, & des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phraſes, rarement de la légereté, jamais de cette ſimplicité naïve qui dit le ſentiment avant la penſée, & fait ſi bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils diſſertent au lieu de cauſer; on les croiroit toujours prêts à ſoutenir théſe. Ils diſtinguent, ils diviſent, ils traitent la converſation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres; ils ſont Auteurs, & toujours Auteurs. Ils ſemblent lire en parlant, tant ils obſervent bien les étymologies, tant ils font ſonner toutes les lettres avec ſoin. Ils articulent le *marc* du raiſin comme *Marc* nom d'homme; ils diſent exactement du *tabak* & non pas du *taba*, un *pare-ſoleil* & non pas un *paraſol*, *avant-hier* & non pas *avanhier*, *Secretaire* & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on ſe noye & non pas où l'on s'étrangle; par-tout les *s* finales, par-tout les *r* des infinitifs; enfin leur parler eſt toujours ſou-

tenu, leurs discours sont des harangues, & ils jasent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils sont vifs, impétueux, & ont les passions très-ardentes; ils diroient même assez bien les choses de sentiment s'ils ne disoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables, ils peignent si posément des émotions si vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

Au reste il faut t'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs, & croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu saurais en confidence qu'un joli Monsieur à marier &, dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions, & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Génevois à penser. Il s'étend à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le

François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Génevois ne lit que les bons livres, il les lit, il les digere; il ne les juge pas, mais il les sait. Le jugement & le choix se font à Paris, les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y est moins mêlée & s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (*b*) lisent de leur côté, & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre maniere. Les belles Madames y sont petites-maîtresses & beaux-esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaité des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans & les autres un peu précieuses.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le jour-

(*b*) On se souviendra que cette Lettre est de vieille date, & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

nal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, cousine? Je ne sais si c'est-là le ton des filles d'artisans, mais je sais qu'il faut faire un furieux emploi du tems pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lû les avantures des mille & une nuits!

Avec ce style un peu guindé, les Génevoises ne laissent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles, & cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Génevoises seront Génevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout dépérit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes, & s'ils ont besoin d'art

pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la riposte, & nous forcent de nous moquer d'eux? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse desoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque repartie, de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour, de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, mignonne, s'il falloit compter les galans que chacune de nous a persiflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite, ce fût toi qui ferois en reste! Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne sais de quoi me plaindre; elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve si fort mon amie que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages

que dans cette ville, la vie domestique y est agréable & douce; on y voit des maris complaisans & presque d'autres Julies. Ton système se vérifie très bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manieres à se donner des travaux & des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'aiguise la volupté du sage: s'abstenir pour jouïr c'est la philosophie; c'est l'épicuréïsme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien & de mal; mais à différentes mesures. Le Génevois tire ses vertus de lui-même, ses vices lui viennent d'ailleurs. Non seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisément les mœurs & les manieres des autres peuples; il parle avec facilité toutes les langues; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible, sur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté, il se fait chez les nations étrangeres une honte de sa patrie; il se hâte pour ainsi dire de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son désintéressement l'oppro-

bre du nom Génevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter: mais le Génevois le mépriſe, même en le rendant eſtimable, & il a plus de tort encore de ne pas honorer ſon pays de ſon propre mérite.

Quelque avide qu'il puiſſe être, on ne le voit gueres aller à la fortune par des moyens ſerviles & bas; il n'aime point à s'attacher aux grands & à ramper dans les cours: L'eſclavage perſonnel ne lui eſt pas moins odieux que l'eſclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il ſupporte auſſi peu la ſervitude, & quand il ſe plie aux uſages des autres, il les imite ſans s'y aſſujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, eſt auſſi celui que les Génevois préferent. Ils ſont preſque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs deſirs leur fait ſouvent enfouïr de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramene au commencement de ma Lettre. Ils ont du génie & du courage, ils ſont vifs & pénétrans, il n'y a rien d'honnête & de grand au-deſſus de leur portée: Mais plus paſſionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obſcurité, & laiſſent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des tréſors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Génevois mêmes; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne ſais comment ils ſont chez les autres,

mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Genève. Quel est ce moyen, cousine? oh! ma foi, tu as beau prendre ton air humble; si tu dis ne l'avoir pas déja deviné, tu mens. C'est après-demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne pour la cérémonie, & le surlendemain.... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon; cours par toute la maison comme une folle, en criant armes! armes! Voici les ennemis! voici les ennemis!

P. S. Quoique la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon pere soit logé chez Milord Edouard à cause des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.

LETTRE VI.

De Mad^e. de Wolmar.

QUEL sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre! Voici la premiere fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans crainte & sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une ame honnête & commune; mais après avoir été ce que nous fûmes, être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer peut être un vice, celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive ne sauroit être équivoque.

Aurons-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces? Jamais, jamais mon bon ami, le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la premiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés, sans doute; mais nous aurions cessé de nous voir, de nous écrire; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle eſt notre ſituation préſente. En eſt-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés? Se voir, s'aimer, le ſentir, s'en féliciter, paſſer les jours enſemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penſer ſans remords, en parler ſans rougir, & s'honorer à ſes propres yeux du même attachement qu'on s'eſt ſi longtems reproché; voilà le point où nous en ſommes. O ami! quelle carriere d'honneur nous avons déja parcourue! O'ons nous en glorifier pour ſavoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur ſi rare? Vous le ſavez. J'ai vu votre cœur ſenſible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer; & comment nous ſeroient-ils à charge, à vous & à moi? Ils ne nous impoſent point de nouveaux devoirs, ils ne ſont que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déja ſi ſacrés. Le ſeul moyen de reconnoître ſes ſoins eſt d'en être dignes, & tout leur prix eſt dans leur ſuccès. Tenons nous en donc là dans l'effuſion de notre zele. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur; voilà tout ce que nous lui devons. Il a fait aſſez pour nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Abſens ou préſens, vivans ou morts, nous porterons par-tout

un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même, quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est tems de le faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout-à-fait désintéressés & que n'ayant plus ma sûreté pour objet ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire; mais comment le taire sans vous trahir? sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré? Non, mon ami, je suis la seule personne au monde assez familiere avec vous pour vous les présenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur,

comme une mere? Ah! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de souiller le vôtre, il y a longtems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carriere, dites-vous, est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint; les sens lui survivent, & leur délire est d'autant plus à craindre que le seul sentiment qui le bornoit n'existant plus, tout est occasion de chûte à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & sensible, jeune & garçon, veut être continent & chaste; il sait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les tems; il connoît pour les devoirs pénibles un prix qui console de leur rigueur, & s'il en coûte des combats quand on veut se vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois? Ce sont-là, ce me semble, des maximes de votre morale; ce sont donc aussi des regles de votre conduite; car vous avez toujours mépriſé ceux qui contens de l'apparence parlent autrement qu'ils n'agissent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage pour suivre les loix qu'il se prescrit? Moins

philosophe encore qu'il n'est vertueux & chrétien, sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide : il sait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses? fuit-il les objets capables de l'émouvoir? fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu? Tout au contraire; il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge, dont une lui fut trop chere pour qu'un dangereux souvenir se puisse effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troisieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les ames reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes; il va s'enlacer dans les pieges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc cette grande force d'ame à laquelle il ose tant se fier? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici qui lui réponde de l'avenir? Le tira-t-elle à Paris de la maison du colonel? est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scene de Meillerie? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet,

jet, & ce printems des frayeurs d'un rêve? S'eſt-il vaincu pour elle au moins une fois, pour eſpérer de ſe vaincre ſans ceſſe? Il ſait, quand le devoir l'exige, combattre les paſſions d'un ami; mais les ſiennes? .... Hélas ſur la plus belle moitié de ſa vie, qu'il doit penſer modeſtement de l'autre!

On ſupporte un état violent, quand il paſſe. Six mois, un an ne ſont rien, on enviſage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui eſt-ce qui le ſupporte? Qui eſt-ce qui ſait triompher de lui-même juſqu'à la mort? O mon ami! ſi la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la vertu! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouïr paſſe & ne revient plus; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe: On s'oublie un moment, & l'on eſt perdu. Eſt-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a ſauvés du péril n'offrent-ils pas une raiſon de n'y plus expoſer les autres?

Que d'occaſions peuvent renaître, auſſi dangereuſes que celles dont vous avez échappé, & qui pis eſt, non moins imprévues! Croyez-vous que les monumens à craindre n'exiſtent qu'à Meillerie? Ils exiſtent par-tout où nous ſommes; car nous les portons avec nous. Eh! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion, & que même après la

guérison, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on sentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui, j'ose le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au dessus d'une lâcheté, ce cœur facile est-il au dessus d'une foiblesse, & suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter? Songez, St. Preux, que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect que vous me devez; songez que vous aurez sans cesse à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités, si jamais votre cœur osoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir, & qu'au moins par raison vous étouffiez des vœux inutiles, serez-vous pour cela délivré de l'empire des sens, & des pieges de l'imagination? Forcé de nous respecter toutes deux & d'oublier en nous notre sexe, vous le verrez dans celles qui nous servent, & en vous abaissant vous croirez vous justifier: mais serez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quels moyens!

Quoi! vous? .... Ah périsse l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercenaire! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? & dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix?

Oserai-je ajouter une considération qui vous touchera, si je ne me trompe? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs; la modestie & la paix y regnent, tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami, songez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous sommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues; c'est de lui que vient le désordre de ma maison?

Disons tout, s'il est nécessaire, & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat, & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amene pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi! Voyez en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne; ils

se disent saints & sont déshonnêtes; leur fausse continence n'est que souillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des loix qu'on n'observe qu'en apparence (c); mais celui qui veut être sincérement vertueux se sent assez chargé des devoirs de l'homme sans s'en imposer de nouveaux. Voilà, cher St. Preux, la véritable humilité du Chrétien; c'est de trouver toujours sa tâche au dessus de ses forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous sentirez qu'un état qui devroit seulement allarmer un autre homme doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'espérez pas de les remplir.

Tels sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y tandis qu'il en est tems. Je sais que jamais de propos délibéré vous ne vous exposerez à mal faire, & le seul mal que je crains de vous est celui que vous n'aurez pas prévu.

(c) Quelques hommes sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, & je ne doute point que plusieurs prêtres Catholiques ne soient dans ce dernier cas: mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le Clergé de l'Eglise Romaine, ce n'est pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de se contenter de celles d'autrui. Je suis surpris que dans tout pays où les bonnes mœurs sont encore en estime, les loix & les magistrats tolerent un vœu si scandaleux.

Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons, mais de les peser. Trouvez-y quelque réponse dont vous soyez content & je m'en contente; osez compter sur vous, & j'y compte. Dites-moi, je suis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi! toujours des privations & des peines! toujours des devoirs cruels à remplir! toujours fuir les gens qui nous sont chers! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu! J'en vois un digne d'un homme qui sut combattre & souffrir pour elle. Si je ne présume pas trop de moi, ce prix que j'ose vous destiner acquitera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'eussiez obtenu si le ciel eût béni nos premieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire; c'est l'objet qui se trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, si mon projet réussit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet sans en être rebutée; car il est honnête. Je connois tout l'empire que j'ai sur mon amie & ne crains point d'en abuser en l'exerçant en

votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues, & avant de les ébranler je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle, je puiſſe répondre de vous & de vos ſentimens; car ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicateſſe, & ſi vous avez des objections à m'oppoſer, je ſais qu'elles ſeront pour elle bien plus que pour vous. Laiſſez ces vains ſcrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie? Non, quelque cher que vous me puiſſiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à ſa gloire. Mais autant je mets de prix à l'eſtime des gens ſenſés, autant je mépriſe les jugemens téméraires de la multitude, qui ſe laiſſe éblouir par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui eſt honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'eſt point de rang auquel les talens & les mœurs n'aient droit d'atteindre, & à quel titre une femme oſeroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami? Vous ſavez quels ſont là-deſſus nos principes à toutes deux. La fauſſe honte, & la crainte du blâme inſpirent plus de mauvaiſes actions que de bonnes, & la vertu

ne fait rougir que de ce qui eſt mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue ne ſauroit être plus déplacée que dans cette occaſion, & ce ſeroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puiſſiez être, convenez qu'il eſt plus doux & mieux ſéant de devoir ſa fortune à ſon épouſe qu'à ſon ami; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & quoique l'on puiſſe dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que ſa femme.

Que s'il reſte au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos; car je ne ſerai jamais contente de vous & de moi, que quand vous ſerez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh, mon ami! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empreſſement trop relatif à nos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquiter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'eſt-ce pas auſſi Julie que je vous donne? n'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en ſerez-vous pas plus cher à l'autre? Avec quel charme alors je me livrerai ſans contrainte à tout mon attachement pour vous! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée; que

votre cœur rempliſſe avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi: qu'il lui rende s'il eſt poſſible tout ce que vous redevez au mien. O St. Preux! je lui tranſmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'eſt pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir ſans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & ſacré qui nous unira tous, nous ne ſerons plus entre nous que des ſœurs & des freres; vous ne ſerez plus votre propre ennemi ni le nôtre: les plus doux ſentimens devenus légitimes ne ſeront plus dangereux; quand il ne faudra plus les étouffer on n'aura plus à les craindre. Loin de réſiſter à des ſentimens ſi charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaiſirs; c'eſt alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons véritablement réunies les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que ſi dans l'emploi dont vous vous chargez, le ciel récompenſe du bonheur d'être pere le ſoin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaiſir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches; vous ſentirez, enfin, ce que la vaine

sagesse des méchans n'a jamais pu croire; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose; non pour savoir s'il vous convient, je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & si vous pouvez faire son bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe; sur ce qu'elle est jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter, parlez; mon amitié tentera le reste & se promet tout de la sienne: mais si j'ai trop espéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoissez sa délicatesse; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien: que votre cœur soit digne d'elle, ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois, consultez-vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du sort de la vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légérement; mais toute délibération légere est un crime quand il s'agit du destin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller la plus nécessaire? Vous avez de la Religion;

mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du Chrétien. Je vous ai vu sur la priere des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes & laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de St. Paul ni celle qu'on professe dans notre Eglise. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal; & d'où nous viendroient la lumiere & la force, si ce n'est de celui qui en est la source, & pourquoi les obtiendrions-nous si nous ne daignons pas les demander? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix.

générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes, que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail!

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoît-il pas tous nos besoins? N'est-il pas notre pere pour y pourvoir? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même? Cher St. Preux, que de vains sophismes! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, & le premier pas pour sortir de notre misere est de la connoître. Soyons humbles pour être sages; voyons notre foiblesse, & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence; ainsi regnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse nous sommes libres par la priere, car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & fait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par les

préſent, & par un moment de la vie entiere. On ſe ſent ferme un inſtant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piege une fois évité. Le modeſte langage de la vaillance eſt, je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je ſuis brave, ne ſait ce qu'il ſera demain, & tenant pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de ſucceſſion ni les lieux de diſtance! Nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche: quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé

pour notre bonheur ? Montrez-moi la regle de la sageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi ſa meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point & faiſons ce qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclaires vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête; je le ſais bien: mais ce n'eſt pas aſſez encore; il faut vouloir ce qui le ſera toujours; & ni vous ni moi n'en ſommes les juges.

LETTRE VII.

Réponſe.

JULIE! une lettre de vous! .... après ſept ans de ſilence .... oui, c'eſt elle; je le vois, je le ſens: mes yeux méconnoîtroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier ? Quoi? vous vous ſouvenez de mon nom? vous le ſavez encore écrire? .... en formant ce nom votre main n'a-t-elle point tremblé? .... Je m'égare, & c'eſt votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adreſſe, tout dans cette lettre m'en rappele de trop différentes. Le cœur & la main ſemblent ſe contredire. Ah! devient-vous employer la même écriture pour tracer d'autres ſentimens?

Vous trouverez, peut-être, que ſonger ſi

fort à vos anciennes lettres, c'eſt trop juſtifier la derniere. Vous vous trompez. Je me ſens bien; je ne ſuis plus le même, ou vous n'êtes plus la même; & ce qui me le prouve eſt qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois, m'eſt un nouveau ſujet de ſurpriſe. Cette obſervation répond d'avance à vos craintes. Je ne me ſie point à mes forces, mais au ſentiment qui me diſpenſe d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai ceſſé d'adorer, je ſais à quels reſpects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoiſſance, je vous aime autant que jamais, il eſt vrai; mais ce qui m'attache le plus à vous eſt le retour de ma raiſon. Elle vous montre à moi telle que vous êtes; elle vous ſert mieux que l'amour même. Non, ſi j'étois reſté coupable vous ne me ſeriez pas auſſi chere.

Depuis que j'ai ceſſé de prendre le change & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé ſur mes vrais ſentimens j'ai mieux appris à me connoître, & je m'allarme moins de ma foibleſſe. Qu'elle abuſe mon imagination, que cette erreur me ſoit douce encore; il ſuffit pour mon repos qu'elle ne puiſſe plus vous offenſer, & la chimere qui m'égare à ſa pourſuite me ſauve d'un danger réel.

O Julie! il eſt des impreſſions éternelles

que le tems ni les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne & l'amant de vos vertus; mais nos amours, nos premieres & uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussé-je vivre des siecles entiers, le doux tems de ma jeunesse ne peut ni renaître pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre Cousine.

Chere Amie, il faut l'avouer: depuis que je n'ose plus contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune? Mes miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, & depuis mon éloignement ses traits déja gravés dans mon cœur y font une impression plus profon-

de. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été si je ne vous avois jamais vue, & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens, libres de cette passion terrible, se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour cela? Julie, ah quelle différence! Où est l'enthousiasme? où est l'idolâtrie? Où sont ces divins égaremens de la raison, plus brillans, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même? Un feu passager m'embrase, un délire d'un moment me saisit, me trouble, & me quite. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui se le disent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous* & *moi* sont des mots proscrits de leur langue; ils ne sont plus deux, ils sont un.

Suis je donc tranquille en effet? Comment puis-je l'être? Elle est charmante, elle est votre amie & la mienne: la reconnoissance m'attache à elle; elle entre dans mes souvenirs les plus doux; que de droits sur une ame sensible, & comment écarter un sentiment plus tendre de tant de sentimens si bien dûs! Hélas! il est dit qu'entre elle & vous, je ne serai jamais un moment paisible!

Femmes, femmes! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, ſimpathie! être ou chimere inconcevable, abyme de douleurs & de voluptés! beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur? C'eſt toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous oſez vous vanter à moi!.... J'ai vécu dans l'orage & c'eſt toujours vous qui l'avez excité; mais quelles agitations diverſes vous avez fait éprouver à mon cœur? Celles du lac de Genève ne reſſemblent pas plus aux flots du vaſte océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes dont le perpétuel tranchant agite, émeut, ſubmerge quelquefois, ſans jamais former de long cours. Mais ſur la mer tranquille en apparence, on ſe ſent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & preſque inſenſible; on croit ne pas ſortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle eſt la différence de l'effet qu'ont produit ſur moi vos attraits & les ſiens. Ce premier, cet unique amour qui fit le deſtin de ma vie & que rien n'a pu vaincre que lui-même, étoit né

sans que je m'en fusse apperçu ; il m'entraînoit que je l'ignorois encore : je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au ciel ou dans les abymes; le calme vient, je ne sais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'est; j'éprouve des transports passagers & sans suite, je m'emporte un moment & suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles; mon cœur content de ses charmes ne leur prête point son illusion; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement, il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois, & c'est bien assez; elle ne m'a pas laissé de l'amour, mais de l'inquiétude.

Voilà fidélement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien; mes longues peines me l'ont fait oublier;

E fornito 'l mio tempo a mezzo gli anni.

le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a

peu de desirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & désormais il l'est pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour ne pas m'exposer à le perdre? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester? Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles! que ne lui disiez-vous, laissez-le au bout du monde, puisqu'aussi bien je l'y veux renvoyer? Hélas, plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'est pas près de vous qu'est le danger, c'est en votre absence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit, je me réfugie auprès de Madame de Wolmar & je suis tranquille; où fuirai-je si cet asyle m'est ôté? Tous les tems, tous les lieux me sont dangereux loin d'elle.

le; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le passé, dans le présent l'une & l'autre m'agite à son tour; ainsi mon imagination toujours troublée ne se calme qu'à votre vue, & ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant? Toujours vous exercez le même empire, mais son effet est tout opposé; en réprimant les transports que vous causiez autrefois, cet empire est plus grand, plus sublime encore; la paix, la sérénité succede au trouble des passions; mon cœur toujours formé sur le vôtre aima comme lui, & devient paisible à son exemple. Mais ce repos passager n'est qu'une treve, & j'ai beau m'élever jusqu'à vous en votre présence; je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne est en dépôt dans vos mains. Ah! voulez-vous me séparer d'elle?

Mais les erreurs des sens vous allarment? vous craignez les restes d'une jeunesse éteinte par les ennuis? vous craignez pour les jeunes personnes qui sont sous votre garde? vous craignez de moi ce que le sage Wolmar n'a pas craint! O Dieu! que toutes ces frayeurs m'humilient! Estimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens? Je puis vous pardonner de mal penser de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non, non, les feux dont j'ai brûlé

m'ont purifié; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, si je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais assez loin de vous.

Quoi! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisir? Je souillerois ce séjour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de respect? Je pourrois être assez lâche.... eh! comment le plus corrompu des hommes ne seroit-il pas touché d'un si charmant tableau? comment ne reprendroit-il pas dans cet azyle l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est-là qu'il iroit s'en défaire.... qui? moi, Julie, moi?... si tard?.... sous vos yeux?.... Chere amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte; elle est pour moi le temple de la vertu! par-tout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas ange, il est vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples: on les suit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre Lettre, le premier auquel il falloit songer, le seul dont je m'occuperois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! ame bienfaisante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux trésor qui soit au monde après

vous, vous faites plus s'il eſt poſſible, que vous ne fites jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie eſt une preuve d'eſtime non ſuſpecte. Dès cet inſtant je crois vraiment être homme de mérite; car je ſuis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'eſt cruel! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoiſſez; jugez-moi. Ce n'eſt pas aſſez que votre adorable Couſine ſoit aimée; elle doit l'être comme vous, je le ſais; le ſera-t-elle? le peut-elle être? & dépend-il de moi de lui rendre ſur ce point ce qui lui eſt dû? Ah ſi vous vouliez m'unir avec elle que ne me laiſſiez-vous un cœur à lui donner, un cœur auquel elle inſpirât des ſentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices! En eſt-il un moins digne d'elle que celui qui ſut vous aimer? Il faudroit avoir l'ame libre & paiſible du bon & ſage d'Orbe pour s'occuper d'elle ſeule à ſon exemple. Il faudroit le valoir pour lui ſuccéder; autrement la comparaiſon de ſon ancien état lui rendroit le dernier plus inſupportable, & l'amour foible & diſtrait d'un ſecond époux loin de la conſoler du premier le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoiſſant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange? elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & ſenſible ſentiroit trop cette per-

te, & moi comment supporterois je le spectacle continuel d'une tristesse dont je serois cause, & dont je ne pourrois la guérir? Hélas! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie; je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuse! l'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans le mariage? les biens, les maux n'y sont-ils pas communs malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause? Je serois malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité; mon cœur, mon cœur seul empoisonneroit tout cela, & me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-têtes, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attache-

ment augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié se resserre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réuniſſent; unis pas d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne seroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? & de quel front prendrois-je une épouse respectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien, il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Est-ce-là l'hommage qu'elle doit attendre? Est-ce-là le tribut de tendresse & de reconnoiſſance que j'irois lui porter? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur & le mien?

Julie, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi seule m'est restée; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui: Car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le mal-

heur

heur de perſonne, & tout ce qui me reſte à ſentir en d'autres nœuds, c'eſt l'éternel regret de ceux auxquels j'oſai prétendre. Je porterois dans ce lien ſacré l'idée de ce que j'eſpérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon ſupplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaiſons j'aurois à faire! Quelle femme au monde les pourroit ſoutenir? Ah! comment me conſolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre?

Chere amie, n'ébranlez point des réſolutions dont dépend le repos de mes jours; ne cherchez point à me tirer de l'anéantiſſement où je ſuis tombé; de peur qu'avec le ſentiment de mon exiſtence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes bleſſures. Depuis mon retour j'ai ſenti ſans m'en allarmer l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie; car je ſavois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déja ſi tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me ſuis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faiſoit ſupporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque choſe des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaiſir de la voir n'eſt point troublé par le deſir de la poſſéder; content de paſſer ma vie entiere com-

me j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (*d*) & douce qui tempere l'austérité de la vertu & rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire; j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les éteindre, & je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois pour ne jamais lui dire un seul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût besoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manieres, sûrement elle n'a point vû dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de si parfait qu'elle; mais fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve avec

(*d*) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre philosophe entre deux jolies femmes me paroît dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

toute la prudence de la vertu, les ſcrupule d'une ame craintive qui ſe fait un devoir de s'épouvanter, & croit qu'il faut tout craindre pour ſe garantir de tout. Cette extrême timidité a ſon danger ainſi qu'une confiance exceſſive. En nous montrant ſans ceſſe des monſtres où il n'y en a point, elle nous épuiſe à combattre des chimeres, & à force de nous effaroucher ſans ſujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laiſſe moins diſcerner. Reliſez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au ſujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre uſage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle eſt touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante elle ne vous mene au quiétiſme par une route oppoſée, & que vous montrant par-tout du riſque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquieſcer à rien. Chere amie, ne ſavez-vous pas que la vertu eſt un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occaſions c'eſt mériter d'y ſuccomber, les fuir avec trop de ſoin c'eſt ſouvent nous refuſer à de grands devoirs, & il n'eſt pas bon de ſonger ſans ceſſe aux tentations, même pour les

éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux ni des tête-à-têtes avec des femmes; mais dans quelque situation que me place désormais la providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, & ne crains plus que personne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne serai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire: après de telles comparaisons on n'hésite plus sur le choix; tout jusqu'à mes fautes passées m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers & sur l'action des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que sur les questions si fort au dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par inductions sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejetter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Etre suprême sont très-favorables à cette opinion; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voyes les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme il l'a doué de toutes les fa-

cultés néceſſaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déja donné. Il nous a donné la raiſon pour connoître ce qui eſt bien, la conſcience pour l'aimer (*e*), & la liberté pour le choiſir. C'eſt dans ces dons ſublimes que conſiſte la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en ſommes tous comptables.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces ſophiſmes; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur plus fort que tous ſes argumens les dément ſans ceſſe, & quelque parti que je prenne dans quelque délibération que ce ſoit, je ſens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces ſubtilités de l'Ecole ſont vaines, préciſément parce qu'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout auſſi bien la vérité que le menſonge, & que ſoit que la liberté exiſte ou non, elles peuvent ſervir également à prouver qu'elle n'exiſte pas. A entendre ces gens-là Dieu même ne ſeroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun ſens. Ils triomphent, non d'avoir réſolu la queſtion, mais d'avoir mis à ſa place une chimere. Ils commencent par ſuppoſer

(*e*) St. Preux fait de la conſcience morale un ſentiment & non pas un jugement, ce qui eſt contre les définitions des philoſophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu conſcience a raiſon.

que tout être intelligent eſt purement paſſif, & puis ils déduiſent de cette ſuppoſition des conſéquences pour prouver qu'il n'eſt pas actif; la commode méthode qu'ils ont trouvée-là! S'ils accuſent leurs adverſaires de raiſonner de même, ils ont tort. Nous ne nous ſuppoſons point actifs & libres; nous ſentons que nous le ſommes. C'eſt à eux de prouver non ſeulement que ce ſentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (*f*). L'Evêque de Cloyne a démontré que ſans rien changer aux apparences, la matiere & les corps pourroient ne pas exiſter; eſt-ce aſſez pour affirmer qu'ils n'exiſtent pas? En tout ceci la ſeule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui eſt plus ſimple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux beſoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des ſecours extraordinaires, dont celui qui abuſe des ſecours communs à tous eſt indigne, & dont celui qui en uſe bien n'a pas beſoin. Cette acception de perſonnes eſt injurieuſe à la juſtice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine ſe déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon premier devoir n'eſt-il pas d'honorer Dieu? Quelque reſpect que je doive au texte ſacré, j'en dois plus encore à ſon Auteur, & j'aimerois mieux croire

(*f*) Ce n'eſt pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de ſavoir ſi la volonté ſe détermine ſans cauſe, ou quelle eſt la cauſe qui détermine la volonté?

la Bible falsifiée ou inintelligible que Dieu injuste ou malfaisant. St. Paul ne veut pas que le vase dise au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi? Cela est fort bien si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as tu fait ainsi?

S'ensuit-il de là que la priere soit inutile? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu nous portent au-dessus de nous-mêmes; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui. Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne, &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mystique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grace on renonce à la raison; pour obtenir un don du Ciel on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle?

Vous le savez; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable, même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arri-

ver jamais à ce point: mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, & c'eſt de ce premier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai ſouvent entendu blâmer les extaſes des aſcétiques; ſavez-vous comment elles viennent? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foibleſſe humaine. Alors l'eſprit s'épuiſe, l'imagination s'allume & donne des viſions; on devient inſpiré, prophète, & il n'y a plus ni ſens ni génie qui garantiſſe du fanatiſme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet; vous vous recueillez, vous priez ſans ceſſe: vous ne voyez pas encore les piétiſtes (*g*), mais vous liſez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon: mais que faites-vous de ceux de ſa diſciple? Vous liſez Muralt, je le lis auſſi; mais je choiſis ſes lettres, & vous choiſiſſez ſon inſtinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme ſage, & ſongez à vous. Femme pieuſe & chrétienne, allez, vous n'êtes plus qu'une dévote?

Chere & reſpectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant & vous donne les miens

(*g*) Sorte de foux qui avoient la fantaiſie d'être Chrétiens, & de ſuivre l'Evangile à la lettre: à peu près comme ſont aujourd'hui les Méthodiſtes en Angleterre, les Moraves en Allemagne, les Janſéniſtes en France; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maîtres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

miens avec le zele d'un pere. Depuis que la vertu loin de rompre nos liens les a rendus indissolubles, ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous qui fites toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez, quoi que vous ordonniez de moi je me soumets, je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour, Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens & ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon sort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous dés-

approuviez ſon projet ou plutôt celui de votre époux, il le déſapprouvera lui-même, & je ſuis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos ſcrupules; il convient ſeulement qu'il les ignore juſqu'à votre entiere déciſion. En attendant je trouverai pour différer notre départ des prétextes qui pourront le ſurprendre, mais auxquels il acquieſcera ſûrement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, eſt une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

De Mad^e. de Wolmar.

HE BIEN! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée? & ſur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages d'eſtime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi; ſur les paiſibles réflexions que le ſoin de votre vrai bonheur m'inſpire; ſur la propoſition la plus obligeante, la plus avantageuſe, la plus honorable qui vous ait jamais été faite; ſur l'empreſſement indiſcret, peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indiſſolubles; ſur le deſir de faire mon allié, mon parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où

vous paroiſſez être, il ne falloit que prendre ce que je vous écris dans ſon ſens le plus naturel. Mais il y a long-tems que vous aimez à vous tourmenter par vos injuſtices. Votre lettre eſt comme votre vie, ſublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant?

Où avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loix, à rompre avec vous, & pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde? De bonne foi, trouvez-vous là l'eſprit de ma Lettre? Tout au contraire. En jouiſſant d'avance du plaiſir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler; je me ſuis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce, en vous faiſant un ſort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime; il n'y avoit pas là, ce me ſemble, de quoi vous allarmer ſi fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir ce que vous voulez ſans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien ſûr que ſi votre ſéjour ici vous eſt agréable, il me l'eſt tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a

fait pour moi, rien ne m'eſt plus ſenſible que le ſoin qu'il a pris de vous appeller dans ſa maiſon, & de vous mettre en état d'y reſter. J'en conviens avec plaiſir, nous ſommes utiles l'un à l'autre. Plus propre à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-même, nous avons tous deux beſoin de guides, & qui ſaura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoît ſi bien? Qui ſentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un ſi grand ſacrifice? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre? Oui, c'eſt une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque ſentiment qui m'anime; voilà ce que je vous ai préféré. Ah mon ami! je ſais rendre honneur à ce que mon cœur a ſi bien ſenti: Je puis être foible devant toute la terre; mais je répouds de moi devant vous.

C'eſt dans cette délicateſſe qui ſervit toujours au véritable amour, plutôt que dans les ſubtiles diſtinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raiſon de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois ſentir com-

me vous. Cette explication du moins eſt plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la ſienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire; ce qui ſuffit pour la préférer. Ainſi croyez que loin d'être dans la diſpoſition bizarre où vous me ſuppoſez, celle où je ſuis eſt directement contraire. Que s'il falloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même qui, vous le ſavez, entre pour beaucoup dans les raiſons que j'ai de vous deſirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particuliere, ſouvenez vous du moment de votre arrivée, marquai-je moins de joye à vous voir que vous n'en eûtes en m'abordant? Vous a-t-il paru que votre ſéjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible? avez-vous jugé que je vous en viſſe partir avec plaiſir? Faut-il aller juſqu'au bout, & vous parler avec ma franchiſe ordinaire? Je vous avouerai ſans détour que les ſix derniers mois que nous avons paſſés enſemble ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court eſpace tous les biens dont ma ſenſibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des avantures de votre ami, nous ſoupâmes dans la ſalle d'Apollon, &

où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous; sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau, & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois; cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi; je jouïs à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi: mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à desirer; sentir & jouïr sont pour moi la même chose; je vis à la fois dans tout ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie: O mort! viens quand tu voudras! je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive & cette prétendue dé-

votion que vous me reprochez. Convenez, du moins, que tout le charme de la société qui régnoit entre nous est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrette, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mystere; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouït, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober, quand on se rassemble on voudroit se fuir: la circonspection, la bienséance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer longtems ceux qu'on craint? on se devient importun l'un à l'autre .... Julie importune! .....importune à son ami!...non, non, cela ne sauroit être; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut être à vous en repentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui de les avoir, c'est à vous: Nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez-y bien, puis dites-moi qu'il n'existe pas,

& je n'y penſe plus: car je connois votre droiture & ce n'eſt pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur eſt capable d'une faute imprévue, très-ſûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'eſt ce qui diſtingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de ſolidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la choſe au pis comme vous faites? Je n'enviſage point les précautions à prendre, auſſi ſévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre auſſi tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours? Non, mon aimable ami, de ſi triſtes reſſources ne ſont point néceſſaires. Encore enfant par la tête, vous êtes déja vieux par le cœur. Les grandes paſſions uſées dégoûtent des autres: la paix de l'ame qui leur ſuccede eſt le ſeul ſentiment qui s'accroît par la jouiſſance. Un cœur ſenſible craint le repos qu'il ne connoît pas; qu'il le ſente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états ſi contraires on apprend à préférer le meilleur; mais pour les comparer il les faut connoître. Pour moi, je vois le moment de votre ſûreté plus près, peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop ſenti pour ſentir longtems; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent: on ne rallume plus la cendre qui ſort de la fournaiſe, mais il faut attendre que tout ſoit con-

fumé. Encore quelques années d'attention ſur vous-même, & vous n'avez plus de riſque à courir.

Le ſort que je voulois vous faire eût anéanti ce riſque; mais indépendamment de cette conſidération, ce ſort étoit aſſez doux pour devoir être envié pour lui-même, & ſi votre délicateſſe vous empêche d'oſer y prétendre, je n'ai pas beſoin que vous me diſiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne ſe mêle à vos raiſons des prétextes plus ſpécieux que ſolides; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous diſpenſe & qui n'intéreſſent plus perſonne, vous ne vous faſſiez une fauſſe vertu de je ne ſais quelle vaine conſtance plus à blâmer qu'à louer, & déſormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déja dit autrefois, c'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel; ſi le vôtre ne l'étoit pas, il l'eſt devenu; c'en eſt aſſez pour l'annuller. La promeſſe qu'il faut tenir ſans ceſſe eſt celle d'être honnête-homme & toujours ferme dans ſon devoir; changer quand il change, ce n'eſt pas légéreté, c'eſt conſtance. Vous fîtes bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons

examiner à loisir. En attendant, je ne suis pas trop fâchée que vous n'ayez pas saisi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous soit moins cruelle, si j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'absence de ma cousine. Depuis son retour & le départ de ma Lettre, ayant eu avec elle quelques conversations générales sur un second mariage, elle m'en a paru si éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne fallût user de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre sa répugnance, même en votre faveur; car il est un point où l'empire de l'amitié doit respecter celui des inclinations & les principes que chacun se fait sur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui se les impose.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient si bien à tous, il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'est pas même assez que vous soyez mon cousin: Ah! je voudrois que vous fussiez mon frere!

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées, ren-

dez plus de juſtice à mes ſentimens pour vous. Jouïſſez ſans réſerve de mon amitié, de ma confiance, de mon eſtime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous preſcrire, & que je ne crois point en avoir beſoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conſeils, mais n'imaginez jamais que j'en faſſe des ordres. Si vous ſentez pouvoir habiter Clarens ſans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ſerai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'abſence aux reſtes toujours ſuſpects d'une jeuneſſe impétueuſe, écrivez-moi ſouvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble? Je ferai plus; je ſuis prête à vous confier un de mes enfans; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes: Quand vous me le rameneréz, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable vous banniſſez enfin vos chimeres & voulez mériter ma couſine; venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire; en vérité, je crois que vous avez déja commencé; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir: Faites, enfin, le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais,

quelque parti que vous puiſſiez prendre, après y avoir ſérieuſement penſé, prenez-le en toute aſſurance, & n'outragez plus votre amie en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne; car vous faites avec vos amis dans la diſpute comme avec votre adverſaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excuſez d'être philoſophe en m'accuſant d'être dévote; c'eſt comme ſi j'avois renoncé au vin lorſqu'il vous eut enivré. Je ſuis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir? Soit; les dénominations mépriſantes changent-elles la nature des choſes? Si la dévotion eſt bonne, où eſt le tort d'en avoir? Mais peut-être ce mot eſt-il trop bas pour vous. La dignité philoſophique dédaigne un culte vulgaire; elle veut ſervir Dieu plus noblement; elle porte juſqu'au Ciel même ſes prétentions & ſa fierté. O mes pauvres philoſophes! . . . revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raiſon dans tous les tems. Avec du ſentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me ſuis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choiſi, donnez m'en quelque autre ſur lequel je puiſſe compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on faſſe, c'eſt lui qui vous éleve, & c'eſt lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une au-

tre, & mille autres ont vécu plus ſagement que moi. Elles avoient donc des reſſources que je n'avois pas. Pourquoi me ſentant bien née ai-je eu beſoin de cacher ma vie? Pourquoi haïſſois-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connoiſſois que ma force; elle n'a pu me ſuffire. Toute la réſiſtance qu'on peut tirer de ſoi je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai ſuccombé; comment font celles qui réſiſtent? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas penſé. Dans le regne des paſſions elles aident à ſupporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'eſpérance à côté du deſir. Tant qu'on deſire on peut ſe paſſer d'être heureux; on s'attend à le devenir; ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouïſſance qui ſupplée à la réalité.

Qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à deſirer! il perd pour ainſi dire tout ce qu'il poſſede. On jouït moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du ciel une force conſolante qui rapproche de lui tout ce qu'il

desire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent & sensible, qui le lui livre en quelque sorte, & pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparoît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possede, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimeres est en ce monde le seul digne d'être habité, & tel est le néant des choses humaines, que hors l'Etre existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une misérable créature; il seroit privé du plaisir de desirer; toute autre privation seroit plus supportable (*h*).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par-

(*h*) D'où il suit que tout Prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? allez toujours directement au Souverain; sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

tout que sujets de contentement, & je ne suis pas contente. Une langueur secrette s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vuide & gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper, il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuye.

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable & si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? Aimera-t-elle mieux son pere, son mari, ses enfans, ses amis, ses proches? En sera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de son goût? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre? Jouïra-t-elle d'une meilleure santé? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiette; mon cœur ignore ce qu'il lui manque; il desire sans savoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir; en s'élevant à la source du sentiment & de l'Etre, elle y perd sa sécheresse & sa lan-

gueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie ; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps, ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même ; elle eſt toute dans l'Être immenſe qu'elle contemple, & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpere être un jour le ſien.

Vous ſouriez ; je vous entends, mon bon ami ; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraiſon que je confeſſe aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'eſt que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le juſtifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût ſoit ſage, je dis ſeulement qu'il eſt doux, qu'il ſupplée au ſentiment du bonheur qui s'épuiſe, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt ſur la vie paſſée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter ſans doute ; s'il abuſe le cœur par une fauſſe jouïſſance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du philoſophe avec ſes grands principes, ou du chrétien dans ſa ſimplicité ? Lequel eſt le plus heureux dès ce monde, du ſage avec ſa raiſon, ou du dévot dans ſon délire ? Qu'ai-je beſoin de penſer, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés ſont aliénées ? L'ivreſſe a ſes plaiſirs, di-

diſiez vous! Eh bien, ce délire en eſt une. Ou laiſſez moi dans un état qui m'eſt agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extaſes des myſtiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétiſme dont vous me croyez ſi proche, & dont je crois être auſſi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'eſt point paſſer ſa vie à genoux dans un oratoire, je le ſais bien; c'eſt remplir ſur la terre les devoirs qu'il nous impoſe; c'eſt faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis:

——— *il cor gradiſce;*
E ſerve a lui ch'i 'l ſuo dover compiſce.

il faut premierement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la regle que je tâche de ſuivre; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaiſirs qui ſont à ma portée, je m'interdirois le plus ſenſible & le plus innocent de tous.

Je me ſuis examinée avec plus de ſoin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit ſur mon ame ce penchant qui ſemble ſi fort vous déplaire, & je n'y ſais rien voir juſqu'ici

qui me faſſe craindre, au moins ſitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premiérement je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me faſſe ſouffrir quand j'en ſuis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en diſtrait. Il ne me donne point, non plus, de diſtractions dans la journée, & ne jette ni dégoût ni impatience ſur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'eſt néceſſaire, c'eſt quand quelque émotion m'agite & que je ſerois moins bien par-tout ailleurs. C'eſt-là que rentrant en moi-même j'y retrouve le calme de la raiſon. Si quelque ſouci me trouble, ſi quelque peine m'afflige, c'eſt-là que je les vais dépoſer. Toutes ces miſeres s'évanouiſſent devant un plus grand objet. En ſongeant à tous les bienfaits de la providence, j'ai honte d'être ſenſible à de ſi foibles chagrins & d'oublier de ſi grandes graces. Il ne me faut des ſéances ni fréquentes ni longues. Quand la triſteſſe m'y ſuit malgré moi, quelques pleurs verſés devant celui qui conſole ſoulagent mon cœur à l'inſtant. Mes réflexions ne ſont jamais amères ni douloureuſes; mon repentir même eſt exempt d'allarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je ſers eſt un Dieu clément, un pere; ce qui me touche eſt ſa bonté; elle efface à mes yeux tous ſes autres attributs; elle eſt le ſeul que je conçois-

Sa puiſſance m'étonne, ſon immenſité me confond, ſa juſtice ... il a fait l'homme foible: puiſqu'il eſt juſte, il eſt clément. Le Dieu vengeur eſt le Dieu des méchans, je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté, c'eſt toi que j'adore! c'eſt de toi, je le ſens, que je ſuis l'ouvrage, & j'eſpere te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne ſaurois vous dire combien ces idées jettent de douceur ſur mes jours & de joye au fond de mon cœur. En ſortant de mon cabinet ainſi diſpoſée, je me ſens plus légere & plus gaye. Toute la peine s'évanouït, tous les embarras diſparoiſſent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant; tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaiſance ne me coûte plus rien; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en ſuis plus agréable. Mon mari même en eſt plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, eſt un opium pour l'ame. Elle égaye, anime & ſoutient quand on en prend peu: une trop forte doſe endort, ou rend furieux, ou tue. J'eſpere ne pas aller juſques-là.

Vous voyez que je ne m'offenſe pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'ai

me point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une espece d'emploi qui dispense de tout autre. Ainsi cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des Evêques, & se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas, non plus, ce langage mystique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les rapports de l'objet mystique, si l'on ne voit aussi l'objet sensuel, & comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder? (*i*)

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profession, c'est cette âpreté de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité, c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder

(*i*) Cette objection me paroît tellement solide & sans réplique que si j'avois le moindre pouvoir dans l'Eglise, je l'employerois à faire retrancher de nos livres sacrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

en pitié le reſte du monde. Dans leur élévation ſublime s'ils daignent s'abaiſſer à quelque acte de bonté, c'eſt d'une maniere ſi humiliante, ils plaignent les autres d'un ton ſi cruel, leur juſtice eſt ſi rigoureuſe, leur charité eſt ſi dure, leur zele eſt ſi amer, leur mépris reſſemble ſi fort à la haine, que l'inſenſibilité même des gens du monde eſt moins barbare que leur commiſération. L'amour de Dieu leur ſert d'excuſe pour n'aimer perſonne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils ſe détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élevent à Dieu que pour exercer ſon autorité ſur la terre.

Je me ſens pour tous ces abus une averſion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce ſera ſûrement ſans le vouloir, & j'eſpere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent que ce ne ſera pas ſans être avertie. Je vous avoue que j'ai été longtems ſur le ſort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureuſement la ſage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raiſon, ſes entretiens conſolans & ſenſés, les vôtres, ont tout-à-fait diſſipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il eſt impoſſible que l'intolérance n'endurciſſe l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? Quelle charité peut-on

conserver parmi des damnés? Les aimer ce seroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains? jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des Démons: N'ouvrons point si légérement l'enfer à nos freres. Eh! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter?

O mes amis, de quel poids vous avez soulagé mon cœur! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison, aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur tout le reste, j'ai pris pour regle votre ancienne réponse à M. de Wolmar (*k*). Est-on maître de croire ou de ne pas croire? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter? Non; la conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la regle de nos devoirs; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire; elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu? Détourne-t-il les yeux de lui? Dieu lui-même a voilé sa

(*k*) Voyez Tome III. Part. V. lett. III. p. 101.

face. Il ne fuit point la vérité, c'eſt la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point; il ne veut égarer perſonne, il eſt bien aiſe qu'on ne penſe pas comme lui. Il aime nos ſentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre eſpoir, nos conſolations, tout lui échappe. Il fait le bien ſans attendre de récompenſe; il eſt plus vertueux, plus déſintéreſſé que nous. Hélas, il eſt à plaindre! mais de quoi ſera-t-il puni? Non, non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu; voilà ce que le ciel exige & qu'il récompenſe; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de ſa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'eſt croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai chrétien c'eſt l'homme juſte; les vrais incrédules ſont les méchans.

Ne ſoyez donc pas étonné, mon aimable ami, ſi je ne diſpute pas avec vous ſur pluſieurs points de votre lettre où nous ne ſommes pas de même avis. Je ſais trop bien ce que vous êtes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces queſtions oiſeuſes ſur la liberté? Que je ſois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, ſi je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même? Que je me donne

ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere; s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je besoin d'autre éclaircissement? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au delà? Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine ce tems si court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise; elle se fait voir dans ses œuvres, elle se fait sentir au dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce dégré de sensibilité qui l'apperçoit & la touche: plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi, sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire? Respectons ses décrets en silence & faisons notre devoir; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens & de raison que M. de Wolmar? quelqu'un plus sincere, plus droit, plus juste, plus vrai, moins livré à ses passions, qui ait plus à gagner à la justice divine & à l'immortalité de l'ame? Connoissez-vous un homme plus fort,

plus

plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard ? plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu, plus certain de son existence, plus pénétré de sa majesté suprême, plus zelé pour sa gloire & plus fait pour la soutenir? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens; vous avez vu deux hommes pleins d'estime & de respect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, passer un hiver entier à chercher dans des disputes sages & paisibles, mais vives & profondes, à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, se défendre, se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain, & sur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé? Ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre, mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute, l'amour de la vérité ne le touche gueres; il cherche à briller.

Pour moi j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai resolu de ne plus dire à mon mari un seul mot de religion que quand il s'agira de rendre raison de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue

indifférente sur le besoin qu'il en a. Je vous avoue même que tranquillisée sur son sort à venir, je ne sens point pour cela diminuer mon zele pour sa conversion. Je voudrois au prix de mon sang le voir une fois convaincu, si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde, c'est pour son bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'est-il point privé? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut parler au fond de son ame? Quel prix peut-il attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort? Non, je l'espere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer, & j'y consacre le reste de ma vie; ce n'est plus de le convaincre, mais de le toucher; c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la religion si aimable qu'il ne puisse lui résister. Ah, mon ami! quel argument contre l'incrédule, que la vie du vrai chrétien! croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là? Voilà désormais la tâche que je m'impose; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar est froid, mais il n'est pas insensible. Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme, concourront tous à l'instruire en l'édifiant, quand sans lui

prêcher Dieu dans leurs discours, *ils* le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! Quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison! Quand cent fois le jour il sera forcé de se dire: non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici!

Si cette entreprise est de votre goût, si vous vous sentez digne d'y concourir, venez, passons nos jours ensemble & ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conscience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les soins & le cœur d'une bonne amie, qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Geneve, meilleurs & de meilleur goût que l'*Adonë*, quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret, car comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu, mon ami. Cette partie du château

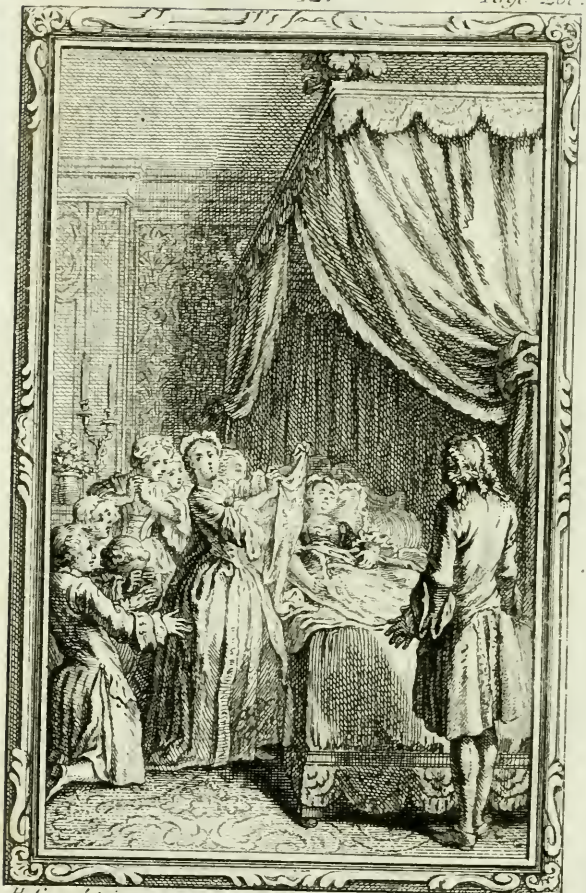
de Chillon (*l*) que nous devions tous faire enſemble, ſe fera demain ſans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, qnoiqu'on la faſſe avec plaiſir. M. le Baillif nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laiſſé d'excuſe; mais je ne ſais pourquoi je voudrois être déja de retour.

(*l*) Le château de Chillon, ancien ſéjour des Baillifs de Vevai, eſt ſitué dans le lac ſur un rocher qui forme une preſqu'iſle, & autour duquel j'ai vu ſonder à plus de cent cinquante braſſes qui ſont près de 800 pieds ſans trouver le fond. On a creuſé dans ce rocher des caves & des cuiſines au deſſous du niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'eſt-là que fut détenu ſix ans priſonnier François Bonnivard, Prieur de St. Victor, auteur d'une chronique de Geneve, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté, quoique Savoyard, & tolérant, quoique Prêtre. Au reſte, l'année où ces dernieres lettres paroiſſent avoir été écrites, il y avoit très-longtems que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le château de Chillon. On ſuppoſera, ſi l'on veut, que celui de ce tems-là y étoit allé paſſer quelques jours.

LETTRE IX.

De Fanchon Anet.

Ah Monſieur! Ah mon bienfaiteur! que me charge-t-on de vous apprendre? .... Madame! .... ma pauvre maîtreſſe .... O Dieu! je vois déja votre frayeur .... mais vous ne voyez pas notre déſolation .... Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire, ... il faut



H. Gravelot inv.

J. Fokema fculp.

courir .... je voudrois déja vous avoir tout dit .... Ah! que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoye passer quelques jours au château de Blonay, partit après le dîné. On l'accompagna quelques pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'aîné. Monseigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler a quelqu'un, vint rejoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre elle me renvoye Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, & s'élance après lui...

Ah! misérable que n'en fis-je autant! que n'y suis-je restée!.... Hélas! je retenois l'aîné qui vouloit sauter après sa mere.... elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras .... on n'avoit là ni gens ni bateau; il fallut du tems pour les retirer .... L'enfant est remis, mais la mere.... le saisissement, la chûte, l'état où elle étoit.... qui sait mieux que moi combien cette chûte est dangereuse!... elle resta très-longtems sans connoissance. A peine l'eut-elle reprise qu'elle de-

manda son fils.... avec quels transports de joye elle l'embrassa! je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment; elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation... Je suis la plus tranquille de toute la maison... de quoi m'inquiéterois-je?.... Ma bonne maîtresse! Ah, si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne.... Oh mon cher Monsieur, que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve.... Adieu.... le Médecin sort de la chambre. Je cours au devant de lui.... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien ...

LETTRE X.

Commencée par Mad. d'Orbe, & achevée par M. de Wolmar.

C'EN est fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire! Jamais vous ne la reverrez.... le voile.... Julie n'est....

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre: honorez ses dernieres volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.

LETTRE XI.

De M. de Wolmar.

J'AI laiſſé paſſer vos premieres douleurs en ſilence; ma lettre n'eût fait que les aigrir. Vous n'étiez pas plus en état de ſupporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous ſeront-ils doux à tous deux. Il ne me reſte d'elle que des ſouvenirs, mon cœur ſe plaît à les recueillir! Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner, vous aurez la conſolation d'en verſer pour elle. Ce plaiſir des infortunés m'eſt refuſé dans ma miſere; je ſuis plus malheureux que vous.

Ce n'eſt point de ſa maladie, c'eſt d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent ſe jetter après leur enfant. L'accident, la fievre, la mort ſont de la nature: c'eſt le ſort commun des mortels; mais l'emploi de ſes derniers momens, ſes diſcours, ſes ſentimens, ſon ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre perſonne, que je ſache, n'eſt mort comme celle. Voilà ce que j'ai pu ſeul obſerver, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous ſavez que l'effroi, l'émotion, la chûte, l'évacuation de l'eau lui laiſſerent une longue foibleſſe dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda ſon fils, il

vint; à peine le vit-elle marcher & répondre à ſes careſſes qu'elle devint tout-à-fait tranquille, & conſentit à prendre un peu de repos. Son ſommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit aſſeoir autour de ſon lit, la Fanchon, ſa couſine & moi. Elle nous parla de ſes enfans, des ſoins aſſidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit priſe, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à ſa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir ſa part des mêmes ſoins, & nous chargeoit tous de répartir cette part ſur les nôtres.

Elle s'étendit ſur tous ſes projets, ſur les vôtres, ſur les moyens les plus propres à les faire réuſſir, ſur les obſervations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriſer ou leur nuire, enfin ſur tout ce qui devoit nous mettre en état de ſuppléer à ſes fonctions de mere, auſſi longtems qu'elle ſeroit forcée à les ſuſpendre. C'étoit, penſai-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne ſe croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation ſi chere; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la premiere enfance de ſes fils, comme ſe déchargeant ſur un autre du ſoin de leur jeuneſſe; pour ſa fille elle embraſſa tous les tems, &

ſentant bien que perſonne ne ſuppléeroit ſur ce point aux réflexions que ſa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous expoſa en abrégé, mais avec force & clarté, le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raiſons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le ſuivre.

Toutes ces idées ſur l'éducation des jeunes perſonnes & ſur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours ſur elle-même, ne pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de ſa couſine, & la preſſoit à chaque inſtant contre ſa bouche en ſanglottant pour toute réponſe; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auſſi dans les yeux, mais qu'elle n'oſoit pleurer, de peur de nous allarmer davantage. Auſſitôt je me dis; elle ſe voit morte. Le ſeul eſpoir qui me reſta, fut que la frayeur pouvoit l'abuſer ſur ſon état & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureuſement je la connoiſſois trop pour compter beaucoup ſur cette erreur. J'avois eſſayé pluſieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des diſcours qu'on pouvoit reprendre à loiſir. Ah! dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le ſilence! & puis je me ſens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des

sujets utiles, qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du Médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, son jugement sur l'état de leur maîtresse, comme l'arrêt de leur sort. Ce spectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour sa tête. Il fallut les éloigner sous différens prétextes pour écarter de ses yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'espérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle pensoit: la présence de sa cousine la tenoit en respect. Quand il sortit, je le suivis; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un signe que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin que s'il y avoit du danger il falloit le cacher à Mad^e. d'Orbe avec autant & plus de soin qu'à la malade, de peur que le désespoir n'achevât de la troubler & ne la mît hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il falloit plus de tems pour établir un pronostic assuré, que la nuit prochaine décideroit du sort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisieme jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours, & après l'avoir engagée, non sans peine, à se contenir, on con-

vint de ce qui seroit dit à Made. d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir Julie obligea sa Cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce temps, la malade ayant fû qu'on alloit la saigner du pied & que le médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce discours: „ Monsieur „ du Boisson, quand on croit devoir tromper un „ malade craintif sur son état, c'est une précau- „ tion d'humanité que j'approuve; mais c'est „ une cruauté de prodiguer également à tous „ des soins superflus & désagréables, dont plu- „ sieurs n'ont aucun besoin. Prescrivez-moi tout „ ce que vous jugerez m'être véritablement u- „ tile, j'obéïrai ponctuellement. Quant aux re- „ medes qui ne sont que pour l'imagination, „ faites-m'en grace; c'est mon corps & non „ mon esprit qui souffre, & je n'ai pas peur „ de finir mes jours, mais d'en mal employer le „ reste. Les derniers momens de la vie sont „ trop précieux pour qu'il soit permis d'en abu- „ ser. Si vous ne pouvez prolonger la mienne, „ au moins ne l'abrégez pas, en m'ôtant l'em- „ ploi du peu d'instans qui me sont laissés par „ la nature. Moins il m'en reste, plus vous de- „ vez les respecter. Faites-moi vivre ou laissez- „ moi: je saurai bien mourir seule." Voilà comment cette femme si timide & si douce dans

le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

La nuit fut cruelle & déciſive. Etouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſeche & brûlante. Une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir; & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara ſans détour qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus ſeul dépoſitaire de cet affreux ſecret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, ſans ſavoir quel uſage j'en devois faire. J'allai ſeul errer dans les boſquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non ſans quelques triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans ma vieilleſſe à cet état ſolitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoître un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui rapporter fidellement le jugement du Médecin; elle m'avoit intéreſſé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je ſentois cet engagement ſur ma conſcience: mais quoi! pour un devoir chimérique & ſans utilité falloit-il contriſter ſon ame, & lui faire à longs traits ſavourer la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution ſi cruelle? Lui annoncer ſa derniere heure n'étoit-ce pas l'avan-

cer? Dans un intervalle si court que deviennent les desirs, l'espérance, élémens de la vie? est-ce en jouïr encore que de se voir si près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me suivoit par-tout; j'en traînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibere, est-ce pour elle ou pour moi? Sur quel principe est-ce que je raisonne, est-ce sur son système ou sur le mien? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse, il est vrai; mais quelle démonstration l'établit? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même, mais elle y voit l'évidence; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer, quand il s'agit d'elle, ma simple opinion que je reconnois douteuse à son opinion qu'elle tient pour démontrée? Comparons les conséquences des deux sentimens. Dans le sien, la disposition de sa derniere heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois

jours, selon moi, elle ne sentira plus rien : Mais si peut-être elle avoit raison, quelle différence! Des biens ou des maux éternels!..... Peut-être!.... ce mot est terrible.... malheureux! risque ton ame & non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la derniere fois qu'il est revenu depuis ce tems-là. Quoi qu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde, & je m'assis; vous pouvez juger avec quelle contenance! Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien; mais elle me vit, & me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main? Non, mon ami, je me sens bien: la mort me presse, il faut nous quiter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le sien, ses dernieres dispositions auroient suffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison? Je lui dis que l'allarme y regnoit, mais qu'on ne savoit rien de positif & que du Bosson s'étoit ouvert à moi seul. Elle

me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne supportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochaine à ce triste devoir. C'est pour cela sur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le tems, ou vous risquez de rester sans amie & de laisser vos enfans sans mere.

Elle me parla de son pere. J'avouai lui avoir envoyé un exprès; mais je me gardai d'ajouter que cet homme, au lieu de se contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami croyant sa fille noyée étoit tombé d'effroi sur l'escalier, & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son pere la toucha sensiblement, & la certitude que cette espérance étoit vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le sur-lendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entiere à dormir.

Cependant la consternation regnoit dans la

maiſon. Chacun dans un morne ſilence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'oſoit interroger perſonne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit ſavoir. On ſe diſoit, s'il y a quelque bonne nouvelle on s'empreſſera de la dire; s'il y en a de mauvaiſes, on ne les ſaura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient ſaiſis, c'étoit aſſez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'Orbe étoit la ſeule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller repoſer dans la ſienne, elle parcouroit toute la maiſon, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on diſoit? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu; mais elle cherchoit à ſe tromper elle-même, & à recuſer le témoignage de ſes yeux. Ceux qu'elle queſtionnoit ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à queſtionner les autres, & toujours avec une inquiétude ſi vive, avec un air ſi effrayant, qu'on eût ſu la vérité mille fois ſans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle ſe contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit ſous les yeux la diſpoſoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit ſur-tout de lui laiſſer voir ſes allarmes, mais elle réuſſiſſoit mal à les cacher. On appercevoit ſon trouble dans ſon affectation même à

parol-

paroître tranquille. Julie de son côté n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal elle en parloit presque comme d'une chose passée, & ne sembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui savois si bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Made. d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes ; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée, Julie lui proposa de s'aller coucher ; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, cousine ? mon mal ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit ; le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Made. d'Orbe étoit la veille, je jugeai du désespoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant je la vis assise dans un fauteuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & presque éteints ; mais douce, tranquille, parlant peu, & faisant tout

ce qu'on lui disoit, sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille, sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre: mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrette joye qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque tems, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec soin; il y regnoit de l'ordre & de l'élégance; elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée; ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés; l'air avoit été changé; on y sentoit une odeur agréable; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette ave le même soin: la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa derniere heure. Elle vit ma surprise, elle en sourit, & lisant dans ma pensée elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux, & vous pouvez juger si se sentant prête à les quitter, ses ca-

teſſes furent tiédes & modérées! J'obſervai même qu'elle revenoit plus ſouvent & avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenue plus chet à ce prix.

Tous ces embraſſemens, ces ſoupirs, ces tranſports étoient des myſteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendreſſe de leur âge; ils ne comprenoient rien à ſon état, au redoublement de ſes careſſes, à ſes regrets de ne les voir plus; ils nous voyoient triſtes & ils pleuroient: ils n'en ſavoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres; ils craignent de ſouffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit crus ſtupides. La ſeule Henriette, un peu plus âgée, & d'un ſexe où le ſentiment & les lumieres ſe développent plutôt, paroiſſoit troublée & allarmée de voir ſa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ſes enfans. Je me ſouviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans ſon caractere ſur l'imbécille vanité de Veſpaſien qui reſta couché tandis qu'il pouvoit agir, & ſe leva lorſqu'il ne put plus rien faire. Je ne ſais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout, mais je ſais

bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfans; après les avoir pris chacun à part, sur-tout Henriette qu'elle tint fort longtems, & qu'on entendoit plaindre & sangloter en recevant ses baisers, elle les appella tous trois, leur donna sa bénédiction, & leur dit en leur montrant Made. d'Orbe; allez, mes enfans, allez vous jetter aux pieds de votre mere : voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur seconde mere. Claire se pencha sur eux; mais en les serrant dans ses bras elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissemens, elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue! Cette scene commençoit à devenir trop vive; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement sur son visage; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un esprit très-libre de soins; rien ne lui échappoit, elle étoit à la conversation comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de dîner dans sa chambre, pour nous quitter le moins

qu'il se pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans désordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le sallon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dînerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appétit trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisiniere, tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter, tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avions besoin pour la servir, toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuser, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison, attentive à faire ses honneurs, n'auroit pas eu pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer; je n'y étois plus.

Après le dîné, on annonça Monsieur le Ministre. Il venoit comme ami de la maison, ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse point fait appeller, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de son arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût

pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappelez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû selon moi produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement? Quoi! cette femme dévote qui dans l'état de santé ne passe pas un jour sans se recueillir, qui fait un de ses plaisirs de la priere, n'a plus que deux jours à vivre; elle se voit prête à paroître devant le juge redoutable, & au lieu de se préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leurs repas; & dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut! Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix? Tout cela formoit à mon sens une énigme inexplicable. Car enfin, quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me sembloit pourtant que c'étoit le tems de songer à ce qu'elle estimoit d'une grande importance, & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne

le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me serois gueres attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet que mes opinions indiscrettement soutenues n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade je serois certainement mort dans mon sentiment, mais je desirois qu'elle mourût dans le sien, & je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes; je ne les trouve pas raisonnables, & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclairés. Car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministere; & quand Julie eût été capable de déguisement dans ses réponses, il lui eût été bien difficile de se déguiser assez pour qu'attentif & prévenu, je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au ministre pour venir à son sujet; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la

vérité il lui avoit quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordoient pas entiérement avec la doctrine de l'Eglise, c'est-à-dire avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Ecriture; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu dans la communion des fidelles, & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot à mot, car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

„ Permettez-moi, Monsieur, de commencer „ par vous remercier de tous les soins que vous „ avez pris de me conduire dans la droite rou„ te de la morale & de la foi chrétienne, & de „ la douceur avec laquelle vous avez corrigé „ ou supporté mes erreurs quand je me suis é„ garée. Pénétrée de respect pour votre zele & „ de reconnoissance pour vos bontés, je décla„ re avec plaisir que je vous dois toutes mes „ bonnes résolutions, & que vous m'avez tou„ jours portée à faire ce qui étoit bien, & à „ croire ce qui étoit vrai.

„ J'ai vécu & je meurs dans la communion „ protestante qui tire son unique regle de l'E„ criture Sainte & de la raison; mon cœur a

„ tou-

„ toujours confirmé ce que prononçoit ma bou-
„ che, & quand je n'ai pas eu pour vos lumie-
„ res toute la docilité qu'il eût fallu peut-être,
„ c'étoit un effet de mon averſion pour toute
„ eſpece de déguiſement; ce qu'il m'étoit im-
„ poſſible de croire, je n'ai pu dire que je le
„ croyois; j'ai toujours cherché ſincérement ce
„ qui étoit conforme à la gloire de Dieu & à
„ la vérité. J'ai pu me tromper dans ma re-
„ cherche; je n'ai pas l'orgueil de penſer avoir
„ eu toujours raiſon; j'ai peut-être eu toujours
„ tort; mais mon intention a toujours été pu-
„ re, & j'ai toujours cru ce que je diſois croi-
„ re. C'étoit ſur ce point tout ce qui dépendoit
„ de moi. Si Dieu n'a pas éclairé ma raiſon au
„ delà, il eſt clément & juſte; pourroit-il me
„ demander compte d'un don qu'il ne m'a pas
„ fait?

„ Voilà, Monſieur, ce que j'avois d'eſſen-
„ tiel à vous dire ſur les ſentimens que j'ai
„ profeſſés. Sur tout le reſte mon état pré-
„ ſent vous répond pour moi. Diſtraite par le
„ mal, livrée au délire de la fievre, eſt-il
„ tems d'eſſayer de raiſonner mieux que je
„ n'ai fait jouïſſant d'un entendement auſſi
„ ſain que je l'ai reçu? Si je me ſuis trom-
„ pée alors, me tromperois-je moins aujour-
„ d'hui, & dans l'abattement où je ſuis, dé-
„ pend-il de moi de croire autre choſe que ce
„ que j'ai cru étant en ſanté? C'eſt la raiſon

„ qui décide du sentiment qu'on préfere, &
„ la mienne ayant perdu ses meilleures fonc-
„ tions, quelle autorité peut donner ce qui
„ m'en reste aux opinions que j'adopterois sans
„ elle ? Que me reste-t-il donc désormais à
„ faire ? C'est de m'en rapporter à ce que j'ai
„ cru ci-devant : car la droiture d'intention
„ est la même, & j'ai le jugement de moins.
„ Si je suis dans l'erreur, c'est sans l'aimer ;
„ cela suffit pour me tranquilliser sur ma cro-
„ yance.

„ Quant à la préparation à la mort, Mon-
„ sieur, elle est faite ; mal, il est vrai, mais de
„ mon mieux, & mieux du moins que je ne la
„ pourrois faire à présent. J'ai tâché de ne
„ pas attendre pour remplir cet important de-
„ voir que j'en fusse incapable. Je priois en
„ santé ; maintenant je me résigne. La priere
„ du malade est la patience : la préparation
„ à la mort est une bonne vie ; je n'en con-
„ nois point d'autre. Quand je conversois a-
„ vec vous, quand je me recueillois seule,
„ quand je m'efforçois de remplir les devoirs
„ que Dieu m'impose ; c'est alors que je me
„ disposois à paroître devant lui ; c'est alors
„ que je l'adorois de toutes les forces qu'il
„ m'a données ; que ferois-je aujourd'hui que
„ je les ai perdues ? Mon ame aliénée est-
„ elle en état de s'élever à lui ? Ces restes
„ d'une vie à demi-éteinte, absorbés par la

„ souffrance, sont-ils dignes de lui être of-
„ ferts? Non, Monsieur; il me les laisse pour
„ être donnés à ceux qu'il m'a fait aimer &
„ qu'il veut que je quitte; je leur fais mes
„ adieux pour aller à lui; c'est d'eux qu'il faut
„ que je m'occupe : bientôt je m'occuperai de
„ lui seul. Mes derniers plaisirs sur la terre
„ sont aussi mes derniers devoirs; n'est-ce
„ pas le servir encore & faire sa volonté que
„ de remplir les soins que l'humanité m'impo-
„ se, avant d'abandonner sa dépouille ?
„ Que faire pour appaiser des troubles que je
„ n'ai pas? Ma conscience n'est point agitée;
„ si quelquefois elle m'a donné des craintes,
„ j'en avois plus en santé qu'aujourd'hui. Ma
„ confiance les efface; elle me dit que Dieu
„ est plus clément que je ne suis coupable, &
„ ma sécurité redouble en me sentant appro-
„ cher de lui. Je ne lui porte point un re-
„ pentir imparfait, tardif, & forcé, qui, dicté
„ par la peur ne sauroit être sincere, & n'est
„ qu'un piege pour le tromper. Je ne lui por-
„ te pas le reste & le rebut de mes jours,
„ pleins de peine & d'ennuis, en proye à la
„ maladie, aux douleurs, aux angoisses de la
„ mort, & que je ne lui donnerois que quand
„ je n'en pourrois plus rien faire. Je lui por-
„ te ma vie entiere, pleine de péchés & de
„ fautes, mais exempte des remords de l'im-
„ pie & des crimes du méchant.

„ A quels tourmens Dieu pourroit-il con-
„ damner mon ame? Les réprouvés, dit-on,
„ le haïssent! Il faudroit donc qu'il m'empê-
„ chât de l'aimer? Je ne crains pas d'aug-
„ menter leur nombre. O grand Etre! Etre
„ éternel, suprême intelligence, source de vie
„ & de félicité, créateur, conservateur, Pere
„ de l'homme & Roi de la nature, Dieu très-
„ puissant, très-bon, dont je ne doutai ja-
„ mais un moment, & sous les yeux duquel
„ j'aimai toujours à vivre! Je le sais, je m'en
„ réjouïs, je vais paroître devant ton trône.
„ Dans peu de jours mon ame libre de sa dé-
„ pouille commencera de t'offrir plus digne-
„ ment cet immortel hommage qui doit faire
„ mon bonheur durant l'éternité. Je compte
„ pour rien tout ce que je serai jusqu'à ce
„ moment. Mon corps vit encore, mais ma
„ vie morale est finie. Je suis au bout de ma
„ carriere & déja jugée sur le passé. Souffrir
„ & mourir est tout ce qui me reste à faire;
„ c'est l'affaire de la nature: Mais moi j'ai
„ tâché de vivre de maniere à n'avoir pas be-
„ soin de songer à la mort, & maintenant
„ qu'elle approche, je la vois venir sans ef-
„ froi. Qui s'endort dans le sein d'un pere,
„ n'est pas en souci du réveil."

Ce discours prononcé d'abord d'un ton gra-
ve & posé, puis avec plus d'accent & d'une
voix plus élevée, fit sur tous les assistans, sans

m'en excepter, une impression d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu surnaturel; un nouvel éclat animoit son teint, elle paroissoit rayonnante, & s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste, c'étoit son visage tandis qu'elle parloit.

Le Pasteur lui-même saisi, transporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au ciel: Grand Dieu! voilà le culte qui t'honore; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il en s'approchant du lit, je croyois vous instruire, & c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conscience, il ne vous trompera pas; j'ai vu bien des Chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines & seches prieres que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés! Madame, votre mort est aussi belle que votre vie; vous avez vécu pour la charité; vous mourez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple, soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus; puissions-nous, tous tant que nous sommes, vivre &

mourir comme vous! Nous ferons bien fûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir; c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si longtems qu'il ne faut pas nous quitter si vîte. Il fut charmé de rester, & je sortis là-dessus.

En rentrant, je vis que la conversation avoit continué sur le même sujet, mais d'un autre ton, & comme sur une matiere indifférente. Le Pasteur parloit de l'esprit faux qu'on donnoit au Christianisme en n'en faisant que la religion des mourans, & de ses ministres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, disoit-il, comme des messagers de mort, parce que dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air sévere; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'est pis encore. Un catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soin qu'on prend d'écarter de lui les démons, il croit en voir sa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'est dans cet état

d'effroi que l'Eglise aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons grace au ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux riches, portent jusqu'en l'autre monde l'injuste inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes tout opposées, & qu'il ne leur rendra point la religion lugubre & triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils sauront assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien, qui fut moins serré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que sentant son état parfaitement désespéré, elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funèbre appareil dont l'effroi des mourans les environne; soit pour donner le change à notre affliction, soit pour s'ôter à elle-même un spectacle attristant à pure perte. La mort, disoit-elle, est déja si pénible! pourquoi la rendre encore hideuse? Les soins que les autres perdent à vou-

loir prolonger leur vie, je les employe à jouïr de la mienne jusqu'au bout: il ne s'agit que de savoir prendre son parti; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher? si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnoîtra plus; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déja morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien; le mal de la nature est peu de chose; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblables se passoient entre la malade, le pasteur, quelquefois le médecin, la Fanchon, & moi. Made. d'Orbe y étoit toujours présente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de son amie, elle étoit prompte à la servir. Le reste du tems, immobile & presque inanimée, elle la regardoit sans rien dire, & sans rien entendre de ce qu'on disoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât

jusqu'à s'épuiser, je pris le moment que le ministre & le médecin s'étoient mis à causer ensemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille: voilà bien des discours pour une malade! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croit hors d'état de raisonner!

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je savois en santé qu'il falloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma derniere maladie; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre; je ne sais que dire ce que j'avois pensé, & pratiquer ce que j'avois résolu.

Le reste de la journée, à quelques accidens près, se passa avec la même tranquillité, & presque de la même maniere que quand tout le monde se portoit bien. Julie étoit, comme en pleine santé, douce & caressante; elle parloit avec le même sens, avec la même liberté d'esprit; même d'un air serein qui alloit quelquefois jusqu'à la gaîté: Enfin je continuois de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joye qui m'inquiétoit de plus en plus, & sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit, vous m'avez pré-

venue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puisque j'ai pris les devans, laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis: Julie, ma chere Julie! vous avez navré mon cœur: hélas, vous avez attendu bien tard! Oui, continuai-je, voyant qu'elle me regardoit avec surprise; je vous ai pénétrée; vous vous réjouïssez de mourir; vous êtes bien aise de me quitter. Rappellez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble; ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel? A l'instant elle me prit les mains: & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame; qui, moi? je veux vous quitter? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur? Avez-vous sitôt oublié notre entretien d'hier? Cependant, repris-je, vous mourez contente... je l'ai vu... je le vois.... Arrêtez, dit-elle; il est vrai, je meurs contente; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mystere. Ce papier étoit une Lettre, & je vis qu'elle vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte, ajouta-t-elle en me la donnant, afin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable.

à votre sageſſe & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ſerai plus, & je ſuis ſi ſûre de ce que vous ferez à ma priere que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette Lettre, cher St. Preux, eſt celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau ſavoir que celle qui l'a écrite eſt morte; j'ai peine à croire qu'elle n'eſt plus rien.

Elle me parla enſuite de ſon pere avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il ſait ſa fille en danger, & je n'entends point parler de lui? Lui ſeroit-il arrivé quelque malheur? Auroit-il ceſſé de m'aimer? Quoi, mon pere! ... ce pere ſi tendre... m'abandonner ainſi! .... me laiſſer mourir ſans le voir! .... ſans recevoir ſa bénédiction .... ſes derniers embraſſemens! .... O Dieu! quels reproches amers il ſe fera quand il ne me trouvera plus!.... Cette réflexion lui étoit douloureuſe. Je jugeai qu'elle ſupporteroit plus aiſément l'idée de ſon pere malade, que celle de ſon pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'allarme qu'elle en conçut ſe trouva moins cruelle que ſes premiers ſoupçons. Cependant la penſée de ne plus le revoir l'affecta vivement. Hélas, dit-elle, que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute ſa famille! .... Quelle vie ſera la ſienne? Il ſera ſeul; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort ſe faiſoit ſentir, & où la nature reprenoit

son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible, dit-elle; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me rejouir de vous quitter! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus; le seul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage & devenir une femme de bien! Ah, croyez que si je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la passer avec vous! Ces mots prononcés avec tendresse m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance; ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Mad. d'Orbe durant la nuit, la scene des enfans le matin, celle du ministre l'après-midi, l'entretien du soir avec moi l'avoient jettée dans l'épuisement. Elle eut un peu

plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fievre & le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit; il avoit insisté, disant qu'il s'agissoit d'une bonne action, qu'il connoissoit bien Madame de Wolmar, & qu'il savoit que tant qu'elle respireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter personne, & sur-tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misere; au reste, je n'apperçus rien dans sa physionomie & dans ses propos qui me fît mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémité, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aye grand besoin: je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien

me détermina pourtant. Un malhonnête homme eût pu dire la même chose; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystere; ni laquais, ni femme de chambre. Ces précautions me sembloient bizarres; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Made. d'Orbe; il passa devant elle; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, & le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnoissance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoît à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joye; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction: un seul sentiment absorboit tout; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappela bien des souvenirs: mais tandis que Julie le consoloit & lui donnoit de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement & se trouva si mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scene, & prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui; la Fanchon fut appellée, & à force de tems & de soins la malade revint enfin de sa pamoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous

dit, mes enfans, ce n'eſt qu'un eſſai : cela n'eſt pas ſi cruel qu'on penſe.

Le calme ſe rétablit ; mais l'allarme avoit été ſi chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit-là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en dedans, comme je lui avois dit ; il fallut attendre après le dîné pour le faire ſortir.

Durant le repas, du Boſſon, qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on diſoit ſe remarier, ajouta quelque choſe ſur le triſte ſort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre, encore ; ce ſont les veuves dont les maris ſont vivans. Cela eſt vrai, reprit Fanchon qui vit que ce diſcours s'adreſſoit à elle, ſur-tout quand ils leur ſont chers. Alors l'entretien tomba ſur le ſien, & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les tems, il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de ſa bienfaitrice alloit lui rendre la ſienne encore plus rude. C'eſt auſſi ce qu'elle fit en termes très-touchans, louant ſon bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient ſéduit, & le regrettant ſi ſincérement, que déja diſpoſée à la triſteſſe, elle s'émut juſqu'à pleurer. Tout à coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en ſort impétueuſement, ſe précipite à ſes genoux, les embraſſe, & fond

en larmes. Elle tenoit un verre; il lui échappe: Ah! malheureux, d'où viens-tu? se laisse aller sur lui, & seroit tombée en foiblesse, si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on sut par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon! quelle fête! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui tout seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétexta que les enfans avoient besoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scene n'incommoda point la malade, comme les précédentes; elle n'avoit rien eu que d'agréable, & ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi Claire & moi seuls auprès d'elle, & nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper & qui lui rappeloit si vivement les premiers tems

tems de sa jeunesse. Puis suivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entiere, pour montrer qu'a tout prendre elle avoit été douce & fortunée, que de dégrés en dégrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit selon toute apparence dans sa carriere naturelle le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante; de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des esclaves, d'une famille honorable & non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere, tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leur foiblesse ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage & de croire, d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, serrant la main de sa cousine

qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoître & que la langueur rendoit encore plus touchant; tous ces biens, dit-elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci!...le ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naître en même tems; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conservée tout le tems de ma vie, & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée? De quels maux ne me consoloit-elle pas? Qu'cussé-je été sans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, si je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui! Claire pour toute réponse baissa la tête sur le sein de son amie, & voulut soulager ses sanglots par des pleurs: il ne fut pas possible. Julie la pressa longtems contre sa poitrine en silence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elles se remirent, & Julie continua: Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens: c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon pere s'accordassent avec mon penchant. Il me falloit un

amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit; je crus le choisir: sans doute le ciel le choisit pour moi, afin que, livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées: mais seul parmi tant d'autres il étoit honnête homme & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné? Non; je ne connus d'abord de lui que son langage & je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie: je me jettai comme disoit mon pere à sa tête; il me respecta: ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant; elle lui rendoit justice, mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultere, sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent

suivis dans le même esprit. Milord Edouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle, mais si le ciel la lui eût conservée, bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mere, quelque foible qu'il fût, eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son pere, & delà seroient sortis la discorde & les scandales; peut-être les désastres & le déshonneur; peut-être pis encore si son frere avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle soutint qu'elle n'auroit pu jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui-qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins & ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune & des événemens. Que j'ai gémi! que j'ai versé de larmes! Hé bien, s'il falloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que

je voudrois retrancher: celui que j'ai souffert me seroit agréable encore. St. Preux, je vous rends ses propres mots, quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le présent, l'avenir me flattoient également; la jouissance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse: Mon bonheur monté par degrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir; il étoit venu sans être attendu, il se fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point? Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. Mon pere est déja vieux; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée: que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente sans cesse, la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie; que de pleurs

son départ m'auroit coûtés! Tout se seroit détaché de moi peu à peu, & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse! Enfin n'eût-il pas fallu mourir? Peut-être mourir la derniere de tous! Peut-être seule & abandonnée! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouïr de rien: j'aurois eu l'ennui de la vie & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir; si même on peut appeller mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non mes amis, non mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire; je reste avec vous; en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi... Et puis, nous nous rejoindrons, j'en suis sûre; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je le suis, je vais l'être: mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit-là quand le Ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive

& ſincere. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu ſouvent mourir avec oſtentation, jamais avec ſérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle, ſe joignoit-il un deſir ſecret de voir ſi ce calme ſe ſoutiendroit juſqu'au bout.

Elle n'eut pas beſoin de changer beaucoup le ſujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractere du ſurvenant. Comme ſes converſations en pleine ſanté n'étoient jamais frivoles, elle ne faiſoit alors que continuer à traiter dans ſon lit avec la même tranquillité des ſujets intéreſſans pour elle & pour ſes amis; elle agitoit indifféremment des queſtions qui n'étoient pas indifférentes.

En ſuivant le fil de ſes idées ſur ce qui pouvoit reſter d'elle avec nous, elle nous parloit de ſes anciennes réflexions ſur l'état des ames ſéparées des corps. Elle admiroit la ſimplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, diſoit-elle, eſt auſſi raiſonnable que les contes de revenans qui font mille déſordres & tourmentent les bonnes femmes, comme ſi les eſprits avoient des voix pour parler & des mains pour battre! Comment un pur eſprit agiroit-il ſur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremiſe de ſes organes? Il n'y

a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puisse y revenir encore, errer, demeurer peut être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de sa présence; elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir sur nous & nous communiquer ses pensées; elle n'a point de prise pour ébranler les organes de notre cerveau; non pas pour appercevoir non plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle eût des sens; mais pour connoître elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face-à-face: Car enfin, ajouta-t-elle en regardant le Ministre, à quoi serviroient des sens lorsqu'ils n'auront plus rien à faire? L'Etre éternel ne se voit ni ne s'entend; il se fait sentir; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponse du pasteur & à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entre eux étoit la résurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie, où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle

Elle se complaisoit tellement à ces idées, que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent serrée.

Quoique le Pasteur répondit à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prît son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime efficeroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoîtroit point, même dans le ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être, reprit Julie, il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine,

que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si cheres, qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espece d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers; ils me le feront donc encore; ne les voir plus seroit une peine, & le séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste, ajouta-t-elle en regardant le Ministre d'un air assez gai, si je me trompe, un jour ou deux d'erreur feront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-sûr, c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon pasteur n'aura pas la derniere place.

Ainsi se passerent les entretiens de cette journée, où la sécurité, l'espérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du Ministre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus caressante, plus

aimable, en un mot, plus elle-même. Toujours du sens, toujours du sentiment, toujours la fermeté du sage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de sentence; partout la naïve expression de ce qu'elle sentoit; partout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la souffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité stoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle; & quand les horreurs de la mort faisoient quelque instant pâtir la nature, elle ne cachoit point ses frayeurs, elle se laissoit consoler. Sitôt qu'elle étoit remise, elle consoloit les autres. On voyoit, on sentoit son retour; son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, sa plaisanterie même étoit touchante; on avoit le sourire à la bouche & les yeux en pleurs. Ôtez cet effroi qui ne permet pas de jouïr de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même; & le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident qui, bien que moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir longtems ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas

de cela, dit-elle en regardant Claire; la maladie eſt dans le ſang.

Se ſentant bien revenue, elle voulut qu'on ſoupât dans ſa chambre. Le médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il falloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce ſoir-là ſans ſe faire appeller. Julie s'en apperçut & ſourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, ſoupe encore avec moi ce ſoir; tu auras plus longtems ton mari que ta maîtreſſe. Puis elle me dit, je n'ai pas beſoin de vous recommander Claude Anet: Non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas beſoin de m'être recommandé.

Le ſoupé fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie, voyant qu'elle pouvoit ſoutenir la lumiere, fit approcher la table, &, ce qui ſembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le ſatisfaire lui offrit un blanc de poulet; non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra (*m*). On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir Made. d'Orbe la regarder; il falloit le voir, car cela ne peut ſe dire. Loin que ce qu'elle avoit

(*m*) Excellent poiſſon particulier au lac de Genève, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

mangé lui fit mal, elle en parut mieux le reſte du ſoupé. Elle ſe trouva même de ſi bonne humeur qu'elle s'aviſa de remarquer par forme de reproche qu'il y avoit longtems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Eſpagne à ces Meſſieurs. A la contenance du Médecin elle vit qu'il s'attendoit à boire de vrai vin d'Eſpagne, & ſourit encore en regardant ſa couſine. J'apperçus auſſi que, ſans faire attention à tout cela, Claire de ſon côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt ſur Julie & tantôt ſur Fanchon, à qui ces yeux ſembloient dire ou demander quelque choſe.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la proviſion d'un ſeul jour en avoit duré cinq, & que le vin manquoit ſans que perſonne s'en fût apperçu, malgré pluſieurs nuits de veille. (*n*) Le médecin tomboit des nues. Pour moi, ſoit qu'il fallût attribuer cet oubli à la triſteſſe, ou à

(*n*) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance: on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique : Trouvez ſeulement Julie, & tout le reſte eſt trouvé. Les hommes en général ne ſont point ceci ou cela, ils ſont ce qu'on les fait être.

la sobriété des domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que déformais tout le monde eût du vin à discrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau; le médecin le lui donna dans un verre & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon, mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie donnerent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée! après avoir attendu si tard ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller, très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son teint n'étoit point allumé; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie; à la pâleur près on l'auroit crue en santé. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternativement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le médecin: tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle

vouloit & n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit; son inquiétude étoit si vive qu'elle en paroissoit oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui; .... que la derniere convulsion avoit été moins forte; ... que la soirée ... elle resta interdite. Et Claire, qui pendant qu'elle avoit parlé trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Boffon se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit; il n'y a point là d'ivresse, ni de fievre; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras: Hé bien Monsieur!.... le pouls?... la fievre?.... la voix lui manquoit; mais ses mains écartées resloient toujours en avant; ses yeux pétilloient d'impatience; il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le médecin ne répond rien, reprend le poignet; examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit: Madame, je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif; mais si demain matin à pareille heure elle

eſt encore dans le même état, je réponds de ſa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverſe deux chaiſes & preſque la table, ſaute au cou du médecin, l'embraſſe, le baiſe mille fois en ſanglotant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuoſité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au ſien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah, Monſieur! ſi vous nous la rendez, vous ne la ſauverez pas ſeule.

Julie vit tout cela. Ce ſpectacle la déchire. Elle regarde ſon amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah cruelle! que tu me fais regretter la vie! veux-tu me faire mourir déſeſpérée? Faudra-t-il te préparer deux fois? Ce peu de mots fut un coup de foudre; il amortit auſſitôt les tranſports de joye ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'eſpoir renaiſſant.

En un inſtant la réponſe du Médecin fut ſçue par toute la maiſon. Ces bonnes gens crurent déja leur maîtreſſe guérie. Ils réſolurent tout d'une voix de faire au Médecin, ſi elle en revenoit, un préſent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ſes gages, & l'argent fut ſur le champ conſigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord ſe fit avec tant d'empreſſement que Julie entendoit de ſon lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui ſe ſent mourir!

Elle me fit signe, & me dit à l'oreille : on m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amere & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, Madᵉ. d'Orbe, qui partagea le lit de sa Cousine comme les deux nuits précédentes, fit appeller sa femme de chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me semble, qu'elle n'eût fait si son mari ne fût pas arrivé. Madᵉ. d'Orbe s'opiniâtra de son côté, & les deux femmes de chambre passerent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voisine, & l'espoir avoit tellement ranimé le zele, que ni par ordres ni par menaces je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'allarmerent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille, un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. Jaccours, j'entre, j'ouvre le rideau.... St. Preux!.... cher St. Preux!.... je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées ; l'une évanouïe, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou re-

cueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus!.... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier saisissement je m'informai de Made. d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre, & même l'y renfermer: car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie, se jettoit sur son corps, le réchauffoit du sien, s'efforçoit de le ranimer, le pressoit, s'y colloit avec une espece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés, & nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoissant personne, se roulant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme de chambre au pied de son lit, consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, trembloit de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme de chambre de se retirer; car je craignois qu'un seul

mot de consolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelque tems la voyant épuisée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les vis venir autour d'elle. Malheureusement, le premier qu'elle apperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espece d'horreur & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment & m'en attirerent de très piquans. Ils ne laisserent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser; ce fut en vain; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place? Ce que faisoit Made. d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Made. d'Orbe, aux funérailles de la seule personne que j'aye aimée, il fallut monter à cheval & partir la mort dans

le cœur pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai souffrant de sa chûte, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleur, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais, j'en suis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure & rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes: Mais tout n'étoit pas dit encore. Il falloit qu'elle ressuscitât, pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre: Monsieur, Monsieur, hâtez-vous; Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé: j'accourus toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versoient des larmes de joye en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'est? tout le monde est dans le transport, personne ne peut me répondre: la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux autour de son lit, & les yeux fixés sur elle. Je m'approche; je la vois sur ce lit habillée & parée; le cœur me bat; je l'examine.... Hélas, elle

étoit morte! Ce moment de fauſſe joye ſitôt & ſi cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne ſuis pas colere : je me ſentis vivement irrité. Je voulus ſavoir le fond de cette extravagante ſcene. Tout étoit déguiſé, altéré, changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'hiſtoire du prodige.

Mon beau-pere allarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir ſe paſſer de ſon valet-de-chambre, l'avoit envoyé un peu avant mon arrivée auprès de lui ſavoir des nouvelles de ſa fille. Le vieux domeſtique, fatigué du cheval, avoit pris un batteau, & traverſant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la conſternation, il en apprend le ſujet, il monte en gémiſſant à la chambre de Julie; il ſe met à genoux aux pieds de ſon lit, il la regarde, il pleure, il la contemple. Ah, ma bonne maîtreſſe! ah, que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous! moi qui ſuis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne ſuis bon à rien, que fais-je ſur la terre? Et vous qui étiez jeune, qui faiſiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maiſon, l'eſpoir des malheureux;..., hélas quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir?....

Au milieu des exclamations que lui arrachoient ſon zele & ſon bon cœur, les yeux toujours col-

lés sur ce visage, il crut appercevoir un mouvement : son imagination se frappe; il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se leve avec transport & court par toute la maison, en criant que Madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en fallut pas davantage ; tout le monde accourt, les voisins, les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient, elle n'est pas morte! Le bruit s'en répand & s'augmente : le peuple ami du merveilleux se prête avidement à la nouvelle; on la croit comme on la desire; chacun cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais.

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chere ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec soin,

& quoique sa garderobe leur eût été laissée, elles lui prodiguerent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit & laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joye publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude, que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture il pourroit arriver du tumulte, que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa femme en vie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, & quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déja quelques signes d'altération. Je le dis à Made. d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossiere; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre, d'y navrer son cœur à plaisir, de l'y repaître de ce mortel spectacle, de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant son parti sans rien dire, elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que vous lui aviez apporté des

Indes. Puis s'approchant du lit, elle baisa le voile, en couvrit en pleurant la face de son amie, & s'écria d'une voix éclatante: „Maudite soit l'indigne main qui jamais levera ce „voile! maudit soit l'œil impie qui verra ce „visage défiguré!" Cette action, ces mots frapperent tellement les spectateurs, qu'aussi-tôt comme par une inspiration soudaine la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens & sur tout le peuple, que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits & avec les plus grandes précautions; elle a été portée & inhumée dans cet état, sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile.

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-pere, Mme. d'Orbe, des amis, des parens, des voisins & de mes propres gens. Le reste n'est rien; mais mon vieux ami! mais Mde. d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide tristesse l'aigrit; il lui faut des regrets amers semblables aux siens; & sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus désolant est qu'on ne peut compter sur rien avec elle, & ce qui la soulage un moment la dé-

dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit approche de la folie, & seroit risible pour des gens de sens-froid. J'ai beaucoup à souffrir, je ne me rebuterai jamais. En servant ce qu'aime Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un seul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à se conserver pour remplir les soins dont la chargea son amie. Exténuée d'agitations, d'abstinences, de veilles, elle sembloit enfin résolue à revenir sur elle-même, à recommencer sa vie ordinaire, à reprendre ses repas dans la salle à manger. La premiere fois qu'elle y vint je fis dîner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet essai devant eux : car le spectacle des passions violentes de toute espece est un des plus dangereux qu'on puisse offrir aux enfans. Ces passions ont toujours dans leurs excès quelque chose de puérile qui les amuse, qui les séduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre. Ils n'en avoient déja que trop vu.

En entrant, elle jetta un coup d'œil sur la table & vit deux couverts. A l'instant elle s'assit sur la premiere chaise qu'elle trouva derriere elle, sans vouloir se mettre à table ni dire la raison de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troisieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement sa Cousine. Alors elle se laissa prendre par la main & mener à table sans résistance, rangeant sa robe avec soin, comme si el-

le eût craint d'embarraſſer cette place vuide. A peine avoit-elle porté la premiere cuillerée de potage à ſa bouche qu'elle la repoſe, & demande d'un ton bruſque ce que faiſoit-là ce couvert, puiſqu'il n'étoit point occupé? Je lui dis qu'elle avoit raiſon, & fis ôter le couvert. Elle eſſaya de manger, ſans pouvoir en venir à bout. Peu à peu ſon cœur ſe gonfloit, ſa reſpiration devenoit haute & reſſembloit à des ſoupirs. Enfin elle ſe leva tout-à-coup de table, s'en retourna dans ſa chambre ſans dire un ſeul mot ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon par ſes propres caprices, & d'amollir la dureté du déſeſpoir par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble beaucoup à Madame de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Geneve pluſieurs ajuſtemens ſemblables, dont elles ſe paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut poſſible, & après l'avoir bien inſtruite, je lui fis occuper à table le troiſieme couvert, qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au premier coup d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée, & me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut-là le premier de mes ſoins auquel elle parut ſenſible, & j'ai-

gurai bien d'un expédient qui la disposoit à l'attendrissement.

Henriette, fiere de représenter sa petite Maman, joua parfaitement son rôle, & si parfaitement que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mere le nom de Maman, & lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'avisa de porter la main sur une cueillere & de dire dans une saillie: Claire, veux-tu de cela? Le geste & le ton de voix furent imités au point que sa mere en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend son assiette en disant, oui mon enfant, donne; tu es charmante: & puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention, je vis de l'égarement dans ses yeux, & dans son geste un mouvement plus brusque & plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien; car une heure après elle eut une violente indigestion qui l'eut infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, & ne pas exposer sa raison.

Voila, mon cher, à peu près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron, Claire mon-

chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en sors; ils passent une heure ou deux ensemble, & les soins qu'elle lui rend, facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs, elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ses devoirs. Avec tout cela, elle n'est pas encore au point de la tristesse; les larmes ne coulent pas encore; on vous attend pour en répandre, c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie; il est venu de moi le premier, & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son pere, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous désire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis; je vous devrai peut-être plus que personne.

LETTRE XII.

De Julie.

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

IL FAUT renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami; souffrons ce changement sans murmure, il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir: cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bien

fait du Ciel de l'avoir prévenue; sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis longtems fait illusion. Cette illusion me fut salutaire; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, & j'ai cru l'être. Rendons grace à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile; qui sait si me voyant si près de l'abîme, la tête ne m'eût point tourné? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre; il me soutient quand mes forces m'abandonnent; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire, il n'a rien coûté à mon innocence; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire; la vertu me reste sans tache, & l'amour m'est resté sans remords.

J'ose m'honorer du passé, mais qui m'eût pu répondre de l'avenir? Un jour de plus, peut-être, & j'étois coupable! Qu'étoit-ce de la vie entiere passée avec vous? Quels dangers j'ai courus sans le savoir! A quels dangers plus grands j'allois être exposée! Sans doute je sentois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas

assez vécu pour le bonheur & pour la vertu? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie. En me l'ôtant le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable; contente de vous & de moi, je pars avec joye, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire: Ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs, je les sens: vous restez à plaindre, je le sais trop; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chere vous font un devoir de vous conserver pour elle! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis longtems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plaisirs, votre amitié, tout sera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reste une autre Julie & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie; unissez-vous pour conserver l'autre; c'est le seul moyen

qui vous reſte à tous deux de me ſurvivre, en ſervant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'eſt cher! Combien vous devez l'être l'un à l'autre! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raiſons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi ſans vous attendrir enſemble? Non: Claire & Julie ſeront ſi bien confondues qu'il ne ſera plus poſſible à votre cœur de les ſéparer. Le ſien vous rendra tout ce que vous aurez ſenti pour ſon amie, elle en ſera la confidente & l'objet: vous ſerez heureux par celle qui vous reſtera, ſans ceſſer d'être fidelle à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer ſe paſſe, vous aurez brûlé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'eſt dans ce chaſte lien que vous pourrez ſans diſtractions & ſans craintes vous occuper des ſoins que je vous laiſſe, & après leſquels vous ne ſerez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici bas. Vous le ſavez, il exiſte un homme digne du bonheur auquel il ne ſait pas aſpirer. Cet homme eſt votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, ſans intérêt à la vie, ſans attente de celle qui la fuit, ſans plaiſir, ſans conſolation, ſans eſpoir, il ſera bientôt le plus infortuné des

mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous, & vous savez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez: Il a fait son devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu est juste; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je sais quels soins va vous coûter leur éducation: mais je sais bien aussi que ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inséparables de cet emploi, dites vous, ils sont les enfans de Julie, il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les observations que j'ai faites sur votre mémoire & sur le caractere de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé: Je ne vous le donne pas pour regle, je le soumets à vos lumieres. N'en faites point des savans, faites-en des hommes bienfaisans & justes. Parlez-leur quelquefois de leur mere ... vous savez s'ils lui étoient chers.... Dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à son frere que c'étoit pour lui que j'aimois la vie. Dites leur.... je me sens fatiguée. Il faut finir cette Lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine, je crois rester avec eux.

Adieu.

Adieu, adieu, mon doux ami.... Hélas! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguise plus rien.... Eh! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je sens? Ce n'est plus moi qui te parle; je suis déja dans les bras de la mort. Quand tu verras cette Lettre, les vers rongeront le visage de ton amante, & son cœur où tu ne seras plus. Mais mon ame existeroit elle sans toi, sans toi quelle félicité goûterois-je? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu, qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, & de te le dire encore une fois.

LETTRE XIII.

De Madame d'Orbe.

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hyver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient; vous n'y verrez que douleur & tristesse, & peut-être l'affliction commune ferat elle un soulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me

répond pas. La douleur d'un pere infortuné se concentre en lui-même; il n'en imagine pas une plus cruelle; il ne la fait ni voir ni sentir: il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence regne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte! Venez partager mes douleurs: Venez nourrir mon cœur de vos regrets; venez l'abreuver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je sais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue & franche; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue: peut-être en ai-je encore; peut-être en aurai-je toujours; je ne le sais ni ne le veux savoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas; je ne m'en fâche ni ne m'en soucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire & que vous devez bien retenir. C'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange & pourroit se résoudre à en épouser une autre, n'est à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami; & quant à moi, je vous déclare que tout homme quel qu'il

puisse être, qui désormais m'osera parler d'amour, ne m'en reparlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent, aux devoirs qui vous sont imposés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans se forment & grandissent; son pere se consume insensiblement; son mari s'inquiete & s'agite; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie; son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle, il lui parle, il soupire. Je crois déja voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre! Il est bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc, chers & respectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut chèr. Que son esprit nous anime; que son cœur joigne tous les nôtres; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & sensible se plaît à revenir parmi nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe & gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tout remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet, je la sens à chaque

pas, à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu; c'est ici que repose sa cendre... la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine, en allant au Temple... j'apperçois... j'apperçois le lieu triste & respectable... beauté, c'est donc là ton dernier asyle! ... confiance, amitié, vertus, plaisirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti .... je me sens entraîné .... j'approche en frissonnant .... je crains de fouler cette terre sacrée .... je crois la sentir palpiter & frémir sous mes pieds .... j'entends murmurer une voix plaintive! .... Claire, ô ma Claire, où es-tu? que fais-tu loin de ton amie? .... son cercueil ne la contient pas toute entiere.... il attend le reste de sa proye .... il ne l'attendra pas longtems (*).

(*) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est, m'en est si agréable, & le sera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel, c'est qu'au moins ce foible intérêt est pur & sans mélange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer & composer le personnage d'un Scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail si cruel; ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

FIN.

TABLE
DES
MATIERES,

Contenues dans les trois volumes de la NOUVELLE HÉLOÏSE, dans laquelle on a suivi l'ordre des pages, & non celui des Lettres.

A.

A Battement. Etat de l'ame plus dangereux que la foiblesse même. t. 1. pag. 13. Il conduit à la stupidité. t. 3. p. 370.

Adultere. Comment il est regardé parmi le grand-monde. t. 1. pag. 402. t. 2. pag. 51. Vains prétextes dont on se sert pour l'autoriser. ibid. & pag. 50... 83. Foiblesse de ces prétextes. t. 2. pag. 89. 90. 91. 92.

Alimens. On peut juger du caractere des nations par les Alimens dont elles font le plus d'usage. t. 2. pag. 244. 245.

Ame. La force de l'Ame tient à la pureté. t. 3. pag. 239. Sécurité de l'Ame vraiment chrétienne aux approches de la mort. t. 3. pag. 324.. 242. Tous les événemens de la vie excitent alors & nourrissent sa reconnoissance envers Dieu. t. 3. pag. 337. 338. 239. 340. 241. 342. Sentiment consolant sur l'état des Ames séparées des corps. t. 3. pag. 343. 344. Objection contre ce système. ib. pag. 247. On y répond. ibid. & pag. 348.

Amitié. Triomphe de l'Amitié. t. 1. pag. 331. Elle est toujours accompagnée de soucis & de soins. t. 1. pag. 23. 24. 25. 26... 202...231.... 238. 239. t. 3. 167. 168. 169. 170... 182. 183. Elle suppose de tristes devoirs. t. 3. pag. 217. 218. 219. Elle est ennemie du babil. t. 3. pag. 58. 59. Elle est rarement constante entre les femmes. t. 3. pag. 338. Cruelles inquiétudes de l'Amitié. t. 3. pag. 50. 51. suivies de transports de joye très-courts. ibid. & pag. 352.

Amour. L'Amour en lui-même n'est pas un crime. t. 3. pag. 184. Il est au contraire quelquefois la route de la vertu. t. 3. pag. 174. 175. Mais il n'est rien sans l'estime. t. 1. pag. 93. t. 2. pag. 95. Si l'honnêteté l'abandonne, il est privé de son plus grand charme. t. 2. pag. 95. Différence qu'il y a entre l'amour pur & l'amour sensuel.

t. 2. pag. 57. L'amour pur eſt le plus chaſte de tous les ſens. t. 1. pag. 180. 181. Il eſt ou méconnu ou profané à Paris. t. 1. pag. 403. Preuve ſinguliere d'un véritable Amour. t. 1. pag. 148. Trait généreux qu'il inſpire à une amante. t. 3. pag. 26. L'Amour eſt ſujet aux caprices. t. 1. depuis pag. 27. juſqu'à la pag. 39. Il eſt très-dangereux d'en ſuivre les premieres impreſſions. t. 2. pag. 58. 59. 60. 61. 62. 63 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70...74. 75. 76. 77. 78...82. 83. Et très-difficile de l'éteindre entiérement, lorſqu'il a une fois bleſſé le cœur. t. 3. pag. 365.

Amour propre. Il eſt le caractere général de l'homme. t. 2. pag. 309. 310. Il ſait payer les vertus pénibles. t. 2. pag. 23.

Angleterre. Un Republicain y trouve, plutôt qu'en France, des moyens honnêtes de parvenir. t. 1. pag. 389.

Athéiſme (l') eſt un ſyſtême déſolant. t. 3. pag. 117. Il eſt obligé de ſe cacher dans les pays proteſtans. ibid.

Avidité. Mauvais effet qu'elle produit. t. 3. pag. 12. Elle conduit au vice ſous prétexte de chercher la ſureté. t. 3. pag. 11.

Aumône. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, elle eſt celui qui coûte le moins de peine. t. 3. pag. 19.

B.

Beauté. Elle eſt un don fragile de la nature. t. 1. pag. 103. Elle ne regne jamais avec plus d'empire qu'au milieu des ſoins champêtres. t. 3. pag. 136.

Bienfaits. Il faut du diſcernement dans la diſtribution des Bienfaits. t. 3. pag. 18. 19. Ils ne doivent point s'étendre juſqu'à favoriſer l'ambition de ceux qui veulent quiter un état où ils ſont bien. t. 3. pag. 20. 21. 22.

Bienſéance. Elle ne doit jamais l'emporter ſur la vertu. t. 2. pag. 451. Elle n'eſt ſouvent que le maſque du vice. t. 2. pag. 197. Elle amene ordinairement la défiance & le dégoût. t. 2. pag. 279.

Bienveillance. Elle eſt le moyen le plus ſûr pour gagner l'affection des autres. t. 1. pag. 289. Elle fait la liaiſon des états divers. t. 3. pag. 54. 55.

Bon. (le) Ce que c'eſt t. 1. pag. 48. Il ne dépend point du jugement des hommes. t. 1. pag. 202.

Bonheur. Toutes les délices de la terre ne peuvent faire le bonheur d'un cœur dépravé. t. 1. pag. 325. S'il y a Bonheur en ce monde, c'eſt l'homme de bien qui le poſſede. t. 1. pag. 326. La mort ſeule eſt capable de le fixer. t. 3. pag. 342.

C.

Célibat. Etat illicite pour les hommes vraiment utiles. t. 3. pag. 219. 220. Il amene presque toujours quelque désordre public ou caché. t. 3. pag. 243. 244.

Censure. Le mérite seul la fait supporter. t. 1. pag. 388.

Christianisme. Esprit faux qu'on lui donne; sur-tout chez les Catholiques. t. 3. pag. 326.

Climat. Il influe beaucoup sur l'humeur & sur les passions. t. 1. pag. 79. 80.

Cœur. Il desire toujours, sans pouvoir trouver ici bas de quoi se remplir. t. 3. pag. 87. Un Cœur droit est le premier organe de la vérité. t. 3. pag. 1. 2. Un tel Cœur porte jusques dans ses fautes les préjugés de la vertu. t. 2. préf. pag. XII. Inconvéniens des Cœurs froids & tranquilles. t. 2. pag. 312. 313.

Comédie. Son objet, t. 1. pag. 369. bien saisi par Moliere, t. 1. pag. 370. manqué par les autres modernes. ibid. & pag. 371.

Compagnie. Combien elle est quelquefois dangereuse. t. 1. pag. 448. Celle des gens de campagne a des charmes pour les ames élevées. t. 3. pag. 52. 53. 54.

Conscience. Elle ne trompe jamais ceux qui la consultent sincérement. t. 2. pag. 97. Elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. t. 3. pag. 294. Le repos d'une bonne Conscience est bien rare même parmi les chrétiens. t. 3. pag. 325. Coupable, elle arme contre nous des témoins qui n'y songeoit pas. t. 1. pag. 123. Elle se modifie selon les tems & les lieux. t. 2. pag. 86. Tourmens d'une Conscience avilie. t. 1. pag. 241. t. 2. pag. 156.

Consolations (les) indiscrettes aigrissent les afflictions violentes. t. 1. pag. 270.

Courage. En quoi il consiste. t. 1. pag. 315. Il y a plus de vrai Courage à refuser le Duel qu'à l'accepter. ibid. & pag. 216.

Courtisans. Ils different peu des valets. t. 2. pag. 309.

D.

Danse. Elle n'est point contraire aux bonnes mœurs; t. 2. pag. 240 ni à l'esprit du christianisme. ibid. pag. 250. 251. 252. 253.

Désespoir. Portrait d'une ame livrée au Désespoir. t. 3. pag. 354. 355... 360. Il conduit à la folie t. 3. pag. 261. 262. 268.

Desir. Prévenir les desirs, c'est l'art de les éteindre. t.

3. pag. 32. Les contenter tous, c'eſt le moyen d'abréger la jouïſſance & la vie. ibid. pag. 33. & t. 3. pag. 285. 286. La privation des deſirs eſt la plus inſupportable de toutes. t. 3. pag. 287.

Dévot. L'Amour de Dieu ſert d'excuſe aux faux Dévots pour n'aimer perſonne. t. 3. pag. 293.

Dévotion. La vraie Dévotion ne conſiſte point dans un extérieur affecté; t. 3. pag. 292. mais dans l'accompliſſement des devoirs que Dieu nous impoſe. t. 3. pag. 289. Elle ne détache point de l'amour raiſonnable des créatures; t. 3. pag. 113. 114. 115 mais elle fuit cependant le langage figuré qui ſubſtitue à l'amour de Dieu des ſentimens imités de l'amour terreſtre. t. 3. pag. 292. Elle eſt à l'ame ce que l'opium eſt au corps. t. 3. pag. 291.

Dieu. L'idée de DIEU n'effraya jamais que l'ame du méchant. t. 2. pag. 93. 94. & t. 3. pag. 291. Il ſe fait voir dans ſes œuvres, & ſentir au-dedans de nous. t. 3. pag. 296. Le plus ſûr moyen de ſe préſerver de la tentation eſt de ſe donner pour témoin de ſes actions les plus ſecrettes. t. 3. pag. 119. C'eſt croire en lui que d'être homme de bien. t. 3. pag. 295. Il eſt trop juſte pour demander compte d'un don qu'il n'a pas fait. t. 3. pag. 321. Il eſt la ſeule régle inviolable de notre conduite. t. 2. pag. 86. 87. Hors de lui, rien de beau que ce qui n'eſt pas. t. 3. pag. 286.

Diſpute. Fruits ordinaires des Diſputes ſur les matieres de religion. t. 3. pag. 297.

Douleur. Les douleurs profondes n'excitent ni geſtes, ni cris. t. 3. pag. 256. Elles nourriſſent l'ame d'une amertume qui plaît. t. 3. pag. 559.

Duel. Il ſacrifie ſouvent l'honneur d'une Maîtreſſe à un faux point d'honneur. t. 1. pag. 205. Prétextes dont on l'autoriſe. t. 1. pag. 206. 211. 212. 213. On y répond. ibid. Le Duel a été inconnu aux plus vaillans hommes de l'Antiquité. t. 1. pag. 208. Il eſt contraire au ſolide honneur, ibid. pag. 209. 214. à l'humanité, ibid. pag. 210. à l'amour de la Patrie, ibid. pag. 216. Il eſt plûtôt une marque de lâcheté que de courage. ibid. pag. 211. 213. Il rend l'homme ſemblable aux bêtes féroces. ibid. pag. 217. 218.

E.

Echange. Les Echanges réels ſont préférables aux Echanges pécuniaires. t. 3. pag. 43. 48.

Economie. L'Etude de l'Economie eſt très-importante au Pere de famille. t. 2. pag. 276. Elle eſt plus amie de la ſimplicité & de la commodité que de la richeſſe & du luxe. t. 2. pag. 225. 226. Moyens d'exciter l'émulation.

parmi les ouvriers, ibid. pag. 227. 228. 229. de s'attacher les domestiques, ibid pag. 233. 234. 235. 236. d'établir entre eux le bon ordre, ibid. pag. 230. 231. 232, 238. 239... 242... 245. 246. 247. la subordination & la concorde. ibid. pag. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. L'Economie considérée relativement aux ornemens des jardins, parterres &c. t. 2 depuis pag. 275. jusques à pag. 299. Relativement à la culture des terres. t. 3. pag. 44. 45. Relativement à la parure. t. 3. pag. 46. 47. à la table. ibid. & pag. 49. 50... 140.

Egalité. Elle rétablit l'ordre de la nature, & resserre les liens de l'amitié. t. 3 pag. 142. 143... 145.

Enfant. Pourvoir à la subsistance des Enfans, c'est le premier devoir de l'homme sociable. t. 3. pag. 10. On doit commencer leur éducation par le soin de les rendre propres à être élevés. t. 3. pag 65. Une instruction prématurée est toujours dangereuse. ibid. pag. 67. 68... On ne doit point les obliger d'apprendre leur catéchisme qu'ils ne soient capables de l'entendre. ibid. pag. 101. il faut faire beaucoup d'attention à leur caractere. ibid. pag. 67. 68...70. 71. 72. 73. 74. Leur laisser l'usage de leurs forces, & ne gêner en eux nul mouvement de la nature, double moyen de prévenir les accidens de l'humanité & les vices qui naissent de l'esclavage. ibid pag. 76. 77. N'avoir point pour eux de fausses complaisances, excellent expédient pour les rendre libres, paisibles, caressans, dociles &c. t. 3 pag. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. Il faut user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion; ibid. pag. 85. 86... Réprimer leur vanité naissante. ibid. pag. 86. 87. 88. 89. 90. Excellente maniere d'exciter en eux la volonté d'apprendre; ibid. pag. 99. 100.. de cultiver leur mémoire: ibid. pag. 97. 98... de les punir. ibid. pag. 93. 94. On leur doit l'exemple des mœurs. ibid. pag. 102. 103. Le spectacle des passions violentes est un des plus dangereux qu'on puisse leur offrir. t. 3. pag. 360. Il faut éviter de leur rendre la religion triste & lugubre. t. 3. pag 327. On doit tâcher d'en faire plutôt des hommes bienfaisans & justes que des savans. t. 3. pag. 368.

Erreurs. Elle n'est point un crime. t. 3. pag. 294 295... 321. 322.

Esprit (l') est la manie des François. t. 1. pag. 346. L'intention de la nature est que le corps se fortifie avant que l'Esprit s'exerce. t. 3. pag. 57. Le véritable Esprit tient à la vertu. t. 3. pag. 231. 232.

Estime. On ne peut être heureux sans jouir de sa propre Estime. t. 1. pag 324.

Excès. Il est blâmable en tout, même dans la dévotion. t. 3. pag. 271. 272.

F.

Femme. Portrait d'une Femme vertueuse. t. 1. pag. 3 9. Sa destination morale est naturellement différente de celle de l'homme. t. 1. pag. 162. 163. Les Femmes sont propres à nourrir des enfans, & non à former des hommes. t. 3. pag. 92. Ce qu'elles doivent être pour se faire respecter. t. 3. pag. 105. L'amour & la haine des Femmes sont également nuisibles. t. 3. pag. 257.

Fidélité. Elle est le premier devoir qui lie les familles & la société. t. 2. pag. 84.

Fille. Etat habituel de toute fille d'un certain âge. t. 1. pag. 303. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. t. 2. préf. pag. xxiv.

Foi. La véritable Foi est celle qui fait aimer Dieu. t. 3. pag. 325.

Fortune. Il vaut mieux devoir sa Fortune à sa femme qu'à son ami. t. 3. pag. 247. Elle ne peut rendre un homme heureux. t. 1. pag. 323. Elle est moins désirable que la vertu. t. 1. pag. 322.

Franchise. Elle est la marque de l'estime & souvent de la reconnoissance. t. 1. pag. 388.

François. Quel il est naturellement. t. 1. pag. 336. .. 382... 388. De tous les peuples de l'Europe, il est un des moins propres à la Musique. t. 1. pag. 428. Ridicule entêtement de leur part sur ce sujet. ibid. pag. 429. Leur attachement pour leur Roi comparé à celui des Romains pour Germanicus. t. 3. pag. 61. Ils sont haïs de toutes les autres nations & n'en haïssent aucune. ibid.

G.

Galanterie. Ce qu'elle est en France. t. 1. pag. 411. Son jargon fleuri est fort éloigné du sentiment. t. 1. pag. 347.

Générosité. Traits admirables de Générosité. t. 1. pag. 152 .. 223... 232... 281. t. 2. pag. 71. 72. Elle n'abandonne point l'ami dans les malheurs. t. 3. pag. 370. 371.

Genève. Description de Genève. t. 3. pag. 225. Eloge de son gouvernement. ibid. 226

Génevois. Le Génevois est franc jusques dans ses vices. t. 3. pag. 227. Il est naturellement vertueux; mais il contracte aisément les mœurs des autres peuples chez lesquels il vit. t. 3. pag. 273. Parmi les autres nations, il se fait honte de sa patrie. ibid. pag. 234. Il ne va point à la fortune par des moyens bas & serviles. ibid. Il est grand amateur des bons livres. ibid. pag. 230. Il a les passions très-vives. ibid. pag. 229. Il affecte néanmoins en par-

lant une prononciation trainante. ibid. pag. 228. Leurs femmes sont vives & piquantes, & les plus aimables de l'Europe, ibid. pag. 231. & leurs mariages sont fort heureux. t. 3. pag. 232. 233.

Gentilhomme. Origine de la plûpart des Gentilshommes. t. 1. pag. 233.

Gouvernante. Elles sont souvent d'autant plus dangereuses, qu'aux principes de lâgesse & d'honneur qu'elles inculquent, elles mêlent les récits les plus imprudens, & les confidences les plus indiscrettes. t. 1. pag. 20. 21.

Goût. Ce que c'est. t. 1. pag. 48. Comment il se perfectionne. ibid. pag. 49. Le Goût tient à la vertu. t. 3. pag. 231.

H.

Histoire. Pourquoi l'on doit préférer la lecture de l'Histoire ancienne à celle de l'Histoire moderne. t. 1. pag. 59.

Homme. Un honnête Homme ne se cache point, lorsqu'il parle au Public. t. 2. préf. pag. xxix. xxx. xxxi. L'Homme doit être Homme jusques dans les délassemens. t. 3. pag. 91. Le plus méchant des Hommes voudroit être Homme de bien. t. 1. pag. 323. Ce qui distingue l'Homme fragile de l'Homme méchant. t. 3. pag. 280. Point d'état permanent pour l'Homme en cette vie. t. 3. pag. 341.

Honnêteté. (fausse) Effets qu'elle produit. t. 1. pag. 25.

Honneur. Deux especes d'honneur. t. 1. pag. 90. En quoi l'un & l'autre consistent. ibid. pag. 91. 92. 93. 94.

Honte. (mauvaise) Ses effets. t. 1. pag. 210... 451. 452. Elle inspire plus de mauvaises actions que de bonnes. t. 3. pag. 246. Moyen de s'en guérir. t. 1. pag. 453. La fausse Honte mene à la véritable. t. 3 pag. 185.

Hospitalité. Belle maniere de l'exercer. t. 1. pag. 82... 84. 85. t. 2. pag. 319.

Humanité. Sentimens généreux qu'elle inspire. t. 1. pag. 145. 146. 147... 150. t. 2. pag. 179. 180... 351. 352. t. 3. pag. 336. Elle feminise les lieux bas. t. 1. pag. 458. Elle est bien différente des fausses démonstrations de la politesse. t. 1. pag. 336.

I.

Imagination. La plupart des prodiges sont le fruit d'une Imagination frappée. t. 3. pag. 358.

Incrédule. Il fait le bien par goût & non par choix, t. 2. pag. 94. & sans en attendre de récompense. t. 3. pag. 295. Douceurs dont il est privé en ce monde. t. 3. pag. 298. Ses doutes en envisageant la mort. t. 3. pag. 310.

Il eſt ſans intérêt à la vie préſente, & ſans attente de celle qui la ſuit. t. 3. pag. 368. Il eſt difficile de le ramener, lorſqu'il eſt froid & point méchant. t. 3. pag. 120. Le meilleur argument contre lui eſt une vie vraiment chrétienne. t. 3. pag. 298. 299. Les vrais Incrédules ſont les méchans. t. 3. pag. 295.

Incrédulité. L'Eſprit faux qu'on donne au Chriſtianiſme la fomente. t. 3. pag. 327.

Infortunés. Comment on peut les ſoulager. t. 1. pag. 457. 458.

Inhumanité des Européens dans les Indes, le Mexique & le Pérou. t. 2. pag. 177. 178. Entre eux ſur l'Océan, ibid. pag. 179.

Injure réparée avec une générosité ſans exemple. t. 1. pag. 223. La réparation doit être complette ou nulle. t. 1. pag. 228.

Intolérance. Elle eſt l'apanage des faux dévots. t. 3. pag. 293. Elle endurcit l'ame. ibid. & pag. 294. Elle empiete ſur la fonction des Démons. ibid.

L.

Lecture. Excellente maniere d'en profiter. t. 1. pag. 45. 46. On doit y apporter beaucoup de diſcernement. ibid. pag. 47. Il faut en exclure les livres d'amour. ibid. pag. 51. On doit juger du fruit de la Lecture par les diſpoſitions où l'on ſe trouve après l'avoir faite. t. 1. pag. 386. En matiere de Morale, il n'y a point de Lectures utiles aux gens du monde. t. 2. Préf. pag. xv. xvi.

Liberté. Sentiment ſur la Liberté de l'homme. t. 3. pag. 269. 270. Réponſe à une objection tirée de l'Ecriture. ibid. pag. 271. Ce ſyſtême n'anéantit pas l'utilité de la priere. ibid.

Lieux publics (Forte cenſure des) t. 1. pag. 454.

Louange. Elle ne ſert qu'à corrompre ceux qui la goûtent. t. 1 pag. 388.

Luxe. Ce que c'eſt. t. 3. pag. 14. Condamné dans les équipages. ibid. & pag. 15.

M.

Magnificence. Elle conſiſte plutôt dans le bel ordre du tout, que dans la richeſſe de certaines parties. t. 3. pag. 39. 40. 41. 42.

Maîtres. La plupart des Maitres ſont mépriſés par leurs domeſtiques & pourquoi. t. 2. pag. 254. 255. 256.

Mariage. Il ſemble être un devoir envers la Nature. t. 3. pag. 223. Sentiment ſur les Loix qui en gênent la liberté. t. 1. pag. 273. On doit moins conſulter la diver-

fité de fortune & d'état que la convenance de caractere & d'humeur, en le contractant. ibid. pag. 273. Comment il eſt regardé à Paris. t. 1. pag. 422 & t. 2. pag. 328. 329. Le Mariage peut être heureux ſans l'amour. t. 2. pag. 109. 110. 111. Il admet moins les petites ouvertures de cœur que l'amitié. t. 2. pag. 206. 207. Il n'exige pas le commerce continuel des deux ſexes, t. 2. pag. 239. 240. 241... 326. 327. & t. 3. pag. 233. C'eſt la cauſe commune de tous les hommes que la pureté ne ſoit point altérée. t. 2. pag. 39. Raiſon très-forte contre les Mariages clandeſtins. ibid.

Mendians. Vaines ſubtilités dont on ſe ſert pour leur refuſer du ſecours. t. 3. pag. 26. 27. Le terme de *Gueux* qu'on employe pour les rendre mépriſables, eſt moins déshonorant pour eux que pour celui qui s'en ſert. ibid. Il n'eſt pas plus à charge à la ſociété que tant d'autres profeſſions inutiles. ibid. pag. 28. Son talent, comparé à celui d'un Comédien, eſt préférable. ibid. pag. 29. On trouve en lui de quoi nourrir des ſentimens d'intérêt & d'humanité. ibid. pag. 28. L'aumône légere qu'on lui donne peut ſauver un honnête-homme du déſeſpoir. ib. pag. 29. On ſe doit à ſoi-même de ne point s'endurcir le cœur à l'aſpect de la miſere. ibid. pag. 30.

Modeſtie. Elle a ſes dangers ainſi que l'orgueil. t. 2. pag. 315. 316. 317... 324. 325. Dans la converſation, elle ne nuiſit jamais à l'homme d'eſprit. t. 3. pag 91. 92.

Monde. Dangers auxquels eſt expoſé un homme qui entre dans le Monde. t. 1. pag. 321... 324. Ses dehors trompeurs. t. 1. pag. 336. Combien l'étude en eſt difficile. t. 1. pag. 359. 360. Pour réuſſir dans cette étude, il faut fréquenter les gens ſenſés qui le connoiſſent par expérience. t. 1. pag. 455. Celui qui veut vivre dans le Monde, doit en prendre les manieres juſques à un certain point. t. 1. pag. 361.

Mort. Tout homme la craint. t. 1. pag. 212. Ce qui peut rendre cette crainte blâmable. ibid. La meilleure préparation à la Mort, eſt une bonne vie. t. 3. pag 322. D'une vraiment chrétienne la voit venir ſans effroi. t. 3. pag 324.

Muſique. Défauts de la Muſique Françoiſe. t. 1. pag. 168. 169. 170. 171. 172. 173... 189. 190... 427. 428.

Myſtere. Dans les actions innocentes, premier pas vers le vice. t. 2. pag. 196.

N.

Nature. Sa voix eſt plus forte que celle de la ſageſſe. t. 1. pag. 37. Cette voix eſt douce, encore qu'on ne l'en-

tende qu'à regret. t. 3. pag. 135. Le spectacle de la Nature si vivant & si animé est mort pour l'Athée. t. 3. pag. 116. Les penchans de la Nature sont uniformes dans ceux que les préjugés du monde n'ont pas encore corrompus. t. 1. pag. 3. Souffrir & mourir, c'est l'affaire de la Nature. t. 3. pag. 324. Dieu dédaigne les privations pénibles qui blessent la Nature. t. 3. pag. 31.

Noblesse. En quoi elle consiste. t. 1. pag 232. Elle est fondée sur le mérite personnel plutôt que celui des ancêtres. t. 1. pag. 235. 236. Elle est le plus souvent ennemie des loix & de la liberté. t. 1. pag. 234.

O.

Observateur. Méthode qu'il doit suivre. t. 1. pag. 354. Ecueils qu'il doit éviter. t. 1. pag. 346.

Officier. Les Officiers se battent plutôt par intérêt que par honneur. t. 1. pag. 214. 216.

Opéra. Description du théâtre de l'Opéra de Paris, t. 1. pag. 422. 423. 424. . . de la maniere dont les Acteurs représentent. ibid. pag. 426. Les paroles connoissent avec les gestes. ibid. pag. 427. Défauts de sa Musique, ibid. pag. 428. . . de les Ballets, ibid. pag. 429. 430. On y danse à contre-tems. ibid. pag. 431. Il y regne un faux goût de magnificence. ibid. pag. 432.

Opinion. (Joug de l') t. 3. pag. 175. 176.

P.

Paris, source des lumieres & de l'instruction. t. 1. pag. 337. mais prétendu mal-à-propos le siege du goût. t. 1. pag. 407. Quel y est le ton de la conversation. t. 1. pag. 337. 338. On peut y juger des sentimens par les habits. ibid. & pag. 339. Un petit nombre de personnes y pensent pour toutes les autres. ibid. & pag. 440. Effet des cabales & des brigues qui y regnent. ibid. Tout y est contrefait. ibid. pag. 341. 342. Quel cas on y fait de la vérité. ibid. pag. 552. Description des soupés priés de cette Capitale. ibid. pag. 362. Les propos y sont plus railleurs que mordans. ibid. pag. 363. On s'y plait à dégrader la nature humaine. ibid. pag. 365.

Parisiennes, (Portrait des) leurs modes, leurs parures. t. 1. pag. 392. 393. 394. 395. Leur ton, leurs regards. ibid. pag. 397. 398. D'où leur vient cette liberté de propos & de maintien. ibid. pag. 399. Leur maniere d'aller aux spectacles. ibid. pag. 400. Elles préferent la galanterie à l'amour. ibid. pag. 401. Inventions des Dames de qualité pour se distinguer des Bourgeoises; ibid. pag. 396.

imitées par celles-ci. ibid. pag. 397. La brutalité du peuple en a retenu beaucoup dans les bornes de la modestie. ibid. Elles sont humaines sans ostentation. t. 1. pag. 408. 409. Elles font le bien de leur propre mouvement, & le mal y étant poussées par les hommes. ibid. pag. 410. Rien ne se fait à Paris que pour elles ou par elles. ibid. pag. 411. Elles conservent le peu d'humanité qu'on y voit. ibid. pag. 413. Derniers traits du portrait des Parisiennes. ibid. pag. 414.

Passions. Les grandes Passions se forment dans la solitude. t. 1. pag. 124. On n'en triomphe qu'en les opposant les unes aux autres. t. 2. pag. 313. & t. 3 pag. 170. Elles fascinent la raison. t. 2. pag. 77. Leur illusion est encore plus dangereuse que leur violence. t. 3. pag. 5. 6. Erreurs de la passion distinguées des horreurs du crime. t. 3. Pag. 339.

Pays. On ne doit point dire de mal du Pays où l'on vit & où l'on est bien traité. t. 1. pag. 346.

Pere-de-famille. Son véritable bonheur. t. 2. pag. 268. 269. Ses devoirs relativement à ses domestiques. t. 2. pag. 270. 271. 272. 273.

Peuple. Un Peuple doit être étudié non dans la Capitale, mais dans les provinces les plus reculées. t. 1 pag. 35.

Philosophe. Le nom de Philosophe ne differe pas beaucoup de celui de fainéant. t. 3. pag. 138. Il est trop éloigné du monde pour le bien connoitre. t. 1. pag. 359. Il est moins heureux avec ses grands principes que le Chrétien dans sa simplicité. t. 3. pag. 289. Il est trop souvent l'apologiste du crime. t. 2. pag. 80.

Piété filiale. t. 1. pag. 148. t. 2. pag. 26. 27... 47. Sentimens vertueux qu'elle inspire. t. 1. pag. 296. 297. La vue de la mort ne les rend que plus vifs. t. 3. pag. 31.

Pitié. Ses tendres attentions pour le misérable. t. 3. pag. 15. 16. 17.

Plaisir. Les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée. t. 3. pag. 20. L'art de les assaisonner, est celui d'en être avare. t. 3. pag. 37. Le sentiment du plaisir se perd avec celui du devoir. t. 3. pag. 56.

Point-d'honneur. (faux) t. 1. pag. 205... 217.

Politesse (fausse) finement critiquée. t. 2. pag. 218. 219. 220.

Précepteur. Qualités qu'il doit avoir. t. 2. pag. 336.

Prêtre. La conduite de la plupart des Prêtres dément leur profession. t. 3. pag. 312.

Promesse. La seule promesse qu'il faille tenir sans cesse, est celle d'être honnête homme. t. 3. pag. 181.

Priere. Fruit d'une Priere faite avec zèle. t. 2. pag.

84. Son utilité. t. 3. pag. 240. Elle nous rend véritablement libres. t. 3. pag. 251 Il ne faut pas la faire trop longue. t. 3. pag 272. Elle ne doit point nuire à la pratique des devoirs de notre état. t. 3. pag. 291. Ses avantages dès ce monde. ibid. pag. 288... 290. La priere du malade eſt la patience. t. 3. pag. 322.

Pudeur. On ne la joue point. t. 1. pag. 446.

R.

Raiſon plutôt formée chez les filles, & pourquoi. t. 1. pag. 42. Elle eſt le préſervatif de l'intolérance & du fanatiſme. t. 1. pag. 383. L'empire de la Raiſon publique eſt le vrai fondement de la Liberté. t. 3 pag. 3.

Reconnoiſſance accompagnée de circonſtances fort touchantes. t. 3. pag. 333. 334. 335. 336.

Religion. Combien il eſt utile de nourrir ſon eſprit des grandes idées de la Religion. t. 2. pag. 92. Les avantages de la Religion Proteſtante par-deſſus toutes les autres. t. 3. pag 337. Il vaudroit mieux n'en point avoir que de n'en avoir qu'une extérieure & maniérée. t. 2. pag. 85.

Repas. Deſcription d'un Repas frugal, mais exquis. t. 2. pag. 34. L'amitié, la liberté, la confiance ſont les plus ſolides agrémens d'un Repas. t. 3. pag. 35. 36.

Repentir. Le Repentir dicté par la peur ne ſauroit être ſincere. t. 3. pag. 323.

Réſerve. Une trop grande Réſerve à table annonce aſſez ſouvent des mœurs feintes, & une ame double. t. 1. pag. 35.

Retraite. Dans la Retraite on a d'autres manieres de voir & de ſentir, que dans le commerce du Monde. t. 2. préf. pag. VIII. IX.

Rêve. Il eſt quelquefois le triſte preſſentiment de l'avenir. t. 3. pag. 156. 157... 165. 166... 204... 302.

Richeſſes. Point de Richeſſes abſolues. t. 3. pag. 11. 12.

Roman. Derniere inſtruction à donner à un peuple aſſez corrompu pour que toute autre lui ſoit inutile. t. 1. pag. 413. Les Romans doivent avoir leur modele dans la nature. t. 2. préf. pag. V. VI. Le ſtile n'en doit point être familier. ibid. pag. X. XI. But qu'on doit ſe propoſer dans ces ouvrages d'imagination. ibid. pag. XIX. XX. Défauts de nos Romans. ibid. pag. XVII. XVIII. XIX. Vues que l'Auteur a eues en compoſant celui-ci. ibid pag. XXIII. XXVI... XXIV... XXVII.

S.

S.

Sageſſe. Elle conſiſte moins en paroles qu'en œuvres. t. 3. pag. 3. 4. La meilleure leçon de la Sageſſe humaine eſt de nous apprendre à nous défier d'elle. t. 3. pag. 253.

Scene. Défauts de la Scene Françoiſe. t. 1. pag. 373. 374. 375. Scene fort attendriſſante. t. 3. pag. 315. 316.

Science. Ce qu'elle eſt dans la plupart des Savans. t. 1. pag. 45.

Senſations. Elles ne ſont que ce que le cœur les fait être. t. 1. pag. 57.

Senſibilité. Une trop grande ſenſibilité eſt un funeſte préſent du Ciel. t. 1. pag. 97. 98. Elle porte dans l'ame un certain contentement de ſoi-même indépendant de la fortune. t. 3. pag. 240.

Sentiment. La foibleſſe du langage montre la vérité du Sentiment. t. 2. préf. pag. ix. x. En quel ſens il eſt préférable à la raiſon. t. 2. pag. 21. Mauvais rafinemens ſur le Sentiment. t. 1. pag. 366. 367. 368.

Sérénité d'une ame chrétienne aux approches de la mort. t. 3. pag. 316. 317. . . 323. 324. . . 327. 328. . . 346. 347. 348. 349.

Serment. C'eſt un ſecond crime de tenir un Serment criminel. t. 3. pag. 281.

Service. Belle maxime ſur le Service des Princes étrangers. t. 1. pag. 130.

Société. Les Sociétés ſont inſipides à celui qui fait s'en faire une douce au ſein de ſa famille. t. 3. pag. 51.

Soldat. Le Soldat François qui compte ſur ſon Général eſt invincible. t. 3. pag. 108. Belle répartie d'un Soldat François à Milord Marlboroug. ibid.

Solitude. Elle eſt quelquefois dangereuſe, t. 2. pag. 159. 160. . . 173. & toujours ennuyeuſe. t. 2. pag. 311.

Suicide. Raiſons qui ſemblent l'autoriſer. t. 2. depuis pag. 119. juſques à pag. 135. Réfutation de ces ſophiſmes; par l'objet moral de la vie humaine ibid. pag. 136. 137. 138. par la différence qu'il y a entre le Suicide & les opérations permiſes de la Chirurgie, pag. 140. par la conſidération du peu de durée des peines de cette vie, pag. 141. par l'idée des devoirs de l'Homme & du Citoyen. pag. 142. 143. Réponſe à l'argument tiré de l'exemple de Caton & de quelques autres Romains. ibid. pag. 144. Le Suicide eſt un vol fait au Genre Humain. ibid. pag. 145. 146.

Suiſſe. Quels furent les Libérateurs de la Suiſſe. t. 1. pag. 234. A qui elle eſt redevable de n'être plus barbare. t. 1. 382.

T.

Talent. Il eſt plus honnête de s'avancer par ſes Talens que par ſes amis. t. 1. pag. 383. Combien il eſt difficile de juger ſûrement des Talens. t. 3. pag. 23. Il eſt nuiſible aux peuples ſimples. ibid. La multitude des Talens, inutile dans ceux qui ſont deſtinés aux travaux de la campagne. t. 3. pag. 73. 74. Dans la diſtribution des places, on doit

considérer les mœurs & la félicité avant le Talent. t. 3. pag. 23.

Tempérament. La différence des Tempéramens est l'origine de la différence des Caracteres. t. 3. pag. 71. 72.

Tendresse paternelle. (Traits de) t. 1. pag. 244. 245. t. 2. pag. 170.

Tentation. Il est plus aisé d'éviter les Tentations que de les vaincre. t. 3. pag. 240. 241. 242.

Théâtre. Sentiment sur les Théâtres de Paris. t. 1. pag. 368... 372. Défauts des Pieces qu'on y représente. ibid. 372. 373. Description de celui de l'Opéra en particulier. t. 1. pag. 420... 422. 423. 424. 425.

Timidité. Elle a ses dangers, ainsi qu'une confiance excessive. t. 3. pag. 267.

Tragédie. Son origine & son objet. t. 1. pag. 369.

V.

Vanité de Vespasien à l'article de la mort. t. 3. pag. 315.

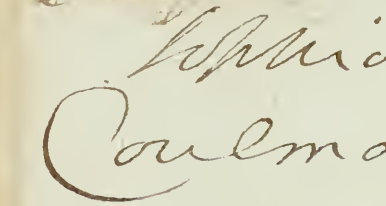
Vertu. Comment elle écarte les peines de l'amour. t. 1. pag. 133. Elle ne peut supporter le spectacle du vice. t. 1. pag. 153. Elle est absolument nécessaire à nos cœurs. t. 2. pag. 66. Point de Vertu sans force. t. 3. pag. 5. Les petites précautions gardent les grandes Vertus. t. 2. pag. 332. 333. Elle est un état de guerre qui nous oblige à combattre sans cesse. t. 3. pag. 267. Elle ne rougit que de ce qui est mal. t. 2. pag. 184. Elle est le moyen le plus sûr pour aller au bonheur. t. 2. pag. 13. Sans elle, point de félicité. t. 2. pag. 117. & t. 3. pag. 249.

Vie. Vie triste & mesquine des Parens, premiere source du désordre des Enfans. t. 3. pag. 13. La Vie champêtre prévient les fantaisies tumultueuses. t. 3. pag. 45. 46. 47. 48... 50. Ses agrémens, ibid. pag. 52. 53. 54... 56... 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. peu connus des gens de Ville. t. 3. pag. 133. 134. Il n'y a plus rien d'utile à tirer de la Vie, lorsque l'on a assez vécu pour le bonheur & pour la vertu. t. 3. pag. 365. 366.

Y.

Yeux (des) ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. t. 3. pag. 168.

Z.

Zele de la Religion bien différent de celui des persécuteurs. t. 3. pag. 121... 123.

FIN.